



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

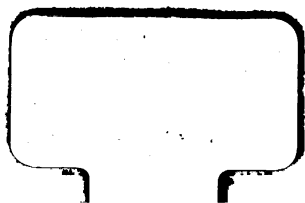
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UC-NRLF



B 3 480 533



BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

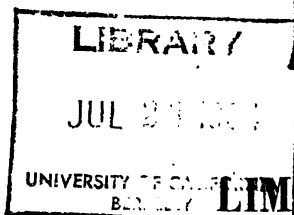
DU LIMOUSIN

1/11 Bind
don cat

DC
611

L731 S6

TOME IV. — III^e LIVRAISON. V.4:3-4



VSD=166

LIMOGES

CHAPOULAUD FRÈRES, IMPRIMEURS DE LA SOCIÉTÉ

1853

SOMMAIRE.

MÉMOIRES.

	Page
Jourdan	145
Numismatique limousine	166
Procès-verbaux des séances	186

DOCUMENTS.

Prophétie de B. Charles Cadomnat, religieux de Grandmont.....	205
Extraits d'un spicilège limousin	207

Les communications, la correspondance, les bulletins des Sociétés savantes, etc., doivent être adressés au Secrétaire général, M. l'abbé ARBELLOR, Chanoine honoraire, rue de la Cité, 33, à Limoges.

MM. les Membres voudront bien, huit jours à l'avance, informer le Président des lectures qu'ils se proposeraient de faire à la Société.

Dans la séance du 25 mars 1847 le Conseil d'administration a décidé que tout Membre de la Société qui voudra se retirer devra en donner avis au Secrétaire général avant le 31 décembre; faute de quoi, la cotisation sera due pour l'année suivante.

Extrait des Statuts de la Société.

ART. V. — Pour faire partie de la Société il faut avoir été présenté, dans une de ses séances, par deux membres qui auront signé la présentation; avoir été proclamé, dans la séance suivante, par le président, qui aura dû prendre l'avis de la commission administrative, et avoir reçu le diplôme de membre de la Société.

ART. XI. — Chaque membre résidant paie :

1° Un droit d'entrée de 10 fr., qui devra être acquitté au moment de la remise du diplôme;

2° Une cotisation de 15 fr., due pour l'année entière, quelle que soit l'époque à laquelle on aura été reçu.

La cotisation annuelle peut être remplacée par une somme de 200 fr. une fois payée.



JOURDAN.

1762-1793.

Dans le quartier de la Cité, à Limoges, vers le milieu de la rue des Petits-Carmes, nous avons tous remarqué une vieille maison en bois dont on pouvait compter les pièces d'ajustage sur sa façade noire, étroite et percée, à chaque étage, de deux longues croisées. Vous demandiez aux habitants de la rue quelle était cette maison d'apparence si décrépite ; ils vous répondaient d'un ton de fierté : *C'est là que Jourdan est né* (1). Maintenant l'étranger, le voyageur, le touriste, n'auraient plus cette question à faire : depuis deux ans on a placé sur la façade réparée, au-dessus de la porte d'entrée, une inscription commémorative rappelant le plus grand et le plus populaire des titres de gloire de Jourdan.

Il nous a été impossible de savoir pourquoi son père, chirurgien fort habile, était venu s'établir à Limoges : cette famille, originaire du village de Mérargues en Provence, avait quelques-uns de ses membres à Lyon dans le commerce des soieries ; mais le plus jeune des frères, curé de la paroisse de Beaurecueil près Aix, y tenait un pensionnat fort en renom. C'est là que Jourdan étudia le latin. A la mort de son père, on le fit venir à Lyon, dans le magasin d'un oncle qui se posait despotiquement en rude chef de famille. Le jeune commis ne souffrit pas long-temps cette domination domestique, et, soit entraînement de l'âge, indépendance de caractère, ou besoin irrésistible de se dérober aux exigences de parents trop sévères, il s'engagea, malgré eux, en 1778, et rejoignit à l'île de Ré la brigade

(1) Jean-Baptiste Jourdan, né le 29 avril 1762, fils de Roch Jourdan, maître chirurgien juré, et de Jeanne Foréau Franciquet. Le parrain est messire Jean-Baptiste Dorat, écuyer, secrétaire du roi, premier président de la cour présidiale; la marraine est Marie-Françoise-Catherine Chablard, veuve de M. Foréau Franciquet, maître chirurgien.

(Extrait des registres de la paroisse de St-Domnolet.)

d'Auxerrois. Soldat pendant six ans deux mois et vingt-quatre jours, il fit trois campagnes en Amérique dans l'armée expéditionnaire du comte d'Estaing, rentra en France pour cause de maladie, et fut réformé le 26 juin 1784. Il se présenta chez son oncle, à Lyon ; mais celui-ci ne voulut pas recevoir un neveu coupable d'un excès de désobéissance.

Jourdan, abandonné de son protecteur naturel, se décida à venir à Limoges, où il espérait retrouver beaucoup des anciens amis de son père. Mais auparavant il alla faire ses adieux à un camarade, dragon, au régiment de Monsieur, en garnison à Schelestadt. Jourdan ne payait pas de mine, et n'avait pour vêtement que son méchant habit de soldat réformé. En le voyant entrer au quartier, les dragons du poste se mirent à le railler, et l'un d'eux dit d'un ton goguenard, et en employant des expressions cyniques que nous traduirons de notre mieux : *Voilà un pauvre diable de fantassin qui ne chaussera jamais les culottes de maréchal de France.* Cette vulgaire anecdote de caserne ne fut pas prophétique, contrairement à celles que les biographes et les historiens ont soin de recueillir et de rapporter à propos des hommes devenus célèbres. Jourdan se plaisait à la raconter lorsqu'il eut atteint le haut degré d'élévation militaire et de fortune politique où les plus illustres parvenus de la gloire oublient facilement, trop facilement peut-être, les misères de leurs premières années.

A Limoges, grâce aux démarches empressées des docteurs Périgord et Laboulinière, Jourdan fut placé dans la maison de commerce de M. Avanturier, dont il épousa la belle-sœur. Cette union, contractée au sein même de la famille qui l'avait accueilli, lui procura les moyens d'ouvrir un magasin de mercerie : il s'établit, à l'entrée de la rue des Taules, dans les dépendances de l'abbaye de St-Martial.

D'après l'opinion de ses contemporains, Jourdan avait toutes les qualités essentielles du commerçant et même du détaillant : ainsi pas de doute qu'il n'eût acquis de ce côté une position distinguée et une fortune sinon considérable, du moins honorable ; et certes il ne serait pas sans intérêt d'examiner quels progrès avait faits en huit années dans la pratique d'une profession paisible celui qu'attendait tant de renommée et de gloire militaire. Qui de nous n'aimerait à comparer les entreprises d'un simple marchand-mercier avec les pas de géant de l'homme de guerre, dès que, entraîné par les événements de notre grande révolution, il sentit s'éveiller en lui le secret de son génie et la puissance de sa véritable vocation ?

Nommé, en 1790, lieutenant des chasseurs de la garde nationale

de Limoges, et, l'année d'après, commandant du 2^e bataillon des volontaires de la Haute-Vienne, Jourdan partit pour l'armée du Nord au mois de septembre 1792. Dès son début, à Jemmapes, à Nerwinden, à Famars, au camp de César, sous Dumourier, Dampierre et Custine, il se fit remarquer comme chef de corps par sa fermeté dans le service et son amour de la discipline. Jourdan, plus sage que brillant un jour d'action, plus décidé qu'audacieux, brave de cœur et brave de tête, demeurait constamment semblable à lui-même, et, ne refusant jamais une tâche, quelque ingrate qu'elle fût, la remplissait toujours avec honneur, et ordinairement avec bonheur.

Général de division au mois de juillet 1793, Jourdan commandait sous Lille un corps d'observation de huit mille hommes, chargé de surveiller l'armée anglo-hanovrienne du duc d'York, qui, après les capitulations de Condé et de Valenciennes, allait entreprendre le siège régulier de Dunkerque. A la bataille d'Hondscoote, Jourdan menait les deux divisions du centre, et tomba, grièvement blessé d'un boulet de canon, au moment où, maître des bois qui couvraient la position des Anglais, il débouchait sur leur principale batterie, et donnait à nos troupes l'élan de la victoire. A peine rétabli de sa blessure, il remplaça Houchard, le 22 septembre, dans le commandement des armées du Nord et des Ardennes.

Depuis un mois le prince de Cobourg bloquait Maubeuge, et cernait les deux divisions du camp retranché avec soixante-dix mille Hollandais et impériaux : il fallait se hâter de le combattre. Dans ce dessein, Carnot avait quitté le comité de Salut-Public, et s'était rendu au quartier général de Guise pour y fortifier par sa présence l'autorité de Jourdan, l'assister de ses conseils, et présider lui-même aux mouvements des troupes. Cette dernière tâche n'effrayait pas le génie du savant conventionnel, qui apprit bientôt aux dépens de l'armée que la pratique du grand art de la guerre ne s'improvise pas.

Clerfayt occupait, avec trois divisions formant le corps d'observation sur la rive droite de la Sambre, les positions de Watignies et de Dourlers. Le 15 octobre, Carnot, malgré l'opinion de Jourdan, fit engager l'action de front et sur toute la ligne : nos colonnes assaillirent simultanément les deux ailes des Autrichiens, en se bornant à de simples démonstrations sur le centre. Carnot persévéra toute la journée dans sa fatale obstination, et fut la cause du décousu et du malheur de nos attaques. Le soir, au conseil de guerre, il eut la grandeur d'âme de reconnaître sa faute, et laissa Jourdan libre

d'agir comme il l'entendrait : celui-ci tira de sa gauche et de son centre un renfort de huit mille hommes, qu'il porta à sa droite auprès de Watignies. Par ce mouvement de concentration, que le prince de Cobourg ne chercha pas à empêcher, soit qu'il ne l'ait pas connu ou deviné, soit qu'il l'ait jugé trop imprudent et inexécutable, la gauche des Autrichiens était trop faible pour résister à nos colonnes d'attaque; elle fut enlevée, et leur position prise à revers. La cavalerie impériale s'avança au secours des bataillons refoulés jusque dans les bois de Dourlers; mais notre infanterie victorieuse avait eu le temps de se former sur le plateau de Watignies, et nos batteries déconcertèrent les charges des escadrons autrichiens par un feu de mitraille bien nourri. Pendant la soirée et la nuit, Cobourg leva le blocus de Maubeuge, repassa la Sambre, et se mit en retraite vers Mons. Ce succès eût été complet sans l'inconcevable timidité des généraux qui commandaient Maubeuge et les divisions du camp retranché : ils retinrent leurs troupes sans bouger malgré le bruit du canon de Watignies, et ne surent pas profiter de la situation critique des Autrichiens pour diriger contre eux une vigoureuse attaque.

Le comité de Salut-Public avait mandé Jourdan à Paris afin d'étudier et de concerter ensemble le plan des opérations militaires en Belgique. Les principaux membres du comité, Robespierre, Saint-Just, Barrère, Billaud-Varennes, Collot d'Herbois, ne songeaient à rien moins qu'à reprendre l'offensive. Mais le général leur fit observer que les troupes avaient besoin de repos; que nos jeunes soldats manquaient d'instruction, et n'étaient ni armés, ni habillés, ni suffisamment exercés pour une campagne d'hiver; qu'il valait donc mieux demeurer sur la défensive, et se mettre en mesure d'attaquer l'ennemi au commencement du printemps. Ces sages idées furent adoptées; et néanmoins le comité, les jugeant entachées d'incivisme, prononça la destitution et même l'arrestation de Jourdan; mais, plus heureux que ses prédécesseurs Custine et Houchard, il échappa à ce mortel arrêt, et, sur la proposition de Barrère, fut mis en réforme. Jourdan venait de faire pour son compte la triste expérience de l'ingratitude des gouvernements, qui étonne toujours quoique toujours prévue; il revint à Limoges, et reprit son modeste commerce : il attacha fort en évidence, dit-on, au fond de son magasin son uniforme de général en chef et la glorieuse épée qui venait de vaincre le duc d'York, le prince de Cobourg et le feld-maréchal de Clerfayt. Cette spirituelle épigramme en action fut sa seule

manière de protester contre l'injuste mesure qui menaçait de briser sa carrière.

1794.

On sentit promptement le besoin de ses services, et, le 15 avril 1794, Jourdan commandait l'armée de la Moselle, et battait le corps autrichien du général Beaulieu en avant d'Arlon. De cette position, l'armée de la Moselle menaçait, d'un côté, l'électorat de Trèves et le Luxembourg ; de l'autre, le pays de Liège et le Brabant. Jourdan pouvait, selon les besoins et les circonstances, secourir l'armée du Rhin ou celle du Nord, qui avait sa droite dans les Ardennes. Il était évident que les coups décisifs de la campagne se porteraient en Flandre et sur la Sambre, parce que les coalisés occupaient sur ce point une partie de notre territoire, et qu'ils y concentraient la masse de leurs troupes. Le 21 mai, Jourdan laissa le général René Moreaux (1) à la tête des trois divisions cantonnées entre Longwy et Kaiserslautern, et, quittant les environs d'Arlon avec cinquante mille hommes, se dirigea vers la Sambre. Le 3 juin, il rejoignait la droite de l'armée du Nord, qui, battue et repoussée pour la troisième fois derrière la Sambre, venait de lever le siège de Charleroi, et payait bien chèrement la fatale présomption et la barbare ignorance des représentants du peuple Lebas et Saint-Just. Les troupes, rassemblées au nombre de quatre-vingt mille hommes, devinrent l'armée de Sambre-et-Meuse : depuis la célèbre campagne de Malplaquet, la France n'avait pas mis en ligne sur le même point des forces si redoutables. L'éclat qu'a jeté l'armée de Sambre-et-Meuse, son patriotisme, son désintéressement, sa patience dans les travaux, sa constance dans les revers, la grandeur et l'utilité de ses conquêtes, tous ces services rendus, toutes ces vertus communes au général en chef et aux soldats, les ont unis à jamais dans la mémoire des hommes ; et Jourdan demeurera, pour la postérité, le type et le chef de cette famille militaire dont les membres les plus illustres ont été Kléber, Marceau, Championnet, Bernadotte, Grenier, Lefèvre, d'Hautpoul.

Après sa jonction avec l'armée des Ardennes, Jourdan se crut, non sans raison, assez fort pour repasser la Sambre : il parvint à chasser les Autrichiens de tous leurs postes sur la gauche de cette rivière, et fit reprendre les travaux du siège autour de Charleroi. L'armée placée en observation occupait, en avant de la place, une

(1) L'orthographe seule du nom de ce général indique qu'il ne s'agit pas ici du célèbre vainqueur d'Hohenlinden.

position demi-circulaire, les ailes à la Sambre, et le centre dans la plaine de Ransart.

Le siège de Charleroi commença sous la direction du célèbre ingénieur Marescot. La place, poussée avec vigueur, capitula, le 25 juin, sans que le commandant eût pu en informer le prince de Cobourg, qui arrivait en hâte pour la secourir. La mémorable bataille de Fleurus fut livrée et gagnée le 26 juin : indécise sur le terrain même de l'action, elle devint décisive le lendemain par la promptitude et la hardiesse que mit Jourdan à profiter du premier mouvement rétrograde du prince de Cobourg ; elle a déterminé une suite continue de succès pour nous, de revers accablants pour les coalisés ; revers qui ont prouvé le peu d'accord de leurs opérations et la divergence de leurs intérêts politiques. La victoire de Fleurus et le mouvement de concentration des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse obligèrent l'ennemi à évacuer notre territoire ; et la jonction de nos deux armées s'opéra, le 10 juillet, à Bruxelles. La retraite des Anglo-Hollandais découvrait Landrecies, Le Quesnoy, Valenciennes et Condé. Le comité de Salut-Public décida qu'on reprendrait immédiatement ces places. L'armée de Sambre-et-Meuse et Marescot furent chargés de ces quatre sièges (1).

Le 16 juillet, Jourdan, avec ses divisions de gauche, battait les Autrichiens sur la position de la Montagne-de-Fer, en avant de Louvain ; le même jour, sa droite s'emparait de la ville et de la citadelle de Namur ; le 27, elle occupait Tongres, Liège, et menaçait les communications des impériaux, qui repassèrent à la rive droite de la Meuse.

L'armée autrichienne changea de chef : Clerfayt succéda au prince de Cobourg. Le nouveau général avait établi derrière l'Ourthe et l'Aiwaile le corps du comte de Latour, la droite dans le camp retranché de La Chartreuse, et la gauche sur les hauteurs de Sprimont. Jourdan, pour reprendre l'offensive, n'attendait que la reddition des places assiégées dans la Flandre et l'arrivée des troupes que lui menait Schérer. Le 18 septembre, il fit franchir l'Ourthe et l'Aiwaile à quatre divisions, qui enlevèrent la position de Sprimont.

Ce combat, conduit avec audace et précision, força Clerfayt à quitter la ligne de l'Ourthe et les positions de la Meuse ; il se replia sur Aix-la-Chapelle, et concentra son armée derrière la Roër, sous le canon de Juliers.

(1) Ces places capitulèrent : Landrecies, le 16 juillet ; Le Quesnoy, Valenciennes et Condé, les 16, 26 et 27 août.

Jourdan ne devait pas songer à la conquête de Maëstricht tant que Clerfayt se tiendrait à portée de secourir cette forteresse : le 2 octobre, l'armée de Sambre-et-Meuse, réunie pour la première fois au nombre de cent mille combattants, remporte la victoire d'Aldenhoven, qui, selon nous, est le plus beau fleuron de la couronne militaire de Jourdan. Le lendemain, Juliers se rend à discrétion ; le 6, l'armée entre à Cologne ; le 10, à Bonn ; le 23, la droite de l'armée occupe Coblentz ; enfin, le 4 novembre, après treize jours seulement de tranchée ouverte, Maëstricht ouvre ses portes. Il ne resta aux coalisés, sur la rive gauche du Rhin, que Mayence et Luxembourg.

Cette campagne, heureuse sur tous nos points d'attaque, nous a valu les plus utiles acquisitions de territoire. L'armée de Sambre-et-Meuse nous a donné, pour sa part, les provinces rhénanes comprises entre la Meuse et la Moselle, magnifique joyau que l'Europe coalisée et victorieuse en 1814 a détaché de la ceinture militaire de la France. Au début de la guerre, nos vaillants conscrits avaient marché sur les champs de bataille plutôt en martyrs qu'en soldats contre les troupes les plus solides et les plus manœuvrières ; mais trente mois s'étaient écoulés à peine que soldats, sous-officiers, chefs de corps et généraux avaient atteint le plus haut degré d'instruction : grâce à eux et à leurs excellentes traditions guerrières, la révolution française a pu être une longue victoire de dix-huit années.

1795.

L'armée de Sambre-et-Meuse, composée de quatre-vingt-deux mille hommes, était cantonnée ou campée sur la rive gauche du Rhin depuis Bingen jusqu'au-dessous de Dusseldorf. En face d'elle, de l'autre côté du fleuve, Clerfayt lui opposait ses quatre-vingt-seize mille impériaux. Le 7 septembre, Jourdan passa le Rhin : ses instructions étaient d'obliger l'ennemi à évacuer le duché de Berg et la partie de la Vétéravie située entre le Mein, le Rhin et la ligne de neutralité que garantissait un cordon de troupes prussiennes. En conséquence il s'avança sur le Mein, et prit position entre Hoechst et Cassel. Par ce mouvement, l'armée couvrait le siège d'Ehrenbreistein, confié à Marceau, et complétait, sur la rive droite du Rhin, l'investissement de Mayence, bloquée de l'autre côté du fleuve par quatre divisions de l'armée de Rhin-et-Moselle. Le 11 octobre, Clerfayt, ayant traversé le Mein au-dessus de Francfort sans rencontrer la moindre opposition de la part du général prussien qui commandait le territoire neutralisé, marcha sur Bergen.

Jourdan se porta à sa rencontre. Le lendemain, il y eut, sur la Nidda, un très-vif engagement entre les troupes légères des deux partis : les Autrichiens manœuvraient pour déborder notre gauche, s'emparer de nos communications, et nous couper du Rhin. Une affaire générale n'était pas acceptable dans la position très-resserrée de Jourdan : il se mit donc en retraite, et, le 20 octobre, reprit ses anciens cantonnements sur la gauche du fleuve.

Cette retraite a été amèrement critiquée par les écrivains français et allemands : voici de quelle manière la jugeait Kléber sur les lieux mêmes où elle se passait. Il écrivait à son ami le général Etienne Damas (1) :

« J'imagine bien que le tableau de notre retraite n'a pas été
 » présenté sous un coloris brillant : rien au contraire n'a dû être
 » négligé pour le noircir ; d'ailleurs ceux qui regardaient notre
 » passage du Rhin comme une opération ordinaire ne pouvaient
 » raconter différemment une retraite qui n'est autre chose qu'une
 » manœuvre dictée par les circonstances et l'impérieuse nécessité
 » de quitter un pays dont les ressources sont entièrement épuisées.
 » Tu connais les motifs qui nous ont fait abandonner les bords
 » du Mein : la famine seule, qui nous poursuit partout, nous a fait
 » quitter ceux de la Lahn. Tu peux dire aux prôneurs des succès
 » de nos ennemis que la supériorité des armes est toujours restée de
 » notre côté : figure-toi dans quel état d'accablement devait être
 » une armée arrivant en colonnes pour passer un pont qu'elle voit
 » brûler et submerger par deux cents bateaux marchands embrasés,
 » qui arrivaient avec rapidité par dix, quinze ou vingt amarrés
 » ensemble, coupant les cordages et entraînant avec eux les ponts.
 » Cet effrayant spectacle était imposant : on eût dit le Rhin tout en
 » feu. Eh bien ! malgré tout cela, l'ennemi, encore tremblant de la
 » défaite de la veille, attendait avec la même impatience que nos
 » soldats le rétablissement du pont pour arriver sur les bords du
 » Rhin sans engager d'affaire. Tandis qu'on rassemblait les débris
 » des deux ponts pour en établir un, je rangeais les troupes (2) en
 » bataille, les disposant au combat par une harangue qui ne leur
 » laissait pas ignorer leur position ; mais l'ennemi, qui n'avancait
 » qu'en tâtonnant, resta caché dans les gorges jusqu'à ce que nous
 » recommençâmes notre retraite..... Sans doute on exagère

(1) *Lettres au général Etienne Damas* (24 octobre et 23 novembre 1795).

(2) Les trois divisions de Championnet, de Bernadotte et de Poncet.

» beaucoup la perte de nos équipages et caissons, quoiqu'elle soit
 » peu considérable : nous n'avons pas eu la honte d'en voir enlever
 » un seul par la force des armes : nous en avons perdu quelques-
 » uns faute d'attelages ou par la défaillance des chevaux. Nous, au
 » contraire, avons enlevé de vive force plusieurs pièces d'artillerie
 » avec leurs caissons à l'ennemi : *tu vois toujours de notre côté le*
 » *courage sans moyens de faire la guerre ; et , de l'autre , les moyens*
 » *sans courage. L'ennemi ne peut donc pas se targuer de nos pas ré-*
 » *trogades.....* Si nous avions seulement *pour douze jours de subsi-*
 » *stances assurées pour les hommes et les chevaux* , nous mènerions
 » encore loin M. le maréchal comte de Clerfayt. »

Clerfayt, poursuivant l'offensive, attaqua les lignes de Mayence, les força pendant la journée du 29 octobre, et, le lendemain, rejeta derrière la Pfrim l'armée qui les avait défendues. Jourdan accourut de Coblenz sur la Nahe ; mais, tandis qu'il faisait ses préparatifs pour traverser cette rivière, il apprit la reddition de Manheim, la perte de la bataille de la Pfrim par Pichegru, et la retraite de l'armée du Rhin-et-Moselle derrière la Queich.

Il aurait été trop dangereux pour l'armée de Sambre-et-Meuse de s'aventurer au-delà de la Nahe ; d'ailleurs Jourdan avait la défense formelle de livrer une bataille sur la rive gauche du Rhin : il se replia derrière la Moselle. Le 24 décembre, Clerfayt proposa un armistice, que nos généraux s'empressèrent d'accepter, car les troupes étaient épuisées par les privations de tout genre. Le cabinet de Vienne, mécontent de Clerfayt, le rappela. L'archiduc Charles reçut le commandement des armées impériales : c'était son début dans la carrière de général en chef qu'il a parcourue si glorieusement.

1796.

L'armée autrichienne du Bas-Rhin faisait face à l'armée de Sambre-et-Meuse, et lui était de beaucoup supérieure, surtout en cavalerie. Le 1^{er} juin, Jourdan fit déboucher par la tête du pont de Dusseldorf son avant-garde et sa gauche sous les ordres de Kléber. Le 4 juin, ce général battit si complètement, à Altenkirchen, le corps autrichien du prince de Wurtemberg, que l'archiduc abandonna ses positions de la Nahe, et se retira par Mayence pour venir défendre le passage de la Lahn. Son mouvement rétrograde dégagait notre centre, qui franchit le Rhin à Neuwied, et se réunit, le 5 juin, au corps de Kléber. L'armée, forte de quarante-cinq mille hommes, prit position sur la Lahn, sa droite au Rhin, et sa gauche à

Wetzlar. Le 7 juin, l'archiduc dirigea la masse de ses forces contre la division de Lefèvre, qui défendait Wetzlar, et l'accabla. Jourdan, compromis à sa gauche, ne pouvait pas risquer de livrer bataille à l'archiduc en ayant le Rhin à dos : il pensa avec raison qu'il avait rempli sa mission d'attirer sur lui l'attention de l'ennemi, et ordonna la retraite; la droite se replia sur Neuwied, et la gauche regagna le camp retranché de Dusseldorf.

Cependant Moreau avait débouché en Souabe, et l'archiduc abandonna la poursuite de Jourdan pour venir s'opposer aux progrès de ce nouvel adversaire. Il forma au général Wartensleben un corps de trente-quatre mille hommes, et le chargea d'observer les mouvements de l'armée de Sambre-et-Meuse. Jourdan, profitant habilement de sa supériorité momentanée, franchit le Rhin, entra à Francfort par capitulation, et s'avança vers le haut Mein. Le 24 juillet, il s'emparait de Wurtzbourg : son armée comptait quarante-six mille hommes, parce qu'il avait laissé en arrière Marceau avec un corps de vingt-neuf mille hommes pour bloquer Mayence et Ehrenbreistein. Jourdan cherchait par tous les moyens à exécuter l'ordre du Directoire, qui lui prescrivait de livrer une bataille décisive à Wartensleben : il crut pouvoir l'attaquer dans la position de Zell; mais le général autrichien lui échappa pendant la nuit du 1^{er} août, et se retira à Bamberg. Après plusieurs combats livrés et perdus par les Autrichiens, Wartensleben prit une bonne position derrière la Naab, affluent de la rive gauche du Danube, au-dessous de Ratisbonne. Le 24 août, Jourdan s'établit au-delà d'Amberg, et détacha à son extrême droite la division de Bernadotte afin de couvrir la route de Nuremberg.

Le généralissime autrichien s'était décidé à une de ces manœuvres hardies et aventureuses que la raison n'approuve pas toujours alors même qu'un succès éclatant les a couronnées et en quelque sorte immortalisées, car elles sont de nature à perdre les armées et les états. Heureuses, ces conceptions sont des œuvres de génie; malheureuses, on les aurait taxées d'incroyables témérités.

Après la perte de la bataille de Neresheim (11 août); l'archiduc s'était habilement porté à la droite du Danube afin d'y attirer Moreau, et de l'éloigner davantage de l'armée de Sambre-et-Meuse. Là il réunit un corps de vingt-huit mille hommes; et, le 16, se dirigea par Ingolstadt contre la division de Bernadotte. Ce ne fut que le 24 qu'il la délogea de ses positions. Découvert à sa droite, et attaqué à la fois par l'archiduc et par Wartensleben, Jourdan ne se mit en retraite qu'à la dernière extrémité, et l'effectua lentement

dans l'espérance que Moreau, près de forcer le passage du Lech, réussirait à ramener le prince Charles sur la rive droite du Danube. Aussi la retraite en face et aussi près d'un adversaire entreprenant fut des plus pénibles. L'armée, pour repasser les montagnes, et rentrer dans la vallée du Mein, n'avait que des chemins de traverse peu connus et presque impraticables : il a fallu des efforts admirables de constance, de dévouement et de courage pour la tirer de la situation où elle s'est trouvée. Le 3 septembre, Jourdan perdit la bataille de Wurtzbourg, rejoignit Marceau devant Mayence, et, le 20, repassa le Rhin à la suite du combat d'Altenkirchen, où Marceau périt sous la balle d'un obscur chasseur tyrolien. Trois jours après, Jourdan quitta l'armée de Sambre-et-Meuse, et fut remplacé par Beurnonville.

La campagne de 1796 renferme les plus hauts et les meilleurs enseignements militaires : la discussion critique des diverses opérations des généraux français et allemands en Italie, dans le Tyrol, en Souabe, en Bavière et dans le Palatinat formerait un traité complet de l'art de la guerre. Bonaparte, l'archiduc Charles, Jourdan et Gouvion Saint-Cyr ont tracé de main de maître, chacun en ce qui le concernait, l'histoire de cette mémorable campagne. Dans la relation que Jourdan a publiée en 1848 comme dans tout ce qui est sorti de sa plume, il montre une parfaite probité d'écrivain, un esprit ouvert et sincère et la simplicité de style qui convenait à sa grande expérience de la guerre : il ne semble ni glorieux de ses belles actions, ni jaloux de celles des autres, non par la connaissance de sa supériorité, mais par ce sentiment d'équité naturelle sans laquelle les hommes le plus supérieurs aux autres n'en paraissent pas moins jaloux.

1797—1799.

Nommé, au mois de mars 1797, membre du conseil des Cinq-Cents par le département de la Haute-Vienne, Jourdan fut élu deux fois président de ce conseil et une fois secrétaire. Le traité de Campo-Formio n'avait imposé qu'une trêve aux nations de l'Europe : toutes s'apprétaient à ressaisir les armes. Mais il nous fallait compléter nos demi-brigades, et remplir les vides causés par le feu de l'ennemi, les maladies et les désertions à l'intérieur. Le Directoire sentait le besoin de pourvoir au recrutement de l'armée par une mesure permanente : Jourdan proposa l'établissement de la conscription militaire. Il fut le rapporteur de cette grande et salutaire loi,

adoptée le 5 septembre 1798, et qui a nationalisé parmi nous le service légal de la patrie.

Le 14 octobre, il quitta la présidence des Cinq-Cents, et alla prendre le commandement de l'armée du Danube, rassemblée dans les environs d'Huningue et de Strasbourg. Jourdan était appelé à envahir la Souabe avec trente-neuf mille hommes contre une armée presque double commandée par l'archiduc Charles. Aussi notre imprudente invasion ne fut ni d'une longue durée, ni poussée bien avant; elle demeura fort en-deçà de l'Iller. Dans la matinée du 20 mars, le général français dénonça les hostilités. Son armée était en position, la droite sous Férino derrière l'Aach, torrent qui se jette dans le lac de Constance; le centre sous Lefèvre, Souham et d'Hautpoul en avant de Pfullendorf, sur les hauteurs de l'Ostrach; sa gauche, forte de neuf mille hommes sous les ordres de Gouvion Saint-Cyr, défendait Mengen, et éclairait la vallée du Danube. Le 21, l'archiduc attaqua Lefèvre, et força le passage de l'Ostrach. Jourdan replia ses ailes sur le centre, et rétrograda jusqu'à la position de Stockach sur la petite Aach, qui va d'Engen à Singen. Voulant appuyer les opérations de Masséna dans le Vorarlberg, et les soutenir en éloignant l'archiduc du lac de Constance, il livra bataille aux Autrichiens le 25 mars. Vainqueur à sa gauche, où commandait Gouvion Saint-Cyr, qui s'était avancé jusqu'à Mosskirch sur le flanc droit du prince Charles, et repoussé de Liptingen après l'héroïque résistance de la division de Soult, Jourdan courut les plus grands dangers personnels : il eut un cheval tué sous lui pendant la charge de sa réserve de cavalerie, que repoussèrent les cuirassiers autrichiens, et fut sauvé par le dévouement des officiers de son état-major. Le lendemain, il se rapprocha du Rhin, et prit position à l'entrée des défilés des montagnes Noires. Le 9, il remit à Masséna le commandement de l'armée du Danube.

Réélu membre du conseil des Cinq-Cents, il pressentit de bonne heure la venue et les destinées de Bonaparte, et fit une tentative en quelque sorte désespérée dans le but de conjurer la ruine du gouvernement directorial. Le 13 septembre, il proposa de déclarer la patrie en danger : le conseil s'y refusa à une grande majorité. Jourdan venait de commettre une faute que lui avaient inspirée sa loyauté en politique et l'honnêteté de son patriotisme. En effet, dans l'état des partis, et d'après la disposition générale des esprits, n'était-il pas évident que, en déclarant la patrie en danger, on pouvait bien fermer l'accès du pouvoir au général Bonaparte, mais qu'on assurait de nouveau le triomphe de cette tourbe de fanatiques

républicains qui rendraient le régime du Directoire encore plus faible et plus décrié ?

Les éditeurs des mémoires de Napoléon ont prétendu que Jourdan avait été un des premiers à offrir à Bonaparte une dictature militaire. A cet égard voici ce que Jourdan écrivait au général Gourgaud :

« Vers le 10 brumaire, je me présentai seul chez le général » Bonaparte ; ne l'ayant pas trouvé, je laissai une carte. Le lende- » main, il m'envoya faire des compliments par le général Duroc, » son aide-de-camp ; peu après, il m'invita à dîner pour le 14. J'eus » lieu d'être flatté de l'accueil qu'il me fit. En sortant de table, » nous eûmes une conversation qui sera publiée un jour avec d'autres » documents sur le 18 brumaire : on y verra que, si mon nom fut » inscrit, peu de jours après, sur une liste de proscription, c'est » précisément parce que, prévoyant l'abus que ferait ce général » du pouvoir suprême, je déclarai ne vouloir lui prêter mon appui » que dans le cas où il donnerait des garanties positives à la liberté » publique, au lieu de vagues promesses. Si j'avais proposé une » dictature militaire, genre de pouvoir qui est sans limites, j'aurais » été traité plus favorablement (1). »

Le 19 brumaire, un décret des consuls excluait Jourdan du conseil des Cinq-Cents, et le condamnait à la déportation dans le département de la Charente-Inférieure.

1800-1805.

Cette proscription ne dura pas au-delà de quelques mois : le 24 janvier 1800, Jourdan était nommé inspecteur général d'infanterie et de cavalerie ; et, le 24 juillet, ambassadeur auprès de la république Cisalpine, puis administrateur général du Piémont. Il remplit pendant deux ans cette difficile mission avec l'esprit modéré et conciliateur qui, en temps de paix, contribue à resserrer étroitement l'alliance et les intérêts des peuples que la conquête a d'abord réunis violemment. Conseiller d'état, en 1802, lorsque le Piémont fit partie du territoire français, général en chef de l'armée d'Italie le 25 janvier 1804, maréchal d'empire, grand-aigle et chef de la 16^e cohorte de la Légion-d'Honneur, Jourdan, qui commandait en Lombardie à l'époque où Napoléon vint y prendre la couronne de Fer, dut croire que certaines préventions étaient à jamais éteintes dans l'esprit du nouveau monarque. Un brusque rappel, disons les

(1) *Lettre du maréchal Jourdan au général Gourgaud*, Paris, le 12 février 1823.

choses par leur nom, un commencement de disgrâce lui ferma tout-à-coup le trésor des faveurs impériales : le 30 août, le maréchal se vit enlever son commandement, qui fut donné à Masséna. Il se plaignit amèrement; et l'empereur lui répondit : « Mon cousin, je reçois » votre lettre du 3 vendémiaire (25 septembre 1805) : elle me fait » une véritable peine, et je partage toute celle que vous ressentez. » Il est impossible d'avoir été plus satisfait que je ne l'ai été de votre » conduite, et d'avoir meilleure opinion que je ne l'ai de vos talents. » Si j'ai envoyé Masséna en Italie, c'est en cédant à ma conviction » intérieure que, dans une guerre qui présente tant de chances, et » dont le théâtre est éloigné du secours du gouvernement, il fallait » un homme d'une santé plus robuste que la vôtre, et qui connaît » parfaitement les localités. Les événements se pressent autour de » nous avec une telle rapidité qu'il a fallu de telles circonstances » pour faire taire toute considération particulière. J'ai dû envoyer » en Italie l'homme qui connaît le mieux l'Italie. Depuis les posi- » tions de la rivière de Gênes jusqu'à l'Adige, il n'est aucune » position que Masséna ne connaisse. S'il faut aller en avant, il y a » encore un avantage : ces contrées agrestes, dont il n'existe pas de » cartes même à Vienne, lui sont également familières. Mon cher » maréchal, je conçois que vous devez avoir de la peine ; je sais que » je vous fais un tort réel ; mais restez persuadé que c'est malgré » moi. Si les circonstances eussent été moins urgentes, comme je » m'en flattais, vous eussiez achevé cet hiver de bien connaître les » localités, et ma confiance dans vos talents et dans votre vieille » expérience de la guerre m'eût rassuré. Mais vous connaissez le » Rhin ; vous y avez eu des succès. La campagne est engagée » aujourd'hui ; mais, dans quinze ou vingt jours, les événements » nécessiteront de nouvelles formations, et je pourrai vous placer » sur ce théâtre que vous connaissez le mieux, et où vous pourrez » déployer toute votre bonne volonté. Je désire apprendre par » votre réponse que vous êtes satisfait de cette explication, et que » surtout vous ne doutez pas des sentiments que je vous porte. »

Les plus fermes souverains ne font pas toujours ce qu'ils veulent ; et Jourdan resta sans emploi pendant cette campagne, qui se termina par l'admirable victoire d'Austerlitz.

Le 17 mars 1806, il fut nommé gouverneur de Naples : à partir de ce moment, il devint le conseil du roi Joseph-Napoléon.

1806—1814.

Ce prince, que les historiens contemporains ont traité d'une

manière malveillante, savait également régner et gouverner : il était l'âme de tous les travaux administratifs, s'occupait avec activité des détails, apportait aux délibérations de son conseil d'Etat beaucoup de lumières et de précision, et mettait dans ses actes un grand esprit de suite et de la fermeté. Il avait Jourdan à Naples, Masséna et Reynier dans les Calabres, Gouvion Saint-Cyr dans les Abruzzes et la Pouille : c'était plus qu'il n'en fallait pour conduire la guerre à bonne fin, consolider son autorité et réduire les insurrections. Il quitta le trône de Naples à regret : la grandeur de la couronne d'Espagne ne le consolait pas. A Madrid, Joseph-Napoléon ne se contenta plus du laborieux métier de roi, il voulut faire celui de général en chef, et, parce qu'il était brave de sa personne, d'un esprit très-élevé, d'un caractère calme et réfléchi, il crut que la nature ne lui avait pas refusé l'instinct guerrier, le génie militaire et les hautes facultés nécessaires au commandement des armées.

Jourdan avait suivi Joseph en Espagne ; il y recut le titre de major-général des armées de Sa Majesté Catholique. Ce titre pompeux ne lui conféra qu'une autorité faible, souvent impuissante pour le bien et toujours contestée. C'est la partie malheureuse de sa carrière, plus malheureuse que l'époque de ses revers en Franconie et en Souabe. Désormais l'histoire de sa vie militaire n'est autre que l'histoire des opérations manquées dont il avait l'air de diriger les détails dans le cabinet et sur le terrain. Introduceur de la vérité auprès de l'empereur et de ses ministres, il la disait avec une franchise qui aurait paru imprudente s'il n'avait été capable de ces ménagements qui coûtent si peu aux hommes connaissant leur propre valeur. Exact dans ses correspondances multipliées, sage dans le conseil, et rigide dans le maintien de la discipline, Jourdan, malgré son ancienneté de grade, sa réputation justifiée par d'éclatantes victoires, sa capacité reconnue et ses continuels exemples de zèle et de vigilance, ne put ni modérer les ardeurs guerrières du roi Joseph, qui le poussaient, lui frère aîné de Napoléon, à se mettre à la tête des troupes, ni maintenir la subordination entre des chefs trop indépendants les uns des autres, ni établir l'accord dans leurs mouvements respectifs. Il lui manquait la première des conditions pour être obéi : il n'avait pas la faveur de l'empereur : on le savait, et les généraux, les maréchaux, qui, pour la plupart, avaient commencé et grandi sous ses ordres, se faisaient un jeu de méconnaître ses instructions ou de les contrarier.

Jourdan ne peut pas être responsable des fautes militaires commises par Joseph, ni des revers auxquels il a eu le malheur

d'assister. A Talavera de la Reina, si le roi, trop impatient de vaincre, et n'ayant avec lui que sa garde, la division Dessolle et les corps de Victor et de Sébastiani, se lance contre la gauche des Anglais, et reçoit un échec; si, le lendemain (27 juillet 1809), au lieu d'être instruit par cet échec, il se décide à livrer bataille et la perd, on ne doit pas accuser Jourdan, qui conseillait d'attendre prudemment quatre ou cinq jours afin de donner le temps aux maréchaux Soult, Mortier et Ney de déboucher dans la vallée du Tage. Après cette courte et malheureuse campagne, où toutes les occasions de combattre avantageusement Wellington furent sacrifiées à la crainte de découvrir Madrid, Jourdan, dégoûté d'un simulacre de commandement, sollicita la permission de rentrer en France: il l'obtint, et se retira dans sa terre du Coudray.

Pendant l'année 1811, lorsque les embarras avec le Nord allaient rendre plus difficile la tâche de nos armées en Espagne, Napoléon pensa que la présence de Jourdan y serait nécessaire: le 11 juillet, il le nomma gouverneur de Madrid. Wellington ouvrit la campagne de 1812 en enlevant d'assaut Ciudad-Rodrigo et Badajoz: solidement appuyé par ces deux places, le général anglais vint occuper les hauteurs des Arapiles en arrière de Salamanque. Il fallait arrêter à tout prix ce mouvement offensif: le roi et Jourdan se portèrent dans la Vieille-Castille au secours de l'armée de Portugal, que commandait Marmont, et qui manœuvrait entre la Tormès et le Duero. Mais, en cette occasion, ce fut comme toujours, ce fut comme partout: Marmont n'attendit pas l'arrivée du roi et de Jourdan: il livra bataille à Wellington, et la perdit le 22 juillet. Sa défaite rejeta l'armée de Portugal vers Valladolid, et força l'armée du centre à effectuer sa retraite. Le roi Joseph quitta Madrid, et se replia sur Valence, où il se réunit aux corps de Soult et de Suchet.

Bientôt la vigoureuse résistance du château de Burgos et les succès rapides de Souham dans le nord de l'Espagne dégagèrent Madrid, et permirent à Joseph de rentrer dans sa capitale. Au mois de novembre, le roi, Jourdan et Soult remontaient ensemble vers le Duero: Wellington, suivi de près par Souham, se rapprochait précipitamment de sa position favorite des Arapiles, et les quatre armées françaises du Centre, du Midi, du Portugal et du Nord, concentrées sur la Tormès, franchissaient cette rivière à la poursuite des Anglais. Wellington, qui avait sacrifié deux fois son arrière-garde, était pris comme en flagrant délit. Pour le vaincre, dit-on, il ne fallait que l'attaquer: mais Soult dirigeait en chef les opérations; il ne donna pas l'ordre de combattre, et préféra ma-

nœuvrer. Wellington évita la bataille qu'il n'était pas préparé à recevoir : il se réfugia en Portugal, et mit son armée en quartiers d'hiver.

A la reprise des hostilités, en 1813, Joseph et Jourdan n'avaient pas entre le Duero et Tolède plus de quatre-vingt-dix mille hommes, formant quatre corps d'armée, et une petite réserve placée à Madrid : Wellington, lui, pouvait disposer de cent trente mille combattants. Sorti de ses cantonnements de Salamanque et de Ciudad-Rodrigo, le 28 mai, le général anglais s'avança jusqu'à Palencia. A la nouvelle de ce mouvement, qui menaçait les communications avec la France, Joseph gagna à marches forcées Burgos, puis Vittoria. Là Jourdan reçut du roi l'ordre d'établir l'armée parallèlement à la route de Bayonne. Wellington, fidèle à ses habitudes méthodiques, ne passa l'Ebre que le 21 juin. Ce jour-là, s'est décidé sans retour le sort de nos armées dans la Péninsule : on y perdit tout, artillerie, trésor, munitions, bagages, et jusqu'aux équipages particuliers du roi et du maréchal.

La position dans le bassin de Vittoria était mauvaise, et l'on n'eut le temps ni d'en changer ni de la rectifier : l'armée française ne comptait que cinquante mille sabres et bayonnettes ; elle était inférieure de vingt mille combattants à l'armée anglo-espagnole, et traînait à sa suite une longue file de riches bagages qu'il fallait garder et défendre. Jourdan avait proposé au roi de continuer la retraite, et d'aller prendre position en avant de Mondragon. Mais Joseph décida souverainement qu'on attendrait Wellington à Vittoria, et le maréchal n'eut que le rôle fort secondaire de disposer l'armée pour recevoir une bataille purement défensive ; ce qui est toujours une faute lorsqu'on commande à des Français.

1814—1833.

Jourdan était revêtu du commandement supérieur de la 45^e division militaire depuis le 30 janvier lorsque le sénat prononça la déchéance de l'empereur. Le 8 avril, il envoya son adhésion aux actes du gouvernement provisoire. Nous la consignons ici, parce qu'elle forme un singulier et honorable contraste avec d'autres adhésions brûlantes de dévotement envoyées, le même jour, par des dignitaires de l'empire qui devaient tout, grandeur, réputation, fortune, au monarque déchu :

« A S. A. LE PRINCE DE BÉNEVENT.

» Monseigneur, nous venons d'être instruit officiellement des
» grands événements qui se sont passés depuis plusieurs jours, et
» nous nous empressons de donner notre adhésion à tous les actes
» du gouvernement provisoire. »

Louis XVIII accueillit le maréchal avec une distinction marquée; et, sous la restauration, il a reçu des titres honorifiques et des dignités qui n'en étaient presque plus pour lui, accoutumé à n'estimer que ce qu'on pouvait mettre utilement au service du pays. Aussi nous n'en parlerons pas afin de mieux entrer dans son caractère et son esprit. Pendant l'héroïque apparition de Napoléon aux cent-jours, le gouvernement de Besançon et le commandement supérieur de la 6^e division militaire furent confiés à Jourdan. Après le désastre de Waterloo, on le nomma général en chef de l'armée du Rhin : cette armée n'existait que de nom, et le maréchal assista plutôt qu'il ne prit une part active au dénoûment de cette lutte fatale, où nos trois cent mille soldats succombaient héroïquement sous le fer et le feu d'un million d'ennemis. Au mois de novembre 1815, il présida le conseil de guerre qui se déclara incompétent pour juger le maréchal Ney.

Lorsque, en 1819, le ministère réparateur de Dessolle et de Gouvion Saint-Cyr ouvrit l'accès de la chambre des pairs aux maréchaux que l'opinion publique regrettait de ne pas y voir siéger, Jourdan y entra en même temps que Moncey, Lefèvre, Davout, Suchet, Mortier; il y prit place parmi les défenseurs des droits politiques dans toute leur vérité, et grossit le nombre de ce noble parti constitutionnel qui, durant onze années, s'attacha à faire vivre en bonne intelligence, sous le drapeau d'une charte respectée, la royauté des vieux Bourbons et les impatientes générations nouvelles.

La révolution de 1830, qui rassurait et raffermissait les libertés publiques, trouva Jourdan prêt à lui servir de ministre : son passage aux affaires étrangères ne fut que de peu de jours. Les premières démarches diplomatiques terminées, il résigna ses fonctions : il se sentait trop âgé et déjà trop souffrant pour se mêler à la marche rapide de ce jeune gouvernement parlementaire. Pour être ministre en face des assemblées libres, il faut un admirable concours de forces et d'ardentes facultés, qui se refroidissent quand approchent les glaces de la vieillesse : on ne mène les hommes et les choses qu'en

les devantant et en leur montrant le chemin qu'ils doivent suivre.

Le 11 août 1830, Jourdan fut nommé gouverneur de l'hôtel des Invalides : il y mourut le 23 novembre 1833, à l'âge de 74 ans. Son glorieux nom a été transmis à son petit-fils, M. Auguste Ferry Pisani de Saint-Anastase, chef d'escadron au 8^e régiment d'artillerie.

Le maréchal s'est peu mêlé au mouvement des partis politiques sous la restauration et même sous la monarchie de juillet. A la chambre des pairs, il n'a pris la parole qu'à de rares intervalles, et seulement lorsque les circonstances semblaient lui en faire un devoir. Sous l'empire, il a vécu, depuis l'année 1805, dans une position toujours voisine de la disgrâce. Napoléon, prisonnier à Ste-Hélène, disait : « Assurément j'ai fort maltraité le maréchal Jourdan. Rien » de plus naturel sans doute que de penser qu'il eût dû m'en vouloir » beaucoup. Eh bien, j'ai appris avec un vrai plaisir qu'après ma » chute il est demeuré constamment très-bien pour moi. Il a montré » cette élévation d'âme qui honore et classe les hommes. Du reste » c'est un vrai patriote : c'est une réponse à bien des choses (1). »

Dans la bouche de Napoléon, le mot *patriote* prend sa plus sainte et sa plus vraie signification : le patriote, c'est l'homme de bien, l'homme vertueux, l'homme sans ambition dangereuse, passionnément attaché à la grandeur et à la gloire de son pays, sujet plein d'une fidélité zélée à son prince et nullement courtisan avec lui : à des traits si caractéristiques on reconnaîtrait Fabert, Vauban, Catinat.

Les paroles de l'empereur gravent pour l'histoire ; et nous, simple biographe, n'ajouterons rien à ce jugement, que la postérité a déjà confirmé. Pour tous, Jourdan est un *vrai patriote*, et nous ne connaissons pas de plus complet éloge.

Baron GAY DE VERNON.

5 juillet 1853.

(1) *Mémorial de Ste-Hélène*, conversation du vendredi 25 octobre 1816.



ÉTAT DES SERVICES DU MARÉCHAL COMTE JOURDAN.

JOURDAN (Jean-Baptiste), né le 29 avril 1762, à Limoges (Haute-Vienne).

GRADES.	CORPS ET DESTINATIONS.	DATES.
Soldat.	Au dépôt de l'île de Ré.	2 avril 1778.
	Incorporé dans le régiment d'Auxerrois, infanterie.	10 décembre 1778.
	A servi en Amérique. Rentré en France pour cause de maladie.	1 ^{er} juillet 1782.
	Rentré au régiment d'Auxerrois.	12 novembre 1783.
	Réformé.	26 juin 1784.
Chef de bataillon.	Du 2 ^e des Volontaires de la Hte-Vienne	9 octobre 1791.
Général de brigade.		27 mai 1793.
Général de division.		30 juillet 1793.
	Général en chef de l'armée des Ardennes	11 septembre 1793.
	Id. du Nord.	22 septembre 1793.
	Id. de la Moselle	10 mars 1794.
	Id. de Sambre-et-Meuse.	13 juin 1795.
	Id. du Danube.	14 octobre 1798.
	Inspecteur général d'infanterie et de cavalerie.	21 janvier 1800.
	Général en chef de l'armée d'Italie.	25 janvier 1804.
Maréchal de l'Empire		19 mai 1804.
	Gouverneur de Naples.	17 mars 1806.
	Major-général du roi d'Espagne.	
	Gouverneur de Madrid.	8 juillet 1811.
	Admis à la retraite.	7 août 1813.
	Admis à conserver la moitié de son traitement depuis le jour de la cessation de son service.	17 septembre 1813.
	Commandant sup ^r de la 15 ^e division mil ^{le}	30 janvier 1814.
	Gouverneur de la 15 ^e division militaire	21 juin 1814.
	Gouverneur de Besançon et commandant supérieur de la 6 ^e division militaire. .	3 mai 1815.
	Général en chef de l'armée du Rhin . .	26 juin 1815.
	Gouverneur de la 7 ^e division militaire. .	40 janvier 1816.
	Gouverneur de l'hôtel des Invalides. . .	14 août 1830.
	Mort à Paris.	23 novembre 1833.

CAMPAGNES.

ANNÉES.	ARMÉES.
1778, 1779, 1780, 1781, 1782.	D'Amérique.
1792, 1793. Ans II, III, IV, VII, VIII.	Du Nord, de la Moselle, de Sambre-et-Meuse et du Danube.
1806, 1807, 1808.	De Naples.
1809, 1811, 1812, 1813.	D'Espagne.
1815.	Du Rhin.

ADDITION AUX SERVICES MILITAIRES.

Député au conseil des Cinq-Cents par le département de la Haute-Vienne.....	Mars 1797.
Réélu.....	Mai 1799.
Ministre extraordinaire et administrateur général du Piémont.....	24 juillet 1800.
Conseiller d'Etat.....	1 ^{er} décembre 1802.
Pair de France.....	Juin 1815. — 5 mars 1819.
Commissaire provisoire au département des affaires étrangères.....	3 août 1830.

TITRES ET DÉCORATIONS.

Comte.....	1814.
LÉGION D'HONNEUR.	
Chevalier.....	2 octobre 1803.
Grand-officier et chef de la 46 ^e cohorte.....	14 juin 1804.
Grand-aigle.....	2 février 1805.
ORDRE DE SAINT-LOUIS.	
Chevalier.....	2 juin 1814.
ORDRE DU SAINT-ESPRIT.	
Chevalier.....	29 mai 1825.
ORDRES ÉTRANGERS.	
Grand-croix de St-Hubert de Bavière.....	27 février 1806.
Grand-dignitaire de l'ordre des Deux-Siciles.....	1809.

Extraits des archives du ministère de la guerre et de la grande-chancellerie de la Légion d'Honneur. (Direction du personnel.— Secrétariat général.)

NUMISMATIQUE LIMOUSINE.

NOTICE

Sur les Médailles frappées en Limousin , et celles qu'on découvre le plus fréquemment à Limoges et dans le département.

Nous devons tout naturellement , Messieurs , nous occuper de ces monuments que notre vieille cité recèle dans le sol qu'elle couvre , de ces médailles qui ont échappé aux ravages du temps , préservées , par leur nombre et leur petitesse , du sort des édifices plus importants , pour servir de preuves de l'ancienneté de notre *Lemovicum* , et de témoins historiques , en quelque sorte , des faits qui se sont passés sur son territoire. En l'absence , en effet , de témoignages plus certains , la présence de telle médaille ou telle monnaie pourra éclaircir quelques obscurités de notre histoire locale.

Vous m'excuserez , Messieurs , si je me suis laissé entraîner à des détails qui me sont personnels en racontant les diverses découvertes numismatiques opérées dans notre pays.

J'éprouvais , sur les bancs même des écoles , le vif désir de connaître les portraits authentiques des grands hommes célébrés par les immortels historiens Tite-Live , Tacite , César , Plutarque , Quinte-Curce , Suétone , etc. , et , depuis environ un demi-siècle , j'ai rarement manqué d'assister à toutes les fouilles faites sur le territoire de notre vieille cité , afin de recueillir , autant qu'il m'a été permis , les médailles , les sceaux et autres monuments de l'antiquité que j'ai décrits ou conservés avec un culte presque religieux.

J'ai pu voir en effet des quantités considérables de monnaies de tout âge , et prendre note de celles qui ne sont pas restées dans le pays , et qui ont enrichi les médailliers de Paris , Toulouse , Tours , Poitiers , Guéret , etc.

MM. de Gaujal , de Guernon-Ranville , Coster , de Théis , Germeau et Breistroff me firent l'honneur de me communiquer toutes celles qu'on leur portait de la ville ou du département. J'eus également connaissance des collections formées à Limoges par MM. Francez fils , Charpentier , colonel de Brancion , major Fitz , l'officier du génie Lenoble ; et , plus récemment , par MM. Gervais père et fils , Audoin ,

Dalpayrat, Fillastre, Farge, Em. Grignard, Lagrange, Martine, Montalescot, Pacate, Roussely, votre savant collègue du Dorat M. l'abbé Texier, M. Bauquier, économiste du lycée ; MM. les ingénieurs Pihet et Deleffe m'ont ouvert les trésors de leurs médailliers, composés de monnaies trouvées en Limousin ; enfin MM. de Villelume, Muret, Périgord, Bourgoin, Bosvieux, Boileau et Courdeau, qui ont aussi formé des médailliers, me firent aussi part de leurs richesses.

Les découvertes numismatiques du département ne m'ont pas été non plus étrangères ; et, si la gravité de vos séances le permettait, je pourrais y faire diversion par quelques singularités piquantes.

Je me bornerai à en citer quelques-unes :

Le sieur Veyriéras, de Flavignac, entendant chaque nuit tomber dans sa chambre une pièce de monnaie ancienne, qu'il ramassait le matin, eut l'idée de relancer le rat qui travaillait dans la muraille au milieu de sa retraite, et dépouilla ce numismate de nouvelle espèce d'un trésor assez important. La maladie d'une vache, à La Jonchère, força un propriétaire de cet endroit à détruire la crèche de son étable : il trouva, sous l'un des piliers pourris, dix à douze pièces d'or de fabrique anglo-française, fort recherchées de nos jours. Naguère un paysan de Lageyrac, près de Chalus, avec vingt-cinq pièces d'or des rois Jean et Charles V, exhuma un morceau de quartz cristallisé pesant cinq cents grammes, et se crut un moment sur la voie du trésor de diamants et d'or vainement cherché jadis par Richard-Cœur-de-Lion. C'est près de ce même Chalus qu'on vient de découvrir les coins de la monnaie que Philippe II, roi d'Espagne, faisait frapper pour la ligue contre les intérêts de notre immortel vicomte et roi Henri IV. Et, comme pour démontrer la fabuleuse abondance des médailles sur notre sol limousin, disons encore que, lorsqu'on changea la forme du pavé de la rue du Collège, des tombereaux de terres extraites de la rue de la Courtine-St-Martial y furent versées, et, contre l'usage, constant jusqu'à ce jour, qui veut que le numismate recherche les monnaies, ce furent cette fois les monnaies qui se pressèrent à la porte du numismate ; et le confrère qui a l'honneur de vous entretenir n'eut qu'à se promener devant sa maison pour recueillir le long de la rue une quarantaine de pièces antiques ou du moyen-âge.

En parlant des trouvailles si nombreuses et si fréquentes faites depuis un demi-siècle à Limoges et en Limousin, nous nous trouvons amené à raconter l'origine et la formation du médaillier de votre musée archéologique.

Les médailles qui se découvrent le plus communément à Limoges sont les gauloises, les celtibériennes, les espagnoles antiques, les romaines du haut et bas empire. Les égyptiennes et les grecques y sont plus rares. On y a trouvé des monnaies franques mérovingiennes, quelques anglo-saxonnes, des deniers carolingiens, et presque toute la suite des rois de France; des pièces étrangères des rois de Navarre et d'Espagne, d'Angleterre et d'Ecosse, des princes d'Orange, des ducs d'Aquitaine, de Bourgogne, de Bretagne et de Lorraine, des comtes d'Auvergne, de la Marche, de Blois, de Chartres, de Déols, de Nevers, du Poitou, de Flandre, du Hainaut, des abbés de Tours et de Souvigny, de papes et d'évêques.

Pour expliquer cette variété de types monétaires, il suffira d'énumérer les nombreux changements de domination, et les désastres réitérés qu'ont eu à subir Limoges et le Limousin. Sans remonter aux Gaulois et aux Romains, nous nous bornerons à rappeler que la ville des Lémoviques fut détruite par Alaric vers la fin du v^e siècle; par Théodebert, cent ans plus tard; par Pepin-le-Bref, au viii^e siècle; deux fois, par les Normands ou Danois, au ix^e et au x^e; par les princes anglais, à la fin du xii^e et au milieu du xiv^e siècle.

Nous ajouterons que la ville du *château*, la ville actuelle, démantelée par Henri-le-Vieux en 1155; par Richard-Cœur-de-Lion, en 1183; assiégée par Guillaume duc d'Aquitaine et le vicomte Guy IV aidé des troupes de Bourgogne et de Nevers; cette ville, disons-nous, a dû ensevelir sous ses décombres des monnaies de ses oppresseurs comme celles de ses défenseurs. Les incendies fréquents auxquels elle a été exposée ont dû faire enfouir également des monnaies de métaux plus ou moins précieux.

D'un autre côté, dans les âges de foi, la réputation de son patron St Martial attirait dans ses murs des papes, des rois français et étrangers, de puissants seigneurs et autres pèlerins qui y laissaient des marques de leur munificence; des rois d'Aquitaine de la dynastie de Charlemagne venaient se faire couronner dans ses basiliques chrétiennes, et répandre des largesses à l'occasion de ces solennités religieuses: il n'est donc pas étonnant qu'on ait recueilli à Limoges, à chaque mouvement de terrain, des deniers de toutes les époques, de diverses provinces et souverainetés.

Aussi les amis de la science ont-ils trouvé à satisfaire leur goût par des découvertes presque quotidiennes.

M. de Lépine, subdélégué de M. Turgot, notre immortel intendant, avait pu former, avant la fin du dernier siècle, un médaillier contenant mille deux cent soixante pièces d'argent et près de mille six

cents bronzes, d'après une note écrite de sa main sur un exemplaire de *Vaillant*; quantité qui dut s'augmenter encore.

Cette collection fut dispersée à sa mort, et, de même que les vingt-cinq mille volumes (quantité prodigieuse pour l'époque) du limousin Descordes devinrent le noyau et le principe de la célèbre bibliothèque Mazarine à Paris, les rares et plus précieuses médailles de la collection de M. de Lépine ont grossi le médaillier du cabinet national. Il resta dans ses cases un millier de médailles antiques ou monnaies modernes, conservées par M. Juge-St-Martin père, que j'ai acquises de ses héritiers avec le meuble qui les renfermait.

Grâce à l'abondance des pièces romaines en circulation parmi les sous, principalement chez les bouchers de Limoges, qui leur avaient donné un cours quasi-légal, je pus joindre cinq ou six cents grands et moyens bronzes aux trois cents que me donnèrent peu après les fouilles faites dans les ruines du palais proconsulaire pour la construction des casernes. Je fis des recherches chez les héritiers du trésor de six cents médailles gauloises ou consulaires d'argent découvertes, en 1844, près de Compreignac; je parvins à en recueillir environ la moitié échappées aux prodigalités de M. E. Martin. Cet amateur indigne, coupable de lèse-numismatique, ne pouvant les déchiffrer, les donnait par poignées, comme des bonbons, à ses visiteurs étrangers. Un certain nombre de pièces gauloises trouvées à Bénévent en Marche, celles qui me furent communiquées lors des fouilles au bord de la Vienne, soit pour la construction du pont Neuf, soit pour l'établissement du gazomètre, soit enfin pour la construction d'une salle de spectacle sur l'emplacement de la basilique de St-Martial et de la chapelle de la Courtine, me fournirent les moyens de remplir les nombreuses lacunes, et de reconstituer un des médailliers des plus complets de nos provinces. Je passe sous silence environ deux cents médailles recueillies, près du pont Neuf, par M. Pihet, ingénieur en chef, ou M. Martine, qui sont restées entre les mains de ces messieurs; celles exhumées près de l'amphithéâtre des Arènes lors de l'édification du palais de justice et de l'ouverture de la rue de l'Amphithéâtre, ainsi que les nombreuses monnaies de toutes sortes trouvées lors des réparations du pavé de la ville, ou à l'occasion de constructions particulières.

Reprenant par ordre chronologique l'histoire de notre numismatique limousine, je répéterai que, sur les médailles gauloises restées dans le meuble de M. de Lépine, un savant périgourdin, M. de Mourcin, qui les étudia long-temps, crut reconnaître dans la légende RITA ou LITA le nom gaulois de la ville de Limoges, qu'Auguste

nomma plus tard *AugustorITVM Lemovicum*. Il appuya son hypothèse de raisonnements que l'on peut lire dans un Bulletin de la Société d'Agriculture. Beaumesnil a donné, dans ses dessins, celui de la tête d'un chef gaulois entourée de la légende CEDVLIX. Malgré les objections qu'on a faites contre l'exactitude des travaux de ce laborieux dessinateur, le type de sa pièce est trop gaulois, et son attribution aux peuples de l'Aquitaine, devenue plus certaine d'après des études nouvelles, trop récente pour qu'on puisse le soupçonner d'avoir inventé ce dessin. Les connaissances en numismatique gauloise étaient si faibles de son temps qu'il me paraît impossible que Beaumesnil ait pu si bien imiter la fabrique gauloise. La fréquence de cette terminaison en *ix*, qui est commune dans les noms des chefs de cette nation, est encore une découverte moderne (on sait que César latinisait toujours les noms gaulois). Cette pièce de *Cedulix*, au revers *hache en forme de croix*, si elle a existé, comme tout porte à le croire, serait celle de *Sedulius*, *dux et princeps Lemovicum*, chef militaire des Lémoviques. — Beaumesnil affirme avoir vu cette médaille, trouvée près de Felletin avec celles de deux autres chefs gaulois, *Lucrix* et *Togodrix*.

Les mêmes observations s'appliquent à la médaille d'argent de *Durat*, ainsi nommée par M. Champollion, qui a été trouvée dans les jardin dits de *Duralius*, à Limoges. On voit, au revers, le *cheval libre*, et un signe informe qu'on peut prendre pour un temple à trois colonnes, grossièrement empreint, ou un pont à deux arches. Jules-César, dans ses Commentaires, fait mention de *Duralius*. Cet illustre écrivain est notre seule autorité certaine dans les ténèbres où est plongée l'origine de notre histoire locale. Nos annales manuscrites font ce fils de *Sedulius* constructeur d'un pont sur la Vienne, qu'il appela *Julius* du nom de son bienfaiteur. Le nom de IVLIOS figure sur cette médaille. Je laisse à de plus savants que moi à l'expliquer d'une manière plus positive. Il n'entre pas dans mon plan de citer une monnaie gauloise attribuée aux *Canibiovicensis* en Combraille, et une autre à Toul-Ste-Croix, ville de la Marche limousine.

Dans la partie gauloise du trésor de Compreignac, on remarque des deniers des Saintongeais, SANTONOS, qu'on a trouvés dans d'autres localités du Limousin; d'autres portant les noms de peuples, d'*Andego*, *Norbo* ou *Narbo*, *Turonos*, *Aulerco*, *Alisios*, *Ninno*; *Potima*, Angevins, Narbonais, etc.; des chefs *Orcintirix*, *Citirix*, *Tocirix*, *Durnacus* (en abrégé), *Calmino*, *Vinotal*, *Arivo*, *Abudos*, *Erud*, *Vugota*, etc.; *Conovios* sur un petit bronze. De rares médailles

d'or gauloises ont été découvertes dans le département : la plupart n'ont pas de types particuliers à l'Aquitaine; une seule est une imitation grossière des philippes d'or macédoniens rapportés par Brennus en Gaule.

On a trouvé récemment à Nexon une pièce en *electrum*, ou or mêlé d'étain, au revers de laquelle on voit un coq sur un cheval libre, emblème que les savants affirment être rare, quoiqu'on ait voulu le prendre pour celui de la nation gauloise; une pièce à moitié plus grande, et de même métal, au même type, est dans les cartons du musée.

Les médailles celtibériennes ou gallo-hispaniques, ainsi que celles frappées par les anciens Espagnols, ont dû être portées à Lemovicum par les soldats des légions romaines stationnant dans cette ville au retour des guerres dans la péninsule ibérique. Nos annales disent que le proconsul *Lucius* accompagna l'empereur Auguste chez les Cantabres, et lui fut fort utile en cette expédition militaire : c'est au moins une indication que l'on peut apprécier suivant le degré de confiance qu'on porte à ces chroniques manuscrites.

Le chapitre des deniers d'argent consulaires fatiguerait votre attention s'il fallait vous donner les noms des familles inscrites sur le trésor de Compreignac. Vous pourrez les lire sur le catalogue de votre médaillier. On a trouvé plus récemment un denier de la famille *Herennia*, au clos *Ville-Hérain*, à l'entrée de la nouvelle route de Bordeaux; quelques légions de *Marc-Antoine*; des pièces des *Vibius*, des *Aemilius*, *Calpurnius*, *Cornelius*. Nous n'avons que très-peu de deniers consulaires en bronze.

La même incertitude règne sur les plus anciennes médailles romaines décrites par l'infatigable Beaumesnil. Le médaillon en bronze de Jules-César, portant à son revers deux instruments pontificaux, la légende *Pontifex maximus*, les sigles D. D. et l'exergue LEMOV., qu'on explique par *Decreto Decurionum Lemovicum* ou *Lemovicensium*, fut trouvé, suivant cet écrivain, à Eymoutiers, avec un as de la famille *Terentia* et un denier consulaire, dans une urne remplie de cendres. Il affirme que ce médaillon était de cuivre rouge encasté dans une bordure de cuivre jaune, et à fleur de coin. Cette pièce serait aujourd'hui d'un très-grand prix. La ressemblance exacte de la tête du divin Jules avec celles des médailles authentiques ôte toute idée de contrefaçon à cette pièce des décurions lémoviques.

Je ne citerai les trois autres médailles dont nous avons les dessins que pour rectifier les lectures erronées qu'on en a faites. Le moyen bronze est une médaille votive en faveur d'Hadrien, comme l'atteste

l'inscription *Vota IIII (quarta)* enfermée dans une couronne de chêne, entourée d'une légende donnant à Hadrien le prénom d'Aelius, qui ne figure jamais sur ses médailles; de l'autre côté sont deux légendes circulaires : la première, mentionnant les années de ses consulats et puissance tribunitienne; la seconde, *sa piété, Pietati*; au centre, *Deo Genio, Jovis mensalis*. Cette médaille offre deux particularités remarquables : la présence du mot incomplet LEM. sous la couronne de chêne, en exergue, qui désignerait l'atelier monétaire de Limoges; la seconde, l'abréviation FEL. après P. P. (*pater patriæ*), qui est tout-à-fait insolite, et ne commence à être placée après le mot d'*Auguste* que sous Commode. L'adjectif *Augustæ*, qu'on pourrait à la rigueur joindre au *Genio Jovis*, et traduire, *piété de l'empereur* envers le génie divin de Jupiter, donne aussi à cette pièce une apparence assez extraordinaire pour qu'on puisse douter qu'elle ait été bien lue.

Le médaillon attribué à Trajan a été mal lu aussi : on n'a pas fait attention que le fils adoptif prend toujours le nom du père qui l'adopte, et non le père celui du fils; il faut donc lire *Trajanus Hadrianus*. Ce n'est pas la figure de Trajan. Le revers est un type de *Libéralité* avec la légende analogue, à laquelle sont jointes des abréviations signifiant *nummus dedicatus decreto decurionum senatus populi que lemovicensis*. Dans le champ, les sigles L. P. A. L. sont difficiles à expliquer, à moins qu'on ne regarde cette belle médaille comme frappée à l'effigie d'Antonin-le-Pieux : il faudrait alors lire, au lieu d'*Hadrian Trajanus, Hadrian Antoninus*, comme sur d'autres grands et moyens bronzes de cet empereur. Les sigles du champ, tout-à-fait insolites à cette époque monétaire, pourraient signifier *legiones perfecerunt amphitheatrum lemovicense*, ou *auro Lemovicensium*. Sa découverte sous une des piles, *cunei*, des arènes, avec quarante autres médailles de module ordinaire, serait une induction pour appuyer cette dernière hypothèse. Ce médaillon, pesant trois onces, vu et décrit par Beaumesnil, aurait passé des mains de l'intendant d'Orsay (1743) dans le cabinet de M. Crozat.

Un autre bronze grand module, très-fruste, présente, sur son revers, en exergue, les sigles signifiant *senatus populusque lemovicensis*. Autant qu'on peut juger des traits fort effacés de la face, c'est le long cou de l'empereur Claude, accompagné d'un *simpulum*, vase à eau lustrale pour les sacrifices : on croit pouvoir lire les premières lettres de *Ti. Claud*; le mot *Augustal* semble indiquer un prêtre augustal attaché au culte de Claude déifié. Les trois lettres I. S. M. peuvent se traduire : *Imperatoris sacra memoria*, ou *primus*

sacerdos municipii. Le revers en est inexplicable : autour d'une ruche et d'un vase placés sur une tablette, on lit en légende T. PVPIEN. TRIBVN. MOSCERE, et l'exergue S. P. Q. L., qui la rattache au Limousin.

Nous nous sommes étendu avec quelques détails sur ces quatre médailles parce que, en les acceptant comme authentiques, elles seraient les seules qui constateraient par les produits de l'atelier monétaire de Limoges l'existence de son sénat et de ses décurions.

Nous rattacherons à l'empire d'Auguste les soixante ou quatre-vingts moyens bronzes de ce prince au revers de l'autel des Victoires de Lyon que lui élevèrent soixante villes de la Gaule, au nombre desquelles Limoges avait sa statue. Cinquante ont été trouvées dans les fondements des casernes ; les autres, place des Jacobins et en divers lieux de la ville ; la dernière, près de l'amphithéâtre, aux fouilles faites pour la construction des prisons.

C'est ici le lieu de mentionner les dix-sept *aureus* ou médailles d'or d'Auguste trouvés dans la rue du Saint-Esprit, près de l'ancienne porte *Calcinée*, lors de trois réparations du pavé à plusieurs années d'intervalle : les uns représentaient Auguste jeune avec des revers variés, *Apollon actiaque*, *Diane sicilienne*, victoire, rameau de laurier, bœuf frappant de la corne, couronne civique *ob cives servatos* ; d'autres où ses petits-fils, *Caius* et *Lucius*, étaient représentés, soit ensemble, debout avec les insignes et la légende de *princes de la jeunesse*, soit à cheval, partant pour des expéditions militaires. La face d'Auguste sur les dernières médailles est plus âgée et couronnée de laurier, ce qui semble indiquer le commencement et la fin du règne de cet empereur ; ses deniers et quinaires d'argent, ses as de bronze, sont aussi communs à Limoges ; quelques revers sont rares.

Les monnaies de Tibère sont moins abondantes : un *aureus* à son effigie, au revers de Livie assise, fut trouvé au pied du pont St-Etienne lors des dernières réparations de ce vieux monument.

Les Caligula sont rares ; les Claude et surtout les Néron au moyen bronze se rencontrent chaque jour. On doit remarquer, dans votre médaillier, celles de ce dernier empereur, contre-marquées des lettres S. P. Q. R. sur la face et le cou, peut-être en exécution du sénatus-consulte qui le déclara ennemi du peuple romain.

Galba, Othon et Vitellius sont rares à Limoges comme partout ; la famille *Flavia* remplit beaucoup de cases à votre musée ; plusieurs moyens bronzes de Domitien d'une belle fabrique, trouvés près le pont Neuf, sont dans la collection de M. Martine.

Trajan et Hadrien et même *Aelius*, premier fils adoptif de ce dernier, se trouvent souvent même en or. Plusieurs raretés nous ont été signalées ; mais les médailles qu'on exhume à Limoges et en Limousin avec une véritable profusion sont celles frappées par Antonin-le-Pieux, les deux Faustine, Marc-Aurèle, Lucius-Verus, Lucille et Commode. Les règnes prolongés de ces empereurs expliquent la grande quantité et la variété de ces types monétaires ; mais, pour qu'à Limoges on en ait recueilli, à ma connaissance, plus de mille, il faut qu'il ait existé des causes que l'histoire ne nous a pas transmises, et je ne crois pas avancer une supposition trop téméraire en soutenant que le séjour des légions romaines à Limoges a dû y laisser beaucoup de numéraire frappé au coin de cette nation. Si l'on veut ajouter un peu de confiance à l'inscription sur marbre vue à Rome et à mon interprétation, ne pourra-t-on pas regarder l'affluence extraordinaire à Limoges des monnaies d'Antonin, de sa femme, de sa fille et de son fils adoptif, comme le reliquat de celles qui furent données en paiement lors des travaux des treize mille soldats légionnaires pour nos arènes ?

Les monnaies de Commode sont assez communes en Limousin. Mais, à partir de ce règne jusqu'à celui d'Alexandre-Sévère, on ne rencontre que quelques Septime-Sévère et Julia Domna. Notons en passant qu'un magnifique Macrin d'or, au revers du type de la Libéralité avec cinq figures, fut découvert auprès du château de *Faye*, non loin de Lavignac. Maximin, Gordien et Philippe ne sont point rares : on a trouvé au pont St-Martin, commune de St-Sornin-la-Marche, un grand bronze de Pauline, épouse du premier de ces empereurs, au type de sa consécration, qui manque dans beaucoup de médailliers.

Valérien, Gallien, Salonine et Salonin, les tyrans Postume, Victorin et Tetricus (un *aureus* de ce dernier assez précieux a été exhumé dans le pays), Claude-le-Gothique, Aurélien et Probus s'y rencontrent par centaines ; Dioclétien, les Maximien, Constance-Chlore, mais surtout le grand Constantin et ses fils, dans le module du petit bronze, se ramassent, en quelque sorte, par boisseau. La suite des empereurs du bas-empire, à quelques exceptions près, telles que Gratien, Théodose I^{er}, Arcadius et Honorius, est loin d'être abondante. On a découvert assez fréquemment des médailles d'or du tyran Eugenius, d'Honorius, des Valentinien et de Libius-Severus. Nous avons cité, à propos de notre amphithéâtre, les trente-six quinaires d'argent, au revers *Gloria Romanorum*, et à l'effigie d'Honorius, recueillis dans le creux de nos arènes. Un

aureus de cet empereur a été retiré des fondations de St-Martial, où la tradition veut qu'on ait porté des matériaux des arènes.

Votre médaillier est pauvre en pièces des empereurs grecs de Constantinople : à peine si vous possédez quelques *Phocas*, Léon, Basile et Manuel Comnène.

Nous pourrions vous entretenir de quelques singularités des médailles de votre musée ; mais, comme elles seront indiquées sur son catalogue, les curieux pourront y recourir : nous nous bornons à citer Galba, appelé *Galva* ; Antoninus *Vius*, pour *Pius*, etc.

Nous ne devons pas clore le chapitre des médailles romaines sans mentionner un moyen bronze inédit, à fabrication barbare, trouvé aux jardins de Duratius : la tête ressemble à celles de Magnence et Décence, NNVVHC. AVG. ; au revers, guerrier tenant le labarum et une victoire ; légende *Felicitaz unica*, pour *reipublica*. Tout semble indiquer qu'elle a été frappée vers le temps de Valentinien.

Depuis lors notre terre limousine, terre classique pour les numismates, nous a livré de nouveaux trésors ; les fouilles opérées dans son sein, chaque jour épuisées, sont chaque jour renaissantes ; et, après la moisson des médailles romaines, nous prodiguent celle de monnaies royales, épiscopales et baronales du moyen-âge, dont je vais vous donner un court aperçu.

MÉROVINGIENNES. — La numismatique française, dont on s'occupe tout particulièrement depuis quelques années, n'a pas été négligée à Limoges. De rares *triens* ou tiers de sous d'or frappés à l'atelier monétaire de cette ville, et d'autres portant les noms de localités moins importantes du Limousin, ont été recherchés avec autant de zèle que les médailles antiques.

Les rois et chefs militaires mérovingiens de la nation franque promènèrent en effet leur monnayage *portatif*, si j'ose m'exprimer ainsi, dans des lieux qui sont aujourd'hui à peine reconnaissables soit par l'altération de leur nom, soit à cause de leur décadence. C'est une étude à la fois géographique et historique que celle des noms de lieux gravés sur ces petites monnaies d'or plus ou moins allié d'argent.

Parmi les pièces les plus recommandables en ce genre, je dois citer en première ligne l'unique et précieux sou d'or frappé par l'église de Limoges : M. d'Autreville a ménagé à votre rapporteur la bonne fortune de donner avant personne la description de cette

pièce, qui porte le nom du monétaire *Marinianus*, et pour légende *Ratio ecclesiæ Lemovix* : je la crois contemporaine des guerres de Pepin avec notre duc Waifre. Les autres monétaires qui ont empreint leurs noms sur des monnaies mérovingiennes de Limoges sont : *Ascaricus* ou *Scaricus*, triens de Childebert; *Ansoinaus*, *Boso*, *Daulfus*, *Maurus*, à Limoges et à Uzerche; *Saturnus*, à Limoges et à Compreignac (*Compriniaco*), *Vinvald*, *Thibaius*. Le père Petau et Leblanc ont fait dessiner, dans les planches de leurs ouvrages, des *triens* aux noms d'*Abbon*, maître de la monnaie de Limoges et de notre glorieux saint Eloi, *Bercillus*, *Savelones*, etc.

Les initiales LEMO. du nom de Limoges, *Lemovicum*, se lisent sur des tiers de sous d'or portant des noms de localités secondaires avec ceux des monétaires qui, tout invite à le croire, étaient attachés à l'atelier de la capitale du Limousin. Uzerche (*Uzerca*) seule en réunit cinq : *Maurus* déjà cité, *Aselianus*, *Leodo*, *Urso* et *Ingo*. Ce dernier présente, dans le champ du revers, les lettres E. R., que je traduis par *Equitanorum rex*, légende déjà connue. Le type de l'autre face rappelle celui du célèbre sou d'or de Limoges, et sa fabrique.

Il n'est pas hors de notre sujet de mentionner ici la haine vouée par Pepin-le-Bref à la ville de Limoges à cause de sa fidélité constante envers le dernier prétendant mérovingien, le vaillant Waifre, son duc légitime. Pepin voulut transporter à Uzerche l'évêché de Limoges et ses autres établissements pour l'en punir.

Les lettres *Lenio* figurent avec le monétaire *Baocolum* sur un triens d'Ussel, sur deux de *Blatomo* et *Blatomo*, qu'on croit St-Priest-le-Bletoux. Ce lieu, encore inconnu, appartient au diocèse de Limoges, non-seulement à cause des initiales *Lemo*, mais encore en ce que le buste de St Martial y est empreint; ses monétaires se nommaient *Acolenus* ou *Daccolum* et *Leo*. En me bornant à citer les attributions les moins contestées, j'aurai à vous faire connaître les monétaires *Pacincio*, d'*Ambaciaco* (Ambazac); *Leudolenus*, *Baudolenus* ou *Vadolenus* et *Gaudelesius*, de St-Yrieix (*Sancti Aredii*); *Fulco*, *Andiricius* et *Ursio*, de Brive (*Vicobriua*); *Ebregisirus*, *Ercegisirus* et *Lullus*, de *Catolaco* (Chatelat, propriété de saint Eloi); *Cosinianus*, d'Argentat; *Auptus* et *Ernoaldus*, de Solignac (*Solemnis*); *Domnolenus*, du Palais (*Palatio*). Nous remettons à établir sur des preuves plus certaines les *triens* qui concernent *Condat*, *Neuwic*, *Pageas*, et ne faisons qu'indiquer ceux déjà connus d'*Ahun*, du Grand-Bourg, de *Salaignac*, *Paulhac* et de *Beaumont* près *Felletin* en Marche, de *Bar*

près Tulle, Benayas et Chabrignac en Bas-Limousin, et de Chabanais, aujourd'hui Angoumois.

Nous ne croyons pas sortir tout-à-fait de notre spécialité en mentionnant un fort beau *triens* de Clovis second, où Eligius, notre compatriote, qui apprit l'art de la monnaie et de l'orfèvrerie dans notre ville, a signé son nom : cette pièce offre d'ailleurs une piquante singularité, en ce que, par une transposition involontaire des lettres, on y lit *Parisius incivis*, au lieu de *Parisinus civis*. Notre saint et habile monétaire était loin de vouloir faire une insulte à Clovis II, fils de Dagobert, son bienfaiteur, et qui le combla aussi de ses faveurs.

CAROLINGIENNES. — Les monnaies de la dynastie carolingienne, pour être d'un métal moins précieux (des deniers d'argent), n'ont eu que plus de chances de se conserver et d'échapper au creuset. Aussi en connaissons-nous de nombreux avec le nom de Limoges entier ou abrégé. Charlemagne, qui vint dans notre ville plusieurs fois, soit seul, soit avec son père, frappa des deniers sur lesquels on lit d'un côté : *Carolus* ; de l'autre, LEM. avec un X et deux points, marques du denier et du double denier, comme chez les Romains ; ou *Carolus* et LEM., ce dernier mot accompagné d'une double hache ou francisque et de la lettre S et d'un point, qu'on peut interpréter par *una saiga*. D'autres deniers de cet empereur et roi présentent les mots ARDIS. BONA. TVL. avec la même hallebarde et le X des monnaies de Limoges, qui pourraient, sans trop de témérité, s'appliquer à St-Yrieix, Bonnat et Toulx en Marche. Un denier de Charlemagne, frappé à Toulouse, a été ramassé dans les fondations de l'ancien doyenné de la Cité.

M. de Longpérier, comme M. Fougères, cite deux deniers de Charlemagne avec les mots LEM. C. et LEMX., qui ne peuvent être que les abréviations de *Lemovica civitas* et de *Lemovix*.

Une monnaie du même métal, dont nous avons seulement le dessin, présente, autour d'une croix, les mots KARLOMAN. REX., et, au revers, un monogramme composé des lettres K. A. R. L. M. S., signifiant Carlomannus, autour duquel est placée la légende HLIMOVIX. CIVIS. La lettre aspirante H commence le mot, et le dernier I est logé entre les deux jambages du V. C'est un denier de Carloman, frère de Charlemagne, et second fils de Pepin, qui eut une partie de l'Aquitaine en partage, et mourut en 774 : comme une copie n'est pas toujours exacte, on devrait, en cas de contestation, attribuer ce denier à Carloman frère de Louis III.

Louis I^{er}, dit le *Pieux* ou le *Débonnaire*, vint assez souvent à Limoges, et y fit d'assez longs séjours au palais de Ladrice et à *Jocundiacum* pour qu'on dût espérer de trouver des monnaies frappées par lui dans cette ville.

Le denier *au temple*, avec la légende CHRISTIANA RELIGIO, a été fréquemment recueilli. Les autres variétés en sont plus rares. M. Fougères, notre compatriote, qui a publié un catalogue de deniers carolingiens, a donné le dessin d'une pièce portant D. N. HLUDOWICVS IMP. AVG. autour du buste de ce prince; au revers, STI MARTA. avec une croixette, une étoile et un fleuron. On a traduit ce dernier mot par *sancti Martini*, ce que j'admettrais s'il y avait au moins *Marti*, quoique les cinq lettres soient aussi communes au mot de *Martialis*. Louis, qui vint consacrer l'église de St-Sauveur, et qui, la comblant de largesses, revint accomplir un pèlerinage au tombeau de saint Martial, à la protection duquel il se croyait redevable de son rétablissement sur le trône, a dû placer sur la monnaie le nom du saint objet de sa vénération particulière plutôt que celui de St Martin de Tours, dont les lettres en question n'ont jamais pu être l'abrégé.

On connaît une obole de ce prince portant au revers, en deux lignes, VISTA LEDGII., dont l'explication est encore à faire : peut-on y lire *visitator* (visiteur, protecteur) *Lemodgii*, une des dénominations de Limoges ? Je ne puis qu'indiquer cette hypothèse à de plus habiles, sans rien affirmer.

Dans le catalogue de M. Fougères, un denier présente, sur son revers, le mot BENEVENTVM en trois lignes. Quelques numismates prétendent que l'ancienne localité de *Secundeletas* en Marche limousine, qui prit le nom de *Bénevent* des reliques de St-Barthélemy qu'on y apporta de Bénevent en Italie, peut revendiquer cette monnaie aussi bien que la ville italienne. Des deniers de Louis I^{er} aux revers d'Aquis Vason et de *Viridunum* (Vaison près d'Avignon et Verdun) ont été exhumés des fondations de St-Martial. Cette semaine même, on a découvert, sur cet emplacement, un beau denier avec buste avec les instruments de monnayage et la légende METALLVM (Melle).

Louis I^{er}, ayant donné le royaume d'Aquitaine à son fils Pepin, fit couronner ce jeune prince à Limoges. On connaît de lui une obole gravée au n° 229 du catalogue Fougères et Combrouse, qui porte PIPINVS REX autour d'un chapelet de perles renfermant une croix ; au revers, une croix pareille est entourée du mot LIMODI-CAS. Un denier semblable vient d'être découvert à Fontenay-le-

Comte. C'est avec beaucoup de peine que j'en ai obtenu communication. Au même catalogue *Fougères*, n° 533, se voit un denier de Pepin avec son nom précédé d'un H, et au revers LIMOVIX autour d'une croix qu'on voit sur chaque face. D'après la différence qui existe entre les deux monnaies, on pourrait attribuer l'une à Pepin I^{er}, et l'autre à Pepin II.

Les rois d'Aquitaine, comme plus tard les ducs de cette grande province, venaient prendre la couronne à Limoges, y frappaient des monnaies, et les répandaient dans les *largesses* du jour de leur couronnement.

Deux oboles de Pepin ont été trouvées à Limoges : l'une au doyenné, l'autre à Saint-Martial. L'une d'elles porte le mot AQVITAINA, et l'autre AQVITANIA ; je ne puis dire si le premier mot est une transposition de lettres ou un patois.

Charles dit le Chauve fut également couronné à Limoges. Au n° 494 du catalogue cité, est dessiné un de ces deniers, sur lequel est empreint le monogramme de KAROLVS; autour, GRATIA DI REX; au revers, la croix et LIMOVICAS. Cette pièce dut être frappée avant l'édit de Piste de 854, qui fit fermer momentanément notre atelier monétaire, ou bien l'on n'obéit pas à son édit. Un denier de ce prince porte BRVCCIA. MO, qui peut être attribuée à Brosses, *Bruccia*, château-fort du diocèse de Limoges qui a appartenu à nos vicomtes.

Nous n'avons pas rencontré dans le pays de monnaies des rois Louis-le-Bègue et Louis III avec le nom de notre ville. Une obole de Louis-le-Bègue, où on lit LVDOWIC en deux lignes, et au revers *Aquitania*, faisait partie de la découverte du doyenné; on connaît aussi de lui un denier de *Benebentum*, qui ne peut s'appliquer qu'à une localité de l'Aquitaine.

Charles, second fils de Charles-le-Chauve, dit d'Aquitaine, frappa des monnaies portant *Carlus Rex* et *Aquitania* ou *Aquitana* en deux lignes. Le catalogue *Fougères* donne à Carloman, fils de Louis-le-Bègue, un denier à peu près semblable à celui que nous avons attribué au frère de Charlemagne à cause de la fabrique ancienne; on y lit : LEMOVIX. J'ai décrit parmi les méreaux de Limoges une pièce d'argent de cette époque de l'évêque Gerlo et de l'église Saint-Etienne.

Le couronnement d'*Odon*, Eudes, fils de Robert-le-Fort, à Limoges, vers la fin du ix^e siècle, eut un grand retentissement. Rodolphe de Turenne, archevêque de Bourges, passa au doigt de ce vainqueur des Normands l'anneau de sainte Valérie, suivant le cérémonial

anciennement usité. De nombreuses monnaies furent frappées en son nom à Limoges, et les numismatistes n'en ont expliqué l'abondance qu'en supposant que leur type fut continué par les rois ses successeurs, comme cela eut lieu dans d'autres provinces. Nous en connaissons plusieurs variétés : les deniers larges portent, d'un côté, dans le champ, ODO avec des O cruciformes, et autour GRATIA DI REX ; au revers, LIMOVICAS CIVIS autour d'une croix ; d'autres portent LEMOVICAS et LIMODICAS. Dans le catalogue de M. Fougères, une obole présente la lettre D renversée avec une queue comme le Q. Il en fut exhumé des fondations de Saint-Martial, lors de la construction du théâtre, une vingtaine, où je remarquai des diversités de légendes et de poids, depuis 18 jusqu'à 27 grains, les mots EVTVF, ETMEV et simplement E à la suite de REX, en écriture barbare, qu'on n'a pu raisonnablement expliquer. Le *Gratia Dei* est souvent altéré. On lit *Gilatia*, *Glacia*, *Glatiad*, *Grata*, et le nom de la ville y est écrit *Limovica*, *Limiuca*, *Limovosa civis*, *cus* avec des points sur les jambages du *v*, *cris*, *div.*, etc., etc. Dans le nombre il y en avait de faux en cuivre ou billon. La rapidité et la clandestinité de cette fabrication coupable donnent la raison de ces légendes barbares et mutilées. On doit au travail d'une taupe la découverte, près de Paulhac, d'une certaine quantité de deniers d'Eudes d'une assez belle conservation. Charles-le-Simple, compétiteur d'Eudes, vint aussi se faire couronner à Limoges : nous n'avons pas de ses deniers.

On fait honneur à Eudes de l'établissement des vicomtes de Limoges, qu'il créa pour contrebalancer la puissance ambitieuse des comtes de Poitiers, ducs d'Aquitaine. Les vicomtes de Turenne commencèrent au même temps, car leurs deniers ont dans leurs légendes des O cruciformes comme ceux du roi Eudes.

Fulcherius fut choisi en 887, et fut le premier vicomte. Gérard de Ségur, Guy I^{er}, vicomte de Limoges et de Broches, Aymar I, II et III, Guy II, Aymar IV et V et Guy III se succédèrent jusqu'à Guy IV : nous n'avons aucune monnaie d'eux.

Avant de donner la description des deniers des autres vicomtes, l'ordre chronologique nous impose le devoir de parler des *barbarins*, qui, dans mon opinion, étaient la monnaie frappée par les abbés de Saint-Martial. Les abbés, pendant le triste règne de Charles-le-Simple, se fondant sur ce que sainte Valérie, souveraine du pays, aurait laissé son patrimoine aux pauvres pour leur être distribué selon les règles de la primitive église, se déclarèrent seigneurs de Limoges, et exercèrent le droit de monnayage. Ils mirent sur leurs

deniers le chef barbu du saint patron de Limoges. Ce chef, grossièrement empreint, à cette époque où l'art était retombé dans l'enfance, fut pris par quelques personnes crédules pour la tête du fabuleux *Lemovix*, fondateur de Limoges. Le nom de *barbarin*, donné à ces deniers à cause de la barbe du premier évêque limousin, conviendrait mieux à leur fabrication barbare. Le plus ancien et le plus mal frappé de ces deniers est attribué par l'abbé Legros à Charles-le-Simple, qui, suivant la chronique d'Adhémar de Chabannes, combla la basilique de riches présents, et passa la nuit en prières auprès du tombeau de saint Martial. Ce denier présente, d'un côté, le buste du saint, revêtu de la chape, avec la barbe et les cheveux très-longs; légende, S. MARTIAL; revers, croix latine LEMVICENSIS, avec un petit o sur le M. M. Allou en décrit un très-grand, où se voient les deux lettres S et M de chaque côté d'une tête à longue barbe, ceinte d'une auréole et de trois rayons lumineux; je le prendrais plutôt pour un méreau de la confrérie de Saint-Martial, qui fut appelée dans le principe de Saint-Sauveur. Il existe plusieurs variétés des deniers ordinaires, où on lit tantôt S. MARTIALIS du côté du buste, et LEMOVICENSIS par deux C autour d'une croix cantonnée de douze points ou étoiles, trois par angle; tantôt, autour d'une tête à cheveux hérissés coupant le chapelet de perles, S. E. S. MARCIAL, *signum ecclesie sancti Martialis*. Au revers LIMOVICENSIS en légende. La croix du champ a ses bras et son jambage ornés d'un léger filet pointillé; le buste est revêtu d'ornements pontificaux. Une *maille* ou *obole*, moitié du denier, dessinée par M. Allou, présente le buste de saint Martial empreint sur un petit bouclier rond. Les Annales affirment que les anciennes monnaies de Lemovix présentaient ainsi placé le buste de ce personnage. Tobiesen-Duby, dans les planches de son ouvrage, a fait dessiner des deniers où on lit STS au lieu de SES HARCIAL, mettant un H à la place du M, et la croix du revers, sans étoiles ni filets, avec la légende LIMOVICENSIS au lieu de *Lemovicencis*. C'est sans doute le dernier type de ces deniers, ce mot se rapprochant le plus du nom actuel de Limoges. Ces deniers pèsent de dix-sept à dix-huit grains.

Avant de décrire les deniers qui nous restent de nos vicomtes, je dois citer une pièce d'or dont M. Allou a fait la description, et sur laquelle on lit RICARDVS en trois lignes; de l'autre côté, LEMOV, en lettres placées dans les angles d'une croix simple. Les initiales du mot *Lemovicum* et le nom de *Ricardus* ne peuvent se rapporter qu'à des monnaies frappées lors du sacre de Richard-

Cœur-de-Lion comme duc d'Aquitaine par l'évêque Gérard-Hector du Cher.

Un denier d'argent qui a beaucoup de rapport avec cette pièce d'or montre aux yeux de l'examineur le mot IOHANNES, dont les lettres cantonnent deux par deux les angles d'une croix simple; au bas est l'abréviation LEM.; au revers, dans le champ, V et C, continuation du mot *Lemovicum*, ou signifiant *vicecomes*. On ne peut l'attribuer qu'à *Jean-sans-Terre*, qui résida long-temps à Aix; car les deniers des vicomtes de la maison de Bretagne se font remarquer par les mouchetures d'hermine, leurs armoiries.

C'est à Geoffroi Plantagenet que j'attribue, en attendant une meilleure explication; le denier d'argent, trouvé dans le pays, qui porte GOFREDYS. CO et REX AQVITANIE. Cette monnaie, dont la fabrique rappelle celle du commencement du XIII^e siècle, est aujourd'hui au cabinet de Paris, après avoir embarrassé bien des savants par ses légendes extraordinaires.

Un denier qui paraît intermédiaire entre ceux des abbés de Saint-Martial et ceux des vicomtes a occasionné diverses interprétations. Je me bornerai à le décrire: d'un côté, dans le champ, S et M, surmonté d'un signe affecté aux noms religieux, sorte d'oméga fort ouvert; autour, LEMOVICENSIS avec des S droits; au revers, VICECOMES entourant la croix latine. Cela signifie-t-il *Sanctus Martialis*, *vicecomes Lemovicensis*, comme le pensent quelques-uns, à cause de la grande vénération des Limousins pour leur patron, qui l'auraient proclamé leur *vicomte*, ainsi que d'autres provinces l'ont fait de leurs patrons; ou faut-il lire *Signum Mariæ* ou *Margaritæ*, vicomtesse ou comtesse douairière? Dans ce cas, faudrait-il au moins *comitissa*, au lieu de *vicecomes*.

Marie, fille et héritière unique de Guy IV, vicomte de Limoges, épousa, en 1275, Arthur II, fils de Jean II, duc de Bretagne, comte de Richemont et de Montfort. Les deux époux, encore sous la tutelle de Marguerite de Bourgogne, veuve de Guy IV et régente de la vicomté, firent frapper, la même année, des deniers dont nous avons deux variétés: l'une à l'écusson rond, l'autre à l'écusson triangulaire avec les armoiries ainsi expliquées: *champ* de Dreux, *parti* de Limoges, c'est-à-dire *bandé* ou *cotisé* d'or et de gueule de dix pièces; ou de Dreux, au frane quartier de Limoges; ou de Bretagne, *coupé* de Limoges, *parti* de Dreux; ou enfin *écartelé* de Bretagne et de Dreux. Ces variétés se voient aussi sur les deniers de ses deux fils Jean et Guy. On lit autour de la croix, inscrit dans un chapelet de perles: ARTVRI. VICEC., et au revers, entourant

l'écusson, LEMOVICENSIS. L'obole de ce dernier est beaucoup plus rare : je n'en ai pu trouver encore qu'une.

Arthur, étant devenu duc de Bretagne, mit en possession de la vicomté de Limoges, dès 1301, son fils aîné *Jean*, qui devint à son tour duc de Bretagne, en 1312, à la mort de son père. Ses deniers portent le même écusson ; on y lit : JHES. VICECOMES ; les deux avant-dernières lettres sont liées ; une moucheture d'hermine, ressemblant à une grenade, est placée, en point secret, sous le E de *comes*.

On vient de trouver dans le département une sorte de poids en cuivre, rond et très-régulier, dont nous devons faire mention quoique l'étude n'en soit pas complète. On lit autour d'une croix cantonnée d'un point aux premier et quatrième quartiers. †. I. DVX. BRITONVM ; au revers, autour du chastel, † TVRONVS. LEMOVIX. Ce poids qui pèse deux cent vingt-six grains, nous paraît avoir été un type légal du *tournois limousin*, que le duc Jean de Bretagne aurait fait frapper comme *vicomte de Limoges* après l'ordonnance de 1315.

On connaît un denier de ce Jean, frappé en Bretagne, sur lequel on lit I. DUX BRITANNIE et VICEC. LEMOVIC. ; on remarque dans les armoiries une croix recroisetée. Il céda sa vicomté de Limoges à sa femme Isabelle de Castille, ce qui explique les armes de Castille sur un de ses deniers que m'a donné M. Morin de Lyon. Il mourut en 1341.

Guy de Bretagne, son frère, ne fut vicomte de Limoges que pendant trois ans ; étant comte de Penthievre, il épousa Jeanne d'Avaugour, dont il n'eut qu'une fille unique, appelée *Jeanne-la-Boiteuse*. Il est resté de Guy V un denier presque entièrement semblable, à la légende près, à ceux de Jean, son frère ; on y lit : GVIDO. VICECOMES. LEMOVICENSIS ; l'hermine du point secret y est placée sous le V du mot *Guido*.

Jean son frère, lui ayant survécu, redevint comte jusqu'en 1341. Tobiesen-Duby a fait dessiner un de ses deniers comme duc de Bretagne, portant au revers la légende VICECO. LEMOVIC. autour d'un écusson rond, mi-parti de Dreux et de Bretagne, échiquier et hermine. La lettre L cantonnée au quatrième quartier s'explique par *Limoges* ou *Léon* ; d'autres variétés portent VIC. *Lemovicen* et C. *Lemovicensis*. Une obole trouvée à Limoges présente les mots entiers *Johannes-Dux*.

Jeanne-la-Boiteuse, fille unique de Guy V, mariée, en 1338, à Charles de Blois, lui porta en dot la vicomté de Limoges : on doit

lui attribuer le denier des planches de Duby, où on lit INA BRITANNIE autour d'un écusson écartelé de Bretagne et de Dreux, avec la légende, au revers, VICECO. LEMOVIC. Le point secret sous le I de *viceco*.

La bibliothèque du Mans possédait un gros blanc d'argent semblable à ceux du roi Jean de Valois, sur lequel on a lu KO. DEI GRACIA. VICEC. LEMOVICEN. Cette monnaie aurait été frappée, en 1358, par Charles de Blois et de Chatillon, époux de Jeanne-la-Boiteuse, qui mourut en odeur de sainteté. Jeanne céda sa vicomté, en 1370, à Charles V, ne voulant pas la laisser aux Anglais. Duguesclin vint prendre possession de Limoges.

Jean de Blois, époux de Marguerite Clisson, frappa, depuis 1384, des deniers vicomtaux différents de ceux de ses prédécesseurs, soit par l'argent plus allié de cuivre, soit par les armoiries semblables à celles de son fils Guillaume; on lit dans les légendes IHANNES. BRIT. et VIC. LEMOVICEN.; une petite croix sépare les deux premières lettres du premier de ces mots. Un autre denier porte IHES VICECOMES LEMOVICENCIS.

Enfin Guillaume de Blois, son fils, vicomte de Limoges en 1403, frère de Jean de l'Aigle connu dans notre histoire, époux d'Isabeau de la Tour d'Auvergne, frappa un denier sur lequel on lit MVS. VICECOMES autour d'une croix cantonnée d'un G, initiale du mot *Guillelmus*; au revers, LEMOVICENSIS; un écusson à trois quartiers de Dreux et un de Bretagne. Ce denier, tout noir, paraît être forgé avec du cuivre plutôt qu'avec de l'argent. Guillaume ne laissa que des filles, dont l'aînée, *Françoise*, porta la vicomté en dot à Alain-le-Grand, sire d'Albret, souche des rois de Navarre, en 1455.

Ce serait lasser votre patience que de vous parler des deniers des vicomtes de Brosses et des barons de Meilhars, dont il reste peu d'exemplaires. Je terminerai en rappelant qu'on trouve à Limoges des monnaies de presque tous les rois de France, et surtout de ceux qui ont visité le tombeau de saint Martial, entre autres saint Louis, ses frères et sa mère, dont on a retrouvé des monnaies à St-Martial: ces deniers de saint Louis ont été la plupart percés pour être suspendus au cou et portés par des personnes dévotes au culte de ce grand et saint monarque; des hardits ou esterlins d'Edouard de Galles, le cruel prince Noir, qui prit la Cité de Limoges en 1370. On en a découvert, près de la cathédrale; quelques-uns, à la suite des mots PRINCEPS AQUITANIE, ont un L, marque de la ville de Limoges.

Je ne parlerai pas de la médaille des protestants lors de la bataille

de La Roche-l'Abeille ; des belles médailles d'or d'un grand poids offertes par la ville au roi de Navarre et à son fils Henri IV à leur passage à Limoges. Les derniers produits de notre atelier monétaire qu'on puisse appeler historiques furent deux médailles frappées, en argent et en bronze, aux passages du duc et de la duchesse d'Angoulême en 1814 et 1815, qui ne se distinguent ni par leur type ni par leur exécution.

Je ne dois pas omettre une petite médaille de bronze que la ville de St-Léonard a fait frapper pour le passage du duc de Nemours le 28 juillet 1845, ni les jetons de présence de notre Société d'Agriculture.

Les médailles ou médaillons en porcelaine, quoique rentrant dans notre spécialité limousine à double titre, ne seraient pas admises par les numismates : je ne citerai, par exception, que celle de Turgot sur la première terre à porcelaine du Limousin en 1771, et celle de notre illustre chirurgien Dupuytren, qui méritent l'un et l'autre du patriotisme des Limousins de plus durables monuments.

Les méreaux de notre cathédrale ont été gravés et décrits dans une brochure que j'ai déposée en plusieurs exemplaires sur votre bureau. Je n'en parle ici que pour mémoire. Je dois dire quelques mots des deniers de mariage, ou *treizains*, dont on connaît bien des variétés à Limoges ; on y en a trouvé qui remontaient au temps du prince Edouard de Galles dans une charmante capsule d'argent doré comme les *hardits* qu'elle contenait. Ces deniers mériteraient un chapitre spécial. Je vous en entretiendrai une autre fois avec plus de développement.

P. S. On a découvert, depuis peu, à Auzances (Marche limousine), un certain nombre de médailles d'or gauloises, ou plutôt d'*electrum*. On m'en a communiqué quelques exemplaires portant une tête laurée d'un côté, le cheval libre au revers, avec une harpe triangulaire ou un carquois au-dessous ; je n'ai lu que la fin d'un mot en RICS. On affirme avoir lu sur d'autres le mot entier de *Vercingetorix*.

Limoges, 4 avril 1853.

MAURICE ARDANT.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 10 SEPTEMBRE 1852.

Présidence de M. le Préfet.

Sont présents : MM. Migneret, préfet de la Haute-Vienne, président-né; Mazard, ancien maire, vice-président; de Brancion, colonel du 5^e hussards; le docteur Bardinet; Bary, professeur d'histoire à la faculté de Toulouse; de Burdin, archiviste de la Haute-Vienne; Roméo Chapoulaud, Maurice Ardant, Astaix, Auguste DuBoys, Moulmier, Firmin Tarnaud, Gustave Duverger, Nivet-Fontaubert, de Crossas, l'abbé Cazaud, Vanginot, l'abbé Roy-Pierrefitte, Nalbert, Poncet; de Sonis, lieutenant au 5^e hussards; Labuxière, maire de Bessines, et Arbellot, secrétaire.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Lecture est donnée d'une liste de dons offerts au musée de Limoges (*voir cette liste à la fin du procès-verbal*). M. le préfet remercie au nom de la Société les divers donateurs.

M. le préfet proclame membres résidants de la Société : MM. de Saint-Genis, directeur de l'enregistrement et des domaines; Charles Gély, avocat; Léopold Fougères, docteur en médecine.

M. l'abbé Roy-Pierrefitte annonce à la Société qu'on a découvert des médailles gauloises en or et en argent dans la commune de Chard, arrondissement d'Aubusson (Creuse).

Le secrétaire de la Société, montrant, dans la salle des séances, le moulage de quatorze bas-reliefs du tombeau de Jean de Langeac, dit que la Société Française, fondée par M. de Caumont, avait voté, en 1847, une somme de 450 fr. pour enrichir le musée de Limoges de cette intéressante collection. Diverses circonstances avaient jusqu'ici empêché de donner suite à ce projet. Les travaux qu'on fait à l'intérieur de la cathédrale ont permis tout récemment de prendre le moulage des bas-reliefs qui sont cachés par les stalles du

chœur. M. le secrétaire émet le vœu que la Société offre à M. de Caumont, pour le remercier, quatre bas-reliefs de ce tombeau qui sont en double au musée.

La Société approuve cette proposition.

M. de Sonis, lieutenant au 5^e hussards, lit un article plein d'intérêt sur l'architecture du moyen-âge, et il traite en particulier du style latin et du style roman du XI^e siècle. Après avoir fait l'aveu de ses préférences pour l'archéologie du moyen-âge, et avoir dit pourquoi il commençait l'étude de l'architecture de cette époque par l'étude de l'architecture religieuse, il a parlé d'abord du style latin qui a régné en occident du IV^e au XI^e siècle; il a décrit la basilique latine dans ses dispositions intérieures et ses formes extérieures. L'abside, l'autel et ses accessoires, le chœur et la nef, le plan de l'ensemble, l'appareil ou mode de construction, les fenêtres et les portes avec leurs divers ornements, les colonnes, etc.; à l'extérieur, le porche, l'*atrium*, le baptistère, ont été tour à tour passés en revue, et fidèlement décrits.

Après avoir dit quelques mots sur le style byzantin, qui s'est développé en orient sous l'ère constantinienne, et principalement sous l'empire de Justinien, il a abordé la description du style roman au XI^e siècle. Plan des églises, appareil des murailles, détails d'ornementation, modillons, colonnes, chapiteaux, forme des arcades, système des voûtes, sculpture des portes, disposition des fenêtres, tours et clochetons, statuaire, etc.; toutes les parties architecturales des églises romanes du XI^e siècle ont été analysées avec sagacité et décrites avec clarté et précision. Ce mémoire, résumé fidèle des savants travaux qui ont fait faire, de nos jours, de si grands progrès à la science archéologique, a valu à son auteur des compliments de M. le préfet.

Après cette lecture, une conversation fort animée s'engage sur les belles églises romanes que possède le Limousin. Un membre cite en particulier les églises du Dorat, de St-Junien, de St-Léonard, et l'église byzantine de Solignac, dont tous les amis de l'art réclament avec tant d'instances, depuis plusieurs années, la restauration. M. le préfet, revenant sur un projet mis en avant dans la séance précédente, exprime de nouveau le vœu que la Société s'occupe incessamment de la rédaction d'une carte archéologique de la Haute-Vienne, sur laquelle on indiquerait, à l'aide de signes conventionnels et de teintes particulières, non-seulement les divers monuments que le département renferme, mais encore l'âge, le style et les caractères distinctifs de ces monuments. Cette carte, qui serait laissée à

l'état de correction pendant quelques années, pourrait arriver en peu de temps à un certain état de perfection. Il est regrettable qu'il n'existe, dans les archives de la préfecture, aucun travail de ce genre. On aurait là un catalogue raisonné des monuments dont la conservation est importante au point de vue de l'art et de l'histoire ; l'attention du Gouvernement serait tenue en éveil ; la Haute-Vienne aurait sa part dans les distributions annuelles que le budget consacre à la restauration des édifices religieux. Il ne faut pas oublier que la modestie, qui sied si bien aux hommes, convient peu aux monuments. La pire condition, pour eux, c'est de se laisser ignorer.

M. le préfet demande à la Société la permission de s'éclairer sur un fait de l'histoire du Limousin dont il ne se rend pas bien compte. Il a lu dans une histoire locale (1) que Bérengère, épouse de Richard-Cœur-de-Lion, avait, pendant l'expédition du roi d'Angleterre en Palestine, saccagé la cité de Limoges, fait semer du sel dans les rues, puis, après une mort tragique, avait été ensevelie sous le clocher du monastère de Saint-Augustin, où l'on avait trouvé, au commencement du XVIII^e siècle, son tombeau, sa couronne et ses pierreries.

« Or, ajoute M. le préfet, le tombeau de la reine Bérengère se voit encore près du Mans, dans l'église de Lépaud : la tradition locale, reconnue authentique par les historiens du pays, les divers symboles qu'on voit sur ce tombeau, par exemple une brebis aux pieds d'un lion, ne permettent pas de mettre en doute que ce soit le tombeau de la reine Bérengère ; comment se fait-il que sa sépulture se soit trouvée en même temps en Limousin ? »

Le secrétaire de la Société donne à M. le préfet des explications sur ce point. Les chroniques manuscrites du Limousin, trop souvent mêlées des fables absurdes et de grossiers anachronismes, parlent d'une certaine Pétronille Rothilde, fille d'un roi quelconque d'Aragon, laquelle Rothilde, épouse de Richard-Cœur-de-Lion, aurait fait saccager la cité de Limoges pendant l'absence de son époux, et aurait été ensevelie, trois jours après, sous le clocher de Saint-Augustin. Comme l'histoire générale ne dit pas un mot de cette Rothilde, et que les historiens de France, d'Angleterre et d'Aragon gardent sur elle le silence le plus absolu, quelques critiques ont conclu de ce silence que cette prétendue Rothilde n'a jamais existé, mais a été *fourrée* dans l'histoire par les chroniques du

(1) *Essai sur la sénatorerie de Limoges*, par M. Duroux.

Limousin. M. Duroux, voulant concilier l'histoire générale avec l'histoire locale, et rendre vraisemblable le fait du saccagement de la Cité de Limoges, a pris sur lui d'attribuer à Bérengère, épouse de Richard-Cœur-de-Lion, ce que nos chroniques attribuent à la reine Rothilde, et voilà pourquoi il fait ensevelir sous le clocher de l'abbaye de Saint-Augustin la reine Bérengère, dont le tombeau se voit encore dans l'église de Lépaud.

M. Mazard fait, de vive voix, un rapport au nom de la commission chargée, dans la séance précédente, d'examiner une proposition de M. Paland, qui demandait le patronage et le concours de la Société Archéologique pour la publication d'un recueil de poésies. « Dans ce recueil, dit M. Mazard, il y a des odes, des élégies, des poèmes dont quelques-uns sont dédiés à d'honorables citoyens de notre ville; mais, dans tout cela, nous n'avons rien vu qui eût trait à l'archéologie. Or il a semblé à votre commission que le but et les règlements de la Société Archéologique ne lui permettaient pas de patronner par une allocation un ouvrage qui ne rentre pas dans le domaine de ses travaux. Du reste les sentiments pleins de noblesse et d'élévation qu'on trouve dans ces poésies, l'élégance de la forme, le caractère honorable de l'auteur, qui s'est manifesté si courageusement dans des circonstances difficiles, doivent engager les membres de la Société à encourager par une souscription personnelle la publication de ces poésies, et les membres de votre commission vous en donnent l'exemple en inscrivant leur nom en tête de la liste de souscription.

M. le préfet approuve l'avis de la commission. Il pense comme elle que la Société ne doit patronner que des ouvrages d'archéologie ou d'histoire locale. Au reste il prie M. le secrétaire de joindre sur la liste de souscription son nom à celui de MM. les membres de la commission.

M. de Burdin demande où en est la commission, composée de trois architectes, et chargée précédemment par la Société d'étudier comment on peut rattacher le clocher de St-Etienne à la cathédrale.

M. Vanginot répond que la commission ne s'est pas réunie; que lui, chargé par le Gouvernement de travailler à un projet, ne pouvait faire partie d'une commission qui avait pour but d'en élaborer un autre; que, du reste, le plan d'achèvement a été approuvé par le ministre.

M. le préfet fait remarquer que, les choses en étant à ce point, il n'y a pas lieu de réunir la commission; qu'elle est et demeure dissoute.

M. Maurice Ardant, à qui on doit une notice intéressante sur les émailleurs limousins, et qui, regrettant que nous possédions si peu de détails personnels sur ces artistes célèbres, se livre avec ardeur à la recherche des faits particuliers qui peuvent servir à leur biographie, a lu deux contrats par lesquels Pierre Raymond se reconnaît tenu à certaines redevances annuelles envers l'abbé de Saint-Martial : ces contrats, où l'on trouve le nom du père de Raymond, sont datés du 20 juin 1550 ; un autre contrat de reconnaissance de sire Léonard Limousin, valet de chambre du roi, daté du 6 décembre 1558, qui se reconnaît censitaire du seigneur abbé de Saint-Martial pour une vigne située au lieu de La Brugère. — Un contrat de 1542 indique la position de la maison qu'habitait Pierre Raymond. — Notre laborieux confrère nous promet, pour la prochaine séance, des détails sur d'autres *Limousin*, *Jean Vigier dit Court* et *Martin Noylier*, émailleurs.

A la suite de cette lecture, M. le préfet demande pourquoi, dans ce département, le nom des particuliers se trouve si souvent composé de deux dénominations accolées l'une à l'autre, sans particule nobiliaire qui les sépare ? — M. Nivet-Fontaubert répond que la seconde dénomination, qui se prend soit d'une propriété que possède le particulier, soit d'une alliance de famille, sert à distinguer les divers individus ou diverses branches d'une famille. — M. Labuxière fait remarquer que, dans sa commune (Bessines), un très-grand nombre de paysans ajoutent à leur nom celui de leur village.

Le secrétaire de la Société fait de vive voix un rapport au nom de la commission chargée d'examiner le travail de M. Gustave Poncet sur le changement à apporter au nom de certaines rues de Limoges. La commission est d'avis qu'il ne faut point changer les anciennes dénominations ; qu'on pourrait toutefois, sans beaucoup d'inconvénients, donner à quelques rues modernes le nom de quelques hommes illustres du Limousin.

M. Mazard fait observer que, en 1831, on donna à l'avenue Jourdan le nom qu'elle porte en mémoire de la revue passée au Champ-de-Juillet par l'illustre maréchal.

M. de Burdin, membre de la commission, est d'avis qu'il ne faut rien changer ; que certaines appellations, telles que celles de Sainte-Catherine ou de Sainte-Marthe, qui viennent d'une enseigne d'auberge ou d'un établissement quelconque, portent avec elles une couleur locale qu'il serait regrettable d'effacer, et rappellent une époque où la religion pénétrait la société jusque dans ses plus intimes replis.

M. le préfet fait remarquer que , en cherchant le nom des rues , on s'inquiète peu des hommes illustres dont elles peuvent porter le nom : on pense seulement au chemin qu'on doit suivre ; que , en écrivant leur nom au coin des carrefours , on ajoute par là peu d'éclat à leur renommée ; qu'il n'y a pas une raison suffisante de changer d'anciennes appellations.

Après cette discussion , à laquelle prennent part plusieurs autres membres , la séance est levée.

Voici maintenant la liste des dons offerts au musée :

Par M. Nadaud , ancien procureur général de Grenoble : divers *minéraux* et *fossiles* trouvés dans le département de l'Isère (M. Nadaud , dans une savante note adressée à la Société , indique les lieux où l'on a trouvé ces divers fossiles et minéraux) ;

Par M. Julien , fabricant de porcelaine à St-Léonard : un *médaillon* , représentant Gay-Lussac , d'après David d'Angers ;

Par M. Lesme , fabricant de porcelaine : un *médaillon* en terre anglaise ; un petit *tableau* sur bois ;

Par M. Fayette , architecte : une vieille *clé* trouvée à Bessines ;

Par M. Rollin , conducteur de diligences : une *coquille marine* et des débris de *dent d'hippopotame* ;

Par M. Déperet-Muret , docteur-médecin : deux *médailles contemporaines* grand bronze ;

Par M. Dumâtre : un *medio-real* , 1850 ;

Par M. Bourigaud (J.-B.) : un *Louis XVIII* , gravure sur verre ;

Par M. Juge (François) : une *vierge* (ancienne sculpture) ; une empreinte en cire d'un *sceau moyen-âge* .

Le secrétaire général , ARBELLOT.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 30^e NOVEMBRE 1852.

Présidence de M. le Préfet.

Sont présents : MM. Migneret , préfet de la Haute-Vienne , président-né ; Mazard , vice-président ; Navières-Laboissière ; Blondin , receveur général ; le docteur Bardinet , l'abbé Texier ; Audoin ,

ancien maire ; Gustave de Burdin , de Saint-Genis , Astaix , Auguste DuBoys , Edmond Thévenin , le docteur Fougères , Maurice Ardan , Nivet-Fontaubert , Perdoux , Roy-Pierrefitte , Vanginot , Brunet , G. Poncet , de Crossas , Bourgoing-Mélisse , et Arbellot , secrétaire.

Le procès-verbal de la séance précédente (40 septembre 1852) est lu et adopté.

Le secrétaire donne lecture d'une liste des dons offerts au musée ou à la bibliothèque de la Société (*voir cette liste à la fin du procès-verbal*). Des remerciements sont votés aux divers donateurs.

M. Migneret demande l'avis de la Société sur le musée céramique qu'il a l'intention d'établir à Limoges.

Plusieurs membres remercient M. le préfet de l'initiative qu'il a prise sur ce point , et le félicitent d'avoir eu l'heureuse pensée de cette fondation. Un pareil établissement ne peut être que très-utile dans une ville où l'art céramique est appelé à prendre un si large développement. Les artistes des diverses manufactures de porcelaine trouveront là une exposition permanente de modèles qu'ils pourront reproduire ou imiter. — Quelques membres élèvent des difficultés sur l'exiguïté et le peu de clarté du local où l'on veut établir le musée céramique.

M. le préfet fait remarquer que ce n'est là qu'un local provisoire. Mais , l'État et le département se trouvant en contestation sur la propriété du bâtiment occupé par le musée et la bibliothèque , il faut , avant de faire des dépenses considérables , attendre la solution de la question de propriété. M. Migneret aurait l'intention d'installer le musée des tableaux au premier étage , en pratiquant dans la toiture des vitrines , qui jetteraient sur les peintures une plus grande lumière. En attendant , comme le musée céramique regarde naturellement la Société , déjà chargée du musée archéologique , il faut que la Société se charge de l'organisation , de la classification et de la conservation du musée céramique. A cet effet , M. Migneret nomme une commission composée de MM. Alluud aîné , Mazard , Fayette , l'abbé Texier , Perdoux , Dubois , fabricant de porcelaine , et Maurice Ardan.

Le secrétaire de la Société lit une lettre de M. Alluud , qui , empêché par une indisposition d'assister à la séance , le prie de faire quelques communications :

1° Il a acheté *conditionnellement* , pour la bibliothèque de la Société , le *Règne animal* de Cuvier (et le bureau a approuvé ce marché conditionnel). Ne conviendrait-il pas de déposer cet ouvrage et les autres que la Société possède dans des armoires séparées ,

placées dans la bibliothèque communale, et dont le bibliothécaire de la ville serait le gardien responsable?

La Société, après une courte discussion, semble être d'avis qu'il vaut mieux renfermer ces ouvrages dans une armoire vitrée, placée dans le local des séances, et dont l'archiviste aurait la clé.

2° M. Alluaud prie le bureau de voter une somme afin de concourir, pour sa part, à la création du musée céramique. — Le bureau a voté une somme de 250 fr.

3° M. de Beaulieu, président de la Société de Statistique du département des Deux-Sèvres, envoie les publications de cette Société, et demande l'échange avec la Société Archéologique. — La Société approuve.

4° M. Alluaud, en terminant, prie la Société d'agréer les échantillons de bois silicifiés qu'il a découverts dans sa propriété de Pagnac.

Après ces communications, M. le préfet proclame membres résidents de la Société : MM. l'abbé Marévéry, chanoine honoraire, secrétaire de l'évêché; Henry de Maublanc, propriétaire à St-Junien; Léonce Vergniaud; Defaye fils, pharmacien à St-Junien. M. le préfet proclame membre correspondant M. Barny de Romanet, curé de St-Martin de Jussac, auteur d'une *Histoire du Limousin* publiée en 1824.

La parole est à M. l'abbé Texier, qui lit une notice biographique sur M. le comte de Montbron. Cet hommage rendu à la mémoire de l'un des membres les plus distingués de la Société est accueilli avec une vive sympathie. M. Texier a donné d'intéressants détails sur l'éducation militaire de M. de Montbron, et sur sa vie aventureuse pendant les années de l'émigration et de l'exil; puis il l'a montré, à une époque moins éprouvée, dans son château de Montagrier, créé et embelli par ses soins, se livrant à ses goûts savants de botaniste et de zoologiste, s'entourant de plantations magnifiques, empruntées aux divers climats, faisant croître sur notre sol l'araucaria du Pérou, et introduisant le premier en France l'alpaga de l'Amérique. Quelques lignes consacrées à la vie politique de M. de Montbron sous la restauration, à sa vie intime, d'un commerce si aimable et si spirituel, à sa vieillesse souffrante et consolée par la religion, ont complété cette esquisse biographique. Dans le cours de son récit, M. Texier a signalé les divers ouvrages publiés par M. de Montbron à diverses époques : *les Scandinaves*, ouvrage paru en 1804; *les Essais sur la littérature des Hébreux* (3 volumes in 42); trois volumes de *Nouvelles*, etc.; un *Recueil de pensées*, resté manuscrit.

Le secrétaire de la Société lit un article sur le tombeau de Jean de Langeac, un des plus beaux ornements de la cathédrale de Limoges. Il fait d'abord la biographie de ce prélat, diplomate habile, qui fut, sous François I^{er}, ambassadeur de France dans presque toutes les cours de l'Europe. Il donne ensuite la description de son tombeau, chef-d'œuvre en style renaissance, orné autrefois d'une statue de bronze que la révolution a fait porter à la monnaie; il rappelle les diverses inscriptions qu'on y voyait autrefois; puis il décrit successivement les quatorze bas-reliefs qui ornent le soubassement et l'entablement du mausolée, tant du côté du sanctuaire que du côté extérieur, en appliquant à chaque bas-relief les divers passages de l'Apocalypse, dont ces sculptures sont la magnifique traduction. Il dit en terminant qu'il a fait d'inutiles efforts pour trouver le nom du sculpteur éminent qui a doté notre cathédrale de ce chef-d'œuvre.

M. Migneret propose à la Société d'encadrer ces bas-reliefs dans une boiserie de chêne formée de compartiments superposés, où l'on embrasserait d'un coup d'œil les divers tableaux de l'Apocalypse.

M. le préfet fait hommage à la Société d'un ouvrage qu'il a publié en 1846, et dont nous transcrivons le titre : *Essai sur l'administration municipale des Romains*, par Migneret, docteur en droit, avocat, adjoint au maire de Langres, membre correspondant de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon.

M. Maurice Ardant offre, de la part du général Dalesme, une collection de médailles et de monnaies anciennes et modernes.

M. Ardant fait part à la Société des découvertes qu'il a faites sur quelques émailleurs de notre ville dans des actes du xvr^e et du xviii^e siècle; en particulier, sur Pierre Raymond, dans des actes du 8 mai 1542 et du 20 juin 1550; sur sire Léonard Limousin, valet de chambre du roi, dans un acte du 6 décembre 1558; sur Léonard et Martin Limousin, émailleurs, dans un acte du 22 mars 1544; sur Martin Noylier, dans un acte du 6 juillet 1640. Un acte du 15 décembre 1597 détermine la position de la maison de Jean Vigier dit Court, etc.

M. Ardant, après avoir cité les noms des rues où habitaient ces divers émailleurs, rues qui, pour la plupart, ont changé de dénomination, a pris de là occasion de faire l'historique des divers changements survenus dans le nom de certaines rues de Limoges, dont il a montré les transformations successives. En outre il a rappelé un certain nombre de rues qui n'existent plus aujourd'hui.

Sur la fin de la séance, M. Astaix lit une lettre de M. le baron

de Vernon, qui, rappelant à la Société qu'elle est non-seulement archéologique, mais encore historique, demande qu'on imprime dans chaque Bulletin la biographie d'un des hommes illustres du Limousin.

M. le préfet renvoie l'examen de la proposition à une commission composée de MM. de Vernon, Texier, Navières, Du Boys.

Dons offerts au musée depuis la dernière séance.

M. le ministre de l'intérieur, sur la demande de M. le préfet : un buste en bronze-zinc de S. M. l'empereur Napoléon III ; un tableau (fleurs et fruits), par C.-N. Lemer cier (1852) ;

M. l'abbé Texier : l'*Album du petit séminaire du Dorat*, comprenant, avec 8 pages de texte in-folio, 6 belles planches dessinées et gravées par Léon Gaucherel ;

M. Auguste Du Boys : une belle bague en argent (chevalière) portant les armes et les initiales de M. Naurissard, ancien maire de Limoges ; une médaille gauloise en electrum (or et étain), trouvée vers Aubusson (Creuse) ;

M. le major Fabre : un bruant-fou ;

M. Branwells : une mésange lugubre ;

M. Raygondeau : un gros-bec (moineau) ; un moineau blanc (variété) ;

M. Félix Goumy : une alouette nankin ; une petite pièce arabe ; quelques minéraux et pétrifications ;

M. Roy : un minerais ;

M. Barbe : un minerais ;

M. Granchamp : une mouette ;

M. Bourgoing-Mélisse, de St-Junien : deux panneaux sculptés en style flamboyant ; une tuile ancienne ;

M. Juge (François) : une mâchoire de requin ;

M. Barny de Romanet, curé de St-Martin-de-Jussac : un exemplaire de son *Histoire du Limousin*, un volume in-8° (1821).

Le musée a fait l'acquisition d'un émail représentant Hélène, et portant les armoiries de Jean de Langeac ; d'une croix émaillée (style byzantin) ; d'une pièce en or de Charles VII.

Le secrétaire général, ARBELLOT.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 24 JANVIER 1853.

Présidence de M. le Préfet.

Sont présents : MM. Alluaud, Arbellot, Maurice Ardant, Ardant-Masjambost, Astaix, Audouin, l'abbé Cazaud, Roméo Chapoulaud, de Burdin, de Crossas, Auguste Du Boys, Fayette, Fizot-Lavergne, Charles Géry, Ernest Laporte, Leclerc, l'abbé Marévéry, Mazard père, Moulmier, Nalbert, Nivet-Fontaubert, Perdoux, Poncet, Regnault, Edmond Thévenin, Léonce Vergniaud.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. Alluaud donne connaissance à la Société du traité qu'il a passé avec M. Victor Masson, libraire de Paris, pour l'acquisition et le paiement de l'ouvrage de Cuvier (*Règne animal*), ouvrage payable en dix annuités de 148 fr. chacune, au 1^{er} juillet de chaque année.

La Société approuve l'opération faite en son nom par M. Alluaud, et charge le bureau de décider s'il convient de placer cet ouvrage dans une armoire séparée de la bibliothèque communale, ou d'en établir le rayonnement dans une des salles de la Société.

M. le préfet, au nom de la commission chargée d'organiser le musée céramique, donne lecture du projet de règlement suivant :

« La Société Archéologique de la Hte-Vienne, chargée par l'arrêté de M. le préfet de ce département, en date du 5 décembre 1852, de l'organisation et de la conservation du musée céramique,

Sur le rapport de la commission nommée par elle dans la séance du mois de décembre 1852, a arrêté les dispositions réglementaires qui suivent pour la création, la conservation et la direction du musée :

I. — Classification des collections.

ART. 1^{er}. — Le musée céramique formera une section des collections de la Société, et sera administré et conservé de la même manière que le musée existant, sauf les règles spéciales et particulières ci-après.

ART. 2. — Le musée céramique, pour répondre à la pensée de sa création, et se trouver prêt à recevoir tous les développements que l'avenir peut lui apporter, comprendra toutes les parties de l'art cé-

ramique. En conséquence, il sera divisé en trois classes, augmentées d'une section spéciale consacrée aux produits de la vitrification des oxydes métalliques :

Poterie à pâte tendre se laissant rayer par une pointe d'acier ;

Poterie à pâte dure et opaque ;

Poterie à pâte dure translucide.

Une section spéciale réunira les émaux anciens et modernes, les verres blancs et colorés, les verres peints, et enfin tous les produits provenant de la vitrification des oxydes métalliques.

Chaque classe recevra les sous-divisions nécessaires à la bonne classification des produits. Cette sous-division est provisoirement arrêtée ainsi qu'il suit :

1^{re} CLASSE. — Poterie à pâte tendre se laissant rayer par une pointe d'acier.

1^o Poteries mates anciennes et modernes : brique commune, tuile, carreaux, tuyaux de conduite d'eau, vases d'ornement, bas-reliefs, statues des jardins et des bâtiments, etc.

Appendice. — Hydrocérames. — Alcarazas.

2^o Poteries lustrées antiques des diverses nuances : lampes, vases étrusques, grecs, égyptiens, romains-rouges et leurs imitations modernes.

3^o Vernissées par une glaçure plombifère : urnes cinéraires ; produits modernes et usuels : assiettes, écuelles, cruches, jattes, poêlons, casseroles, marmites, marabouts, potiches, vases ou pots employés à la culture des fleurs.

4^o Emaillées, avec une couverte stanifère (faïence) : maiolicas ; produits de l'école de Luca della Robia, de Palissy ; faïence de Nevers, Rouen, Saint-Cloud, etc.

2^e CLASSE. — Poteries à pâte dure et opaque.

1^o Poteries à glaçure vitro-plombique d'invention anglaise, connues sous les noms d'*ironston* ; terre de pipe ; faïence fine ; service de table ; vases usuels.

2^o Grès cérames avec ou sans vernis ; grès flamand ancien ; grès de Chine ; grès rouges à pâte mate du Japon ; grès modernes à nuances variées ; vases usuels, vases d'ornement.

3^e CLASSE. — *Poteries à pâte dure translucide.*

1^o Porcelaine dure vernissée avec émail, feld-spathique, biscuits sans émail, avec émaux colorés.

Porcelaine de Chine, du Japon, de Saxe, de Berlin, de Sèvres, de Limoges.

2^o Porcelaine tendre naturelle.

Pâte translucide à base d'argile kaolinique; de phosphate de chaux provenant de la calcination des os; glaçure vitro-plombique et boracique.

Porcelaine tendre anglaise, de Creil, de Montereau, de Bordeaux; vases de toutes sortes ayant l'aspect extérieur de la porcelaine dure.

3^o Porcelaine tendre artificielle.

Pâte marno-saline frittée; glaçure vitro-plombique.

Porcelaine de Tournay, de St-Amand, de Vincennes, de Clignancourt, d'Arbazas; vieille porcelaine tendre de Sèvres.

SECTION SPÉCIALE. — *Vitrification des oxydes métalliques.*

Emaux anciens et modernes;

Verres blancs et colorés;

Cristaux, stras, etc.;

Verres peints, vitraux anciens et modernes.

ART. 3. — 1^o Chaque collection réunira, autant que possible, des séries de spécimen des différentes époques et des différents lieux de fabrication, choisis, là où on aura la liberté d'option, parmi les types les meilleurs et les plus caractéristiques, soit sous le rapport des divers usages auxquels les produits ont été affectés, soit sous le rapport de la variété des formes et de l'ornementation.

Toutes les fois qu'on en aura le pouvoir, on placera à côté du produit un échantillon des matières premières qui servent à la fabriquer, avec indication du nom scientifique et du nom industriel ou vulgaire.

II. — Réception des objets acquis par le musée.

ART. 4. — Tous les objets destinés aux collections seront adressés au garde du musée, qui appliquera immédiatement sur chaque pièce un numéro d'ordre peint à l'huile siccativ. Chaque article sera ensuite et immédiatement enregistré sur un livre d'ordre général conforme au modèle arrêté par la Société, et faisant connaître :

- 1° Le numéro d'ordre ;
- 2° La date d'entrée ;
- 3° La date de la fabrication ;
- 4° Le nom de l'expéditeur ;
- 5° La désignation usuelle de chaque objet.

Une case en blanc sera réservée pour la mention du classement ou du refus de l'article, par suite de la décision de la commission dont il sera ci-après parlé.

ART. 5. — Une commission, nommée par la Société et composée de cinq membres, sera chargée de prononcer sur la réception et le classement des objets destinés aux collections.

Cette commission sera permanente ; mais les membres en seront renouvelés par cinquième tous les trois mois, en suivant l'ordre d'ancienneté ; pour la première fois, l'ordre de remplacement sera désigné par le sort.

Le membre sortant ne pourra être réélu qu'après un intervalle de trois mois.

Le président et le vice-président de la Société font partie de droit de la commission, et la président s'ils sont présents. En cas d'absence, la commission est présidée par l'un de ses membres, qu'elle désigne ; elle choisit son secrétaire, et se conforme d'ailleurs au règlement général de la Société Archéologique concernant les commissions.

ART. 6. — La Société, conformément à l'arrêté d'institution du musée céramique, n'admettra à figurer dans les collections aucun objet contraire aux lois, à la morale ou aux bonnes mœurs ; aucun objet de nature à jeter le trouble ou la désunion parmi les citoyens.

Elle n'admettra non plus (dans l'impossibilité de caser la multitude d'objets que l'industrie livre chaque jour au commerce) que des types accusant, par leur nouveauté, ou pour l'importance des modifications dans les formes ou la destination, une fabrication nouvelle, un procédé nouveau, l'introduction d'une matière nouvelle dans l'art céramique.

Le refus ou l'admission d'un objet n'implique d'ailleurs aucun jugement approbatif ou critique sur la valeur artistique ou industrielle de ces objets. Le but de la Société est simplement de recueillir, de classer et de mettre sous les yeux du public et des hommes d'étude les produits types de l'art céramique.

ART. 7. — Les objets admis seront classés dans l'ordre méthodique ci-dessus, et enregistrés sur des registres spéciaux destinés à leur description. A cet effet, il sera ouvert un registre particulier à chaque classe de produits, et chacun de ces registres sera divisé en

autant de parties que la classe à laquelle il sera consacré compte d'ordres de poteries diverses.

Chaque ordre de poterie aura une série particulière de numéros, et chaque enregistrement indiquera, dans une colonne particulière, le numéro correspondant du registre général d'entrée.

Chaque pièce exposée dans le musée recevra une étiquette apparente portant d'une manière lisible :

- 1° Le numéro d'ordre du registre descriptif ;
- 2° L'indication abrégée de la classe et de l'ordre dont elle fait partie ;
- 3° Le nom exact du produit ;
- 4° La date de la mise dans le commerce ;
- 5° Le nom du fabricant ou du donateur ;
- 6° Le lieu de la fabrication.

Lorsque l'objet classé ne permettra pas, en raison de son petit volume, la pose de son étiquette, on se bornera à y fixer le numéro d'ordre du registre, et l'étiquette sera placée sur le socle qui lui servira de piédestal.

Dans la case laissée en blanc, lors de l'enregistrement de l'article sur le livre d'ordre général d'entrée, on inscrira la décision de la commission, et l'on indiquera le numéro du registre descriptif sous lequel il aura été enregistré.

ART. 8. — Pour éviter toute contestation ou prétexte à des discussions relatives à la contrefaçon, la Société ne recevra que des objets livrés depuis six mois au moins au commerce.

ART. 9. — Les objets envoyés à la Société et acceptés par elle deviennent la propriété du musée.

ART. 10. — Le musée céramique sera ouvert au public, et soumis aux mesures d'ordre précédemment arrêtées pour les collections existantes ».

M. Astaix demande si, dans la disposition du musée, telle que l'organise le règlement, les poteries antiques, dont le nombre est très-restreint, ne disparaîtront pas confondues au milieu des poteries modernes.

M. Alluaud répond que, au musée de Sèvres, où une pareille organisation existe, il n'y a pourtant aucune confusion, et que la commission fera tous ses efforts pour l'éviter.

L'article 6, portant que l'adoption ou le refus des objets offerts au musée n'implique aucune critique des objets offerts, donne lieu à quelques observations de la part de M. Audouin sur le danger de blesser involontairement et par la force des choses quelques suscep-

tibilités. A ces observations M. Mazard répond qu'il faut éviter l'encombrement ; qu'un musée n'est pas une salle d'exposition pour aider à la réclame, et que les amours-propres ne sauraient être blessés d'une mesure toute réglementaire et indispensable.

Le règlement, dans son ensemble, est mis aux voix, et adopté à l'unanimité.

M. le préfet exprime à la Société l'intention qu'il avait de convoquer tous les fabricants de Limoges pour les inviter à enrichir le musée de leurs produits ; il ajoute qu'il se proposait d'adresser une lettre circulaire à tous les fabricants d'art céramique en France pour leur faire la même invitation, en les priant toutefois de faire connaître d'avance à la Société les objets qu'ils se proposeraient d'envoyer.

Sur la désignation de la Société, M. le préfet proclame membres de la commission du musée céramique (indépendamment de MM. Alluud et Mazard, membres de droit) MM. Ardant-Masjambost, Maurice Ardant, Astaix, Fayette et Perdoux.

M. de Sonis, par l'organe de M. Du Boys, s'excuse de ne pouvoir donner à la Société la lecture portée à l'ordre du jour.

M. Maurice Ardant lit à la Société un extrait de son histoire inédite des impératrices romaines ; il donne des détails intéressants sur les personnages des familles impériales qui ont professé le christianisme avant Constantin-le-Grand ; s'appuyant sur des documents traditionnels et sur quelques monnaies rares et peu connues, il essaie de prouver que, dès les deux premiers siècles, la religion chrétienne était pratiquée sur les degrés du trône des césars.

Il parle plus particulièrement de Flavie-Domitille, Poppée, Marcia, Octacilia, Severa, Mamée, Salonine, Prisca, Valérie et Eutropie.

M. Auguste Du Boys, rapporteur de la commission chargée d'examiner une proposition de M. de Vernon, engage la Société à la prendre en sérieuse considération.

M. de Vernon demandait qu'on insérât dans chaque Bulletin la biographie d'un des hommes illustres de notre province, après toutefois qu'elle aurait été lue en séance publique.

La Société adopte la proposition.

M. Alluud exprime le désir que, pour les biographies contemporaines qui seront lues en séance générale, on les conserve provisoirement dans les archives, en retardant de quelques années leur publication.

Voici la liste des objets offerts au musée, dont M. le secrétaire a donné lecture au commencement de la séance :

M. Fayette offre, de la part de M. Soullignac, plusieurs objets antiques trouvés dans la villa des Thermes, près de St-Paul; ce sont : un *fer de lance*, un *bassin* en cuivre, deux *médailles de Constantin*, etc.;

Il offre, en son nom, une *dent de mylodon*, trouvée dans les fondations du palais de justice;

M. Fournier, garde du génie : une *lampe romaine* venant de l'Algérie;

M. le colonel de Brancion : des *monnaies* et des *plumes arabes*;

M. Laporte, coutelier : un *portrait de religieuse*;

M. Bourigaud (Jean-Baptiste) : quelques *minéraux* trouvés près de St-Yrieix;

M. Gasseron, plâtrier : le *bonnet de baptême du comte de Saint-Polguer*, né en 1707, département de la Loire, mort en 1793.

Parmi les dons offerts dans la séance précédente, nous avons oublié de mentionner un ouvrage de M. Martin de Brettes, capitaine-commandant au 3^e d'artillerie. Ce livre de notre honorable compatriote est le savant commentaire du remarquable ouvrage commencé par l'Empereur alors qu'il n'était que président de la république. M. de Burdin a fait ressortir en quelques mots le mérite de ce livre, où l'on peut puiser de curieux renseignements archéologiques sur les machines de guerre, l'armement des troupes et les divers ordres de bataille au moyen-âge.

Les secrétaires, ARBELLOT, THÉVENIN, DU BOYS.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 21 FÉVRIER 1853.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Sont présents : MM. l'abbé Arbellot, Maurice Ardant, Ardant-Masjambost, Roméo Chapoulaud, de Burdin, de Crossas, Auguste Du Boys, Fizot-Lavergne, l'abbé Marévéry, Mazard père, Moulmier, Navières-Laboissière, Gustave Poncet, Rogues de Fursac, Edmond Thévenin, Vanginot, Léonce Vergniaud.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. Navières exprime la pensée qu'il serait peut-être plus convenable de ne publier les procès-verbaux dans les journaux de la localité qu'après qu'ils auraient été approuvés par la Société.

M. de Burdin fait connaître, à ce sujet, l'avis de M. le préfet : à l'avenir on ne publierait les procès-verbaux qu'après l'approbation du bureau, donnée dans les huit jours qui suivraient la séance.

La Société donne à cet avis une complète adhésion.

M. le secrétaire général montre les dons offerts à la Société (*voir la liste à la fin du procès-verbal*). La Société vote des remerciements aux divers donateurs.

Sont proclamés membres de la Société : MM. Allouveau de Montréal, commandant l'armée expéditionnaire de Rome, et Sazerat, fabricant de porcelaine.

La Société décide qu'à l'avenir MM. les conservateurs seuls proposeront les acquisitions au bureau, qui autorisera l'achat d'une manière définitive (1).

M. le curé de Biennac envoie à la Société une lettre et un mémoire dans lesquels il combat l'opinion émise par M. l'abbé Texier, dans son *Manuel d'épigraphie*, touchant la sépulture du cardinal Simon de Cramaud.

M. l'abbé Texier, qui place dans la cathédrale de Poitiers la sépulture du cardinal, regarde comme sans fondement la tradition locale qui veut que cette tombe soit dans le cimetière de Biennac.

M. le président charge M. l'abbé Arbellot de communiquer le mémoire à M. l'abbé Texier.

M. Edmond Thévenin lit un travail biographique sur d'Aguesseau.

Il envisage successivement les phases diverses de cette vie si bien remplie par les travaux immenses du magistrat, du législateur, du littérateur savant, de l'orateur et du philosophe; il s'attache surtout à faire ressortir les côtés par où cette noble vie se rattache particulièrement à notre province. La Société entend avec émotion un passage, jusqu'ici peu connu, dans lequel d'Aguesseau, racontant à ses enfants les vertus et les travaux de son père, parle de lui-même d'une manière touchante, de sa naissance à Limoges, et de la joie universelle que causa cet heureux évènement.

(1) Le bureau, dans sa dernière séance, a décidé qu'une somme de 50 fr. serait mise à la disposition de chaque conservateur pour en user sans délai et sans contrôle dans quelques cas exceptionnels.

Ce travail biographique, dont la lecture ne dure pas moins d'une heure et demie, se termine par une appréciation critique de la vie et des ouvrages du chancelier.

La Société, par l'organe de son président, remercie M. Thévenin de son excellente lecture, et en ordonne l'impression dans son Bulletin.

L'heure avancée ne permet pas à M. l'abbé Arbellot de lire son travail sur l'*Apostolat de saint Martial*.

Liste des dons offerts à la Société depuis la dernière séance.

M. Desisles, conseiller : une *hallebarde* du *xvi^e* siècle ;

M. Leymarie : quatre numéros de la *Gazette des Beaux-Arts* (année 1853) ;

M. Auguste Bosvieux : un *trident* ayant appartenu au Jupiter trouvé au village de Gioux ;

M. Emile Delsol : une *tête* en marbre blanc, représentant *Vénus de Médicis* ; trois sculptures en bois : 1^o une *descente de croix* ; 2^o un *accotoir de stalle* représentant un pape avec la tiare ; 3^o une *tête de femme* et une *tête de saint* ; enfin un surmoulage en plâtre (*Kléber*) ;

M. Gustave Bardy : un ouvrage qu'il vient de publier sous ce titre : *l'Algérie et son organisation en royaume*, un vol. in-8° ;

M. Arthur Delauze : une *montre* en argent émaillé ;

M. Leclerc, lieutenant au 18^e léger : une *médaille* en argent de Constance ;

M. le major Fabre : un *bec-fin* (pitte-chou) ;

M. le docteur Faugeron : un *roitelet impérial* ;

M. Joseph Dumont : l'*Annuaire du département de la Haute-Vienne* pour 1853 ;

La Société libre d'Emulation du Doubs : le 2^e volume de ses *Mémoires* (2^e série 1854) ;

La Société des Antiquaires de Picardie : le complément du 4^e volume de son *Bulletin*.

Le secrétaire adjoint, AUG. DU BOYS.

DOCUMENTS.

PROPHÉTIE

DE FR. CHARLES CADOMNAT, RELIGIEUX DE GRANDMONT.

Le séminaire de Limoges, le plus riche de France en vieux documents historiques, conserve dans ses archives un manuscrit très-précieux : c'est l'original du *Speculum Grandimontense*, ou Histoire de l'abbaye de Grandmont, par le Fr. Pardoux de La Garde, religieux grandmontain, qui écrivait vers la fin du xvi^e siècle. En la parcourant au hasard, nous y avons trouvé la prophétie suivante, que personne jusqu'ici n'a remarquée, et dont la publication nous semble avoir quelque intérêt. Nous allons traduire d'abord ; nous donnerons ensuite le texte original :

« L'an du Seigneur 1536, au mois d'août, maître (*domnus*) Charles Cadompnat, chantre (1) de ce monastère, étant assis dans le cloître avec frère Jean Massias, maître des novices, et plusieurs autres, composa cette prose (*prosalum*), en disant : « Je vous assure, mes frères, que, si je me tais, les pierres parleront ». (*Il y a ensuite six mots chargés d'abréviations, que nous ne sommes pas sûr d'avoir déchiffrés, et dont nous hasarderons la traduction suivante*) : « Nos ruines ne parlent-elles pas à la postérité ? »

« Puis, voyant enlever quelque chose du trésor de l'église, il dit en soupirant et en sanglotant :

« Regardez, Seigneur, combien cette cité pleine de richesses est devenue désolée : » la reine des nations est assise dans la tristesse, et il n'est personne qui la console, si ce n'est vous, notre Dieu ! »

(*En caractères rouges*) : PROSE OU PROPHÉTIE VÉRITABLE FAITE PAR LEDIT
CHANTRE CADOMPNAT.

« O illustre confesseur du roi des rois Jésus-Christ, grand saint Etienne, gloire du pays d'Auvergne, que votre prière nous recommande à la Trinité souveraine ! Regardez d'un œil pieux vos serviteurs qui soupirent vers vous ! Si vous n'étendez vers nous vos mains secourables, votre ordre de Grandmont va rester dans la désolation : car vos brebis sont dévorées par des loups ravisseurs, et elles souffrent chaque jour les plus graves dommages. Des maîtres étrangers ne cessent de dévorer tous nos biens sous nos propres yeux. Donc, je vous en conjure, ô notre bon pasteur, venez au secours de nous tous, car nous allons périr si nous ne sommes pas soutenus par vos prières et par vos grands mérites. MALHEUR ET ENCORE MALHEUR ! QUAND LE GRAND ARBRE SERA RENVERSE, SA CHUTE SERA SUIVIE DE BEAUCOUP DE RUINES, DE TRIBULATION ET DE DÉSOLATION ! »

Les premières strophes de cette prose ne renferment point de prophéties : c'est une prière suppliante, où l'on trouve une piété tendre et une sainte tristesse qui s'unissent dans un sentiment profond ; mais, à la dernière strophe, le sentiment

(1) La dignité de chantre était la seconde dignité de l'ordre.

change et s'élève : à ce cri soudain et inattendu , à ce cri menaçant et enthousiaste : *Vae ! et iterum vae !* on voit briller l'éclair de l'inspiration ; on sent passer le souffle prophétique.

Or, comme il n'est question dans cette prose que de l'abbaye de Grandmont, on ne peut entendre cette figure symbolique « *le grand arbre* » que de cet ordre célèbre, qui couvrait plusieurs provinces de ses vastes rameaux.

Cette prophétie annonce deux faits : 1° que le grand arbre (l'ordre de Grandmont) serait un jour renversé ; 2° que sa chute serait suivie de beaucoup de ruines, de tribulation et de désolation.

Or ce grand arbre monastique fut renversé, en 1772, lorsque M. d'Argentré obtint de Clément XIV la suppression de l'ordre ; quelques années après, la révolution faisait *beaucoup de ruines*, et répandait dans l'église de France *la tribulation et la désolation*. La chute de l'abbaye de Gradmont était, pour le moine-prophète, le signe avant-coureur de la révolution française. Quoi qu'il en soit de l'inspiration de cette prophétie, il est certain que, ainsi interprétée, elle a eu un réel accomplissement.

Le Fr. Charles Cadomnat était chantre du monastère de Grandmont depuis 1526. C'était, dit le chroniqueur, un homme religieux et très-utile à l'église, tant par sa parole et ses exemples que par sa doctrine spirituelle (1). Il mourut le 4 juin 1567, et fut inhumé, dans le cloître, devant l'autel de la Sainte-Vierge (2).

Les ruines de Grandmont, comme l'annonçait ce moine, parlent à la postérité. On sait que les matériaux de l'antique et célèbre abbaye ont servi, en 1821, à construire la maison centrale de Limoges ; et ainsi s'est accomplie littéralement cette autre prophétie du comte de Maistre :

« Il leur faudra bâtir des bagnes avec les ruines des couvents qu'ils auront détruits ».

L'abbé ARBELLOT.

Voici le texte, dégagé de ses abréviations et de l'orthographe de l'époque :

Anno Domini 1536, in mense Augusto, Dompnus Carolus Cadumpnat, cantor hujus monasterii, cum frater Johannes Massias, magister noviciorum, et plures alii, sedentes in claustro, dictus cantor composuit hanc prosulam, dicens : Fratres, dico vobis, quod si tacuero, lapides loquerentur. Ruinæne nostræ voces ævis sunt ?

Et, videns quædam de thesauro ecclesiæ abstrahere, suspirans et ejulans, dixit :

Aspice, Domine, quia facta est desolata civitas, plena divitiis. Sedet in tristitia Domina gentium : non est qui consoletur eam, nisi tu Deus noster.

PROSULA VEL PROPHETIA

VERA A. D. C. C. FACTA.

Regis Regum Jesu Xpi (Christi) — confessor egregie,
Avernici decus soli — sanctissime Stephane,
Trinitati summæ tuæ — commendet oratio.
Suspicientes ad te servos — respice vultu pio.

(1) 1526. Fr. Carolus Cadumpnat, cantor hujus monasterii, vir religiosus et perutilis ecclesiæ, tam in verbo et exemplo quam in doctrina spirituali. (*Speculum Grandim.*, p. 225.)

(2) Dompnus Carolus Cadumpnat, hujus monasterii cantor, obiit anno Domini 1567. Sepultus jacet in claustro, ante altare beatæ Mariæ. 4 junii. (*Speculum Grandim.*, p. 233.)

Adjutrices nisi manus — porrigas velocius ,
 Grandimontis ordo tuus — remanet desolatus ;
 Rapacibus namque lupis — vorantur oves tuæ :
 Graviora certe dampna — sustinent quotidie.
 Luminibus coram nostris — totalem substantiam
 Alieni devorare — non cessant heri nostram.
 (Oro) Ergo noster pastor bone — nobis adsis omnibus ,
 Nam perimus, si non tuis — sublevemur precibus ,
 Celsis necnon meritis.
 VÆ ! ET ITERUM VÆ ! QUANDO — ARBOR GRANDIS SUBVERTETUR ,
 MULTE RUINÆ , TRIBULATIO — ET DESOLATIO SEQUETUR.

(SPECULUM GRANDIMONTENSE , p. 225 , par Fr. Pardoux de La Garde ,
 1591. — *Mss. du séminaire de Limoges.*)

EXTRAITS D'UN SPICILÈGE LIMOUSIN.

Défaite des Brabançons en 1186.

Sébrand Chabot , évêque de Limoges , à la tête d'une armée où se trouvaient le vicomte Adémar et ses deux fils , mit en déroute six mille Brabançons , qui causaient les plus grands ravages dans la province. Cette bataille eut lieu près d'Ahun , le jour de Pâques 1186.

Les routiers furent poursuivis jusqu'à trois lieues au-delà d'Evaux.

Sacro die Paschæ , dedit Dominus ad honorem et gloriam nominis sui victoriam Seebrando , lemovicensi episcopo , contra sex millia Braybansones qui , in ecclesia Dei debacchantes , et nemini parcentes , multa strage hominum facta , totam patriam depopulabantur . Horum mortis occasus fuit ab Ageduno usque ad tres leucas ultra Evaunum , in quo belli discrimine fuit præcipuus princeps militiæ Ademarus , illustris vicecomes lemovicensis , cum duobus filiis suis Guidone et Ademaro . Quo conflictu fuit aliorum strenuissimorum virorum innumerabilis multitudo , quorum virtuosa instantia et crebris ictibus maxima pars nefaria multitudinis per totam Combraliâ judicio Dei periit , et sicut , oculata fide cognovi , pauci , Deo faciente , evaserunt . Quod litterarum apicibus , sicut ego Helias succentor lemovicensis propriis oculis vidi , dignum duxi commendandum , ut posteritas subsequenda consimili audacia hujusmodi ruptas execrandas in nomine Domini congredi non formidet .

Copié par nous dans Estiennot , *Fragments de l'histoire d'Aquitaine*
 (Martyrologe de l'Artige). *Biblioth. royale* , vol. reliés , n° 331.

Siège de St-Léonard en 1204.

Joannes, episcopus lemovicensis, cum baronibus et prælatis, et populo terræ, obsedit Nobiliacum, in quo se incluserant quamplures basculi et rustarii, qui populum et terram vastabant. Deo autem auxiliante, capti et interempti sunt, et sic brachium regis Angliæ in Aquitania primo contractum est, et per manum episcopi terra ad Francorum dominium est reducta. Unde rex Philippus in registro suo scribi fecit quod de cætero rex Francorum lemovicensem episcopum de dominio suo non ejiceret.

(*Mss.* 5452, *Bibl. roy.*, — NAD., *Mém. mss.*, t. II, p. 20. — LEGROS, *Mél.*, t. I, p. 61.)

1227. — Anno 1227, beatus Antonius, ordinis fratrum Minorum, recepit locum ad opus fratrum Minorum in dominio nostro Sancti-Martini, cum certis conditionibus et pactis. Postea demiserunt locum, dicentes se non servare conditiones, et recesserunt inde (1243, pridie septembris). (NADAUD, t. II, p. 22.)

1233. — Mulieres castri et civitatis lemovicensis sumpserunt capitegia (1) in capitibus suis, ad prædicationem fratrum Prædicatorum, qui tunc de novo venerant ad castrum Lemovicarum : quæ mulieres antea sine capitegiis se portabant.

(*Id.*, p. 23.)

1238. — Fratres Prædicatorum mutaverunt se de ultra pontem Sancti-Martialis, ad locum in quo morantur in *barrio* de Manhenia anno Domini 1238.

(*Id.*, *ibid.*)

1243. — Mutaverunt se fratres Minores de fonte aux *Menudets*, ad locum in quo sunt prope Pelavezi, anno Domini 1243.

(*Id.*, *ibid.*)

Saint Louis passe à Limoges avec la reine Blanche (1244) pour aller à Roc-Amadour.

(Bon., t. III, p. 560.)

Anno prædicto (1243), Ludovicus, rex Francorum, cum matre sua domina *Blancha* et tribus fratribus suis, fuerunt Lemovicas, quinto calendas maii, et ibant peregrini apud Rupem-Amatoris, et primo recepit processionem in civitate, et post ad Sanctum-Martialem, et comes Bononiæ, qui fuit postea rex Portugalie, fuit hospes eundo et redeundo apud Sanctum-Martinum.

(*Mss.* 5452. *Bib. roy.* — LEGROS, *Mél.*, t. I, p. 5. — NADAUD, *Mém. mss.*, t. II, p. 23.)

(1) Cette mode dura jusqu'en 1430.

« Charles, venant du Languedoc, passa par Limoges (selon les chroniques du pays), et fut reçu avec grand honneur des habitants ; et, étant bien informé de la résistance qu'ils faisoient aux Anglais, pour leur donner encore plus de courage à servir la couronne de France, il ajouta aux armoiries de Limoges, qui sont un chef d'argent en champ de gueules, une bande azurée au chef dudit écu avec trois fleurs de lys d'or. Les mêmes chroniques ajoutent qu'avant de partir il commanda aux consuls de faire changer la coëffure des femmes de Limoges en quelque autre de celles de France. Car elles portoient lors des couvrechefs de toile, et des collets qui entouraient le col et les épaules : ce qui estoit à mon avis la coëffure que les RR. Dominicains leur avoient persuadé de prendre quand ils vindrent fonder leur monastere de Limoges, selon que nous avons remarqué en l'année de cette fondation. »

(BONAV., t. III, p. 694.)

L'abbé ARBELLOT.

OUVRAGES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DU LIMOUSIN.

LE LIMOUSIN HISTORIQUE, Histoire générale de l'ancienne province du Limousin, par Ach. LEYMARIE. — Un vol. in-8°. — Limoges, chez Langle, 1838.

MÉMOIRES SUR LE MONUMENT CONNU SOUS LE NOM DE BON MARIAGE, par l'abbé TEXIER. — In-4°, avec deux lithogr. — Limoges, chez Darde, 1840.

VIE DE ST ISRAEL ET DE ST THÉOBALD, par l'abbé TEXIER. — In-18. — Limoges, chez Blondel, rue du Consulat, 1841.

NOTICE HISTORIQUE SUR LES ÉMAUX, LES ÉMAILLEURS DE LIMOGES, ET LES PROCÉDÉS DE FABRICATION EN USAGE A LIMOGES, par Maurice ARDANT. — Br. in-8°. — Limoges, Chapoulaud frères, 1842.

ESSAI HISTORIQUE ET DESCRIPTIF SUR LES ÉMAILLEURS ET LES ARGENTIERS DE LIMOGES, par l'abbé TEXIER. — Un vol in-8° de 288 pages avec 12 planches. — Poitiers, chez Saurin, 1843.

MÉMOIRE SUR LES OPÉRATIONS MILITAIRES DES GÉNÉRAUX EN CHEF CUSTINE ET HOUCHARD PENDANT LES ANNÉES 1792 ET 1793, par le baron GAY DE VERNON. — Un vol. in-8° de 344 pages. — Paris, chez Firmin Didot, 1844.

HISTOIRE DU LIMOUSIN (Histoire spéciale de la Bourgeoisie), par Ach. LEYMARIE. — 2 vol. in-8°. — Limoges, chez Ardillier fils, 1845.

HISTOIRE DE LA PEINTURE SUR VERRE EN LIMOUSIN, par l'abbé TEXIER. — In-8° de 120 pages avec planches. — Limoges, Chapoulaud frères, 1847.

NOTICES SUR LE TOMBEAU DE SAINT JUNIEN, par l'abbé ARBELLOT. — In-8° avec 3 planches. — Limoges, chez Chapoulaud frères, 1847.

CHRONIQUE DE MALEU, chanoine de St-Junien, mort en 1322. publiée pour la première fois avec des notes explicatives, et suivie de DOCUMENTS HISTORIQUES SUR LA VILLE DE ST-JUNIEN, par l'abbé ARBELLOT. — Un vol. in-8° de 264 pages. — St-Junien, chez Barret, 1847.

CATHÉDRALE DE COLOGNE, par Félix de VERNEILH. — Un vol. in-4° de 80 pages et 3 planches. — Paris, chez V. Didron, 1848.

DES OSTENSIONS, par Maurice ARDANT. — In-18 de 180 pages. — Limoges, chez Barbou frères, 1848.

- L'INDICATEUR LIMOUSIN**, guide de l'étranger à Limoges et dans ses environs, par Maurice ARDANT. — In-8°. — Limoges, Martial Ardant frères, 1848.
- HISTOIRE DES PAYSANS EN FRANCE**, par Ach. LEYMARIE. — 2 vol. in-8°. — Paris, chez Dumoulin; — Limoges, chez Chapoulaud frères, 1849.
- MANUEL D'ÉPIGRAPHIE**, suivi du **RECUEIL DES INSCRIPTIONS DU LIMOUSIN**, par l'abbé TEXIER. — Un vol. in-8° de 380 pages, avec 28 planches. — Poitiers, chez Dupré, 1851.
- POÉSIES DE JACQUES DORAT**, archidiacre de Reims, par Auguste DuBoys. — In-8° de 52 pages. — Limoges, chez Ardillier, 1851.
- HISTOIRE DE LA VILLE DE BELLAC**, par l'abbé ROY-PIERREFITTE. — Un vol. in-8° de 351 pages. — Limoges, chez Chapoulaud frères, 1851.
- LE JEUNE NUMISMATISTE**, par Maurice ARDANT. — Un [vol.] in-12 de 252 pages. — Limoges, chez Martial Ardant frères, 1851.
- CHATEAU DE CHALUSSET** (description et documents historiques), suivi de **QUELQUES NOTES SUR L'ÉGLISE DE SOLIGNAC**. — In-8° de 56 pages. — Limoges, chez Ardillier fils, 1851.
- SAINT-PIERRE-DU-QUEYROIX DE LIMOGES**, par Maurice ARDANT. — In-8° de 100 pages. — Limoges, chez Martial Ardant frères, 1851.
- L'ARCHITECTURE BYZANTINE EN FRANCE**, par Félix de VERNEILH. — Splendide vol. in-8° de 316 pages, orné de 22 magnifiques gravures. — Paris, chez Didron, 1852.
- HISTOIRE DE LA CATHÉDRALE DE LIMOGES** (première partie), par l'abbé ARBELLOT. — In-8° de 80 pages. — Paris, chez Didron, 1852.
- REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE LA HAUTE-VIENNE**, par l'abbé ARBELLOT. — Br. in-18. — Limoges, chez Ducourtieux, 1852.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DU LIMOUSIN

3 vol. in 8° (1846—1852). — Prix 48 fr.

Le 4^e volume est en cours de publication. — On s'abonne, à Limoges, chez MM. CHAPOULAUD frères, ou chez M. Ch. DULAC, garde-musée.

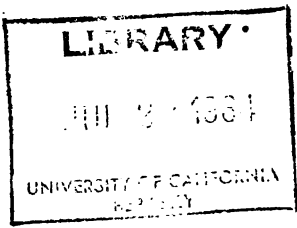
BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DU LIMOUSIN

TOME IV.



LIMOGES

CHAPOULAUD FRÈRES, IMPRIMEURS DE LA SOCIÉTÉ

1853

Les communications, la correspondance, les bulletins des Sociétés savantes, etc., doivent être adressés au Secrétaire général, M. l'abbé ARBELLOT, Chanoine honoraire, rue de la Cité, 33, à Limoges.

MM. les Membres voudront bien, huit jours à l'avance, informer le Président des lectures qu'ils se proposeraient de faire à la Société.

Dans la séance du 25 mars 1847, le Conseil d'administration a décidé que tout Membre de la Société qui voudra se retirer devra en donner avis au Secrétaire général avant le 31 décembre; faute de quoi, la cotisation sera due pour l'année suivante.

Extrait des Statuts de la Société.

ART. V. — Pour faire partie de la Société il faut avoir été présenté, dans une de ses séances, par deux membres, qui auront signé la présentation; avoir été proclamé, dans la séance suivante, par le président, qui aura dû prendre l'avis de la commission administrative, et avoir reçu le diplôme de membre de la Société.

ART. XI. — Chaque membre résidant paie :

1° Un droit d'entrée de 10 fr., qui devra être acquitté au moment de la remise du diplôme;

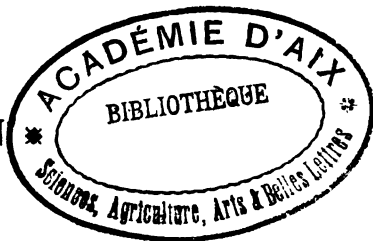
2° Une cotisation de 15 fr., due pour l'année entière, quelle que soit l'époque à laquelle on aura été reçu.

La cotisation annuelle peut être remplacée par une somme de 200 fr. une fois payée.

Les Sociétés savantes de France qui font échange de publications avec la Société Archéologique du Limousin sont priées de nous adresser leurs envois par la poste : c'est le moyen le plus sûr de les faire parvenir à destination.

DISSERTATION

SUR



L'APOSTOLAT DE SAINT MARTIAL.

Apostolus ergo sit nobis , quia et erat antiquis.

(Arim., archiep. ituric., in concil. Lemov. II.

— HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, p. 877.)

La question de l'apostolat de saint Martial, ou, pour parler plus exactement, la question de l'époque où saint Martial a été envoyé pour prêcher dans les Gaules, n'est pas seulement une question fondamentale pour l'histoire religieuse du Limousin et des autres provinces de l'Aquitaine qui reconnaissent saint Martial pour leur apôtre : c'est une question de premier ordre pour l'histoire générale elle-même, car elle se rattache de la manière la plus intime à ce grand problème historique : « A quelle époque le christianisme a-t-il été prêché pour la première fois dans les Gaules? » Cette question de l'apostolat est d'autant plus intéressante que jusqu'ici, malgré les plus savantes controverses, la solution en a paru indécise, et que les juges les plus compétents ont pu dire pour leur dernier mot : *Adhuc sub judice lis est* (1) : c'est un point sur lequel on ne peut encore se prononcer.

Or il ne peut être indifférent, à aucun point de vue, de savoir d'une manière positive à quelle époque le christianisme a été prêché dans les Gaules par ces évêques-missionnaires que les traditions de diverses provinces font venir du temps des apôtres et de leurs successeurs immédiats, et dont Grégoire de Tours retarde la mission jusqu'au milieu du ⁱⁱⁱe siècle. Tillemont a dit avec beaucoup

(1) Quo vero sæculo in Gallias venerit Martialis dictus Aquitanorum apostolus, primone an tantum tertio, quoque anno obierit, controvertitur inter recentiores chronographos. Joannes Cordesius libellum in eam rem edidit, quem latinitate donatum in altera parte Ecclesiasticæ Galliarum Historiæ vulgavit illustrissimus Franciscus Bosquetus, Monspelienſis episcopus : alii quoque deinceps eandem questionem agitarunt, et *adhuc sub judice lis est*. (LABBE, *de Scriptor. Eccles.*, ed. 1660, T. II, p. 59—60.)

de raison que c'est là « *un des points les plus importants pour l'histoire de l'Eglise Gallicane* ». Sans doute la sainteté de saint Martial et des autres évêques que Grégoire de Tours lui donne pour compagnons ne serait pas diminuée parce qu'ils auraient vécu deux siècles plus tard : mais on conçoit aisément qu'il est plus glorieux pour une Eglise de se greffer par son origine aux temps apostoliques, et de pouvoir dire : « Je suis fille des apôtres », que de dire seulement : « J'ai reçu l'enseignement du christianisme à une époque où les lumières évangéliques étaient répandues sur tout le monde romain, et même au-delà ». — Assurément plusieurs Eglises de France n'auraient pas défendu avec tant de chaleur leurs traditions sur ce point si elles n'avaient vu dans cette antiquité d'origine un blason illustre auquel elles devaient tenir, et un titre de noblesse qu'elles ne pouvaient abdiquer.

Coup d'œil historique sur la question.

Saint Martial a-t-il reçu sa mission au 1^{er} siècle? A-t-il été envoyé par saint Pierre lui-même, comme l'a enseigné constamment la tradition du Limousin et de toute l'Aquitaine, ou bien n'a-t-il été envoyé que sous l'empire de Dèce, au milieu du 3^e siècle, comme le raconte Grégoire de Tours? Il n'est pas de point d'histoire qui ait été, dans notre province, plus chaudement débattu, plus vivement controversé. Jusqu'au 17^e siècle, on avait cru simplement à la tradition du pays sans la discuter : au commencement du 17^e siècle, le chanoine Descordes, une des illustrations scientifiques du Limousin, trouvant dans la Vie de saint Martial, composée sous le nom de saint Aurélien, des manières de parler qui montraient suffisamment que cette légende n'était ni un monument du 1^{er} siècle ni l'œuvre du successeur de saint Martial, s'imagina que la tradition du pays découlait, comme de son unique source, de ce livre apocryphe; et, d'autre part, lisant dans Grégoire de Tours que saint Martial n'avait reçu sa mission qu'au milieu du 3^e siècle, sous le consulat de Dèce et de Gratus, il fit une savante dissertation (1)

(1) On trouve cette dissertation, traduite en latin par Bosquet, dans l'*Histoire Ecclésiastique des Gaules* (1636, part. II, p. 50). En 1676, le P. Bonaventure la donna en français dans son *Histoire de saint Martial* (T. I, p. 145 et suiv.); et, en 1709, le P. Papebroch publia la traduction latine, en l'accompagnant de remarques judicieuses, dans la collection des Bollandistes. (*Acta SS.*, T. V junii, p. 538—544.)

pour renverser la tradition locale, et soutenir l'opinion historique de Grégoire de Tours. Son principal argument était celui-ci : « La tradition de l'apostolat de saint Martial n'est pas ancienne : elle ne remonte pas au-delà du ^x^e siècle, car, avant cette époque, on n'en rencontre pas de vestiges : la véritable tradition, l'ancienne tradition du pays, c'est celle qui est consignée dans Grégoire de Tours, c'est-à-dire celle qui ne fait remonter la mission de saint Martial qu'à l'empire de Dèce, vers l'an 250 ». Cette dissertation, courte, méthodique, pleine de critique et d'érudition, obtint le plus grand succès auprès des savants. Traduite en latin par François Bosquet, alors lieutenant-général de Narbonne, et insérée par lui dans son *Histoire Ecclesiastique des Gaules*, elle fut vantée par Launoy et tous les écrivains de son école (1). Pour réfuter Descordes, et venger la tradition de l'apostolat, le P. Bonaventure de Saint-Amable fit paraître, en 1676, un volume in-folio de près de 700 pages à deux colonnes. Cela nous montre l'importance qu'on attachait alors à cette question. Malheureusement le P. Bonaventure n'avait ni la haute raison, ni le coup d'œil critique, ni la méthode, ni même la politesse de son adversaire. Son ouvrage, où l'on trouve des recherches consciencieuses et de l'érudition, mais une érudition mal digérée, n'obtint aucun crédit auprès des savants : le livre de Descordes eut toutes les faveurs de l'opinion.

D'autres joûteurs entrèrent en lice. Pierre Benoit, seigneur de Compreignac, esprit caustique et critique sévère, qui se déguisait sous le pseudonyme de Maldamnat, réfuta les erreurs historiques qu'il croyait voir dans la *Table Chronologique* de Collin, et en particulier la mission de saint Martial au ¹^{er} siècle (1668). Le théologal de Saint-Junien lui répondit par une apologie en forme, dans laquelle il s'attachait à prouver l'apostolat : toutefois il le fit avec moins d'érudition que le P. Bonaventure. Ce dernier fut encore réfuté par un chanoine de Clermont, J. du Fraisse, qui, dans son ouvrage sur l'*Origine des Eglises de France*, publié en 1688, soutint l'opinion historique de Grégoire de Tours.

Du reste ce n'était pas seulement la tradition du Limousin qui était alors mise en question, c'étaient les traditions de beaucoup d'autres provinces de France, qui prétendaient faire remonter l'origine de leur Eglise aux temps apostoliques. Aussi une controverse analogue s'établissait-elle à Paris entre les savants au sujet de saint Denys,

(1) LAUNOY, *Respons. de duobus Dionys.*, p. 78. — *Dissert. de Sulpit. Sever.*, p. 5, 9. — TILLEMONT, T. IV, p. 475.

premier évêque de cette ville, qu'une tradition du ix^e siècle prétend être saint Denys l'Aréopagite, et dont Grégoire de Tours retarde la mission jusqu'au milieu du iii^e siècle. L'aréopagitisme de saint Denys était vigoureusement attaqué par le célèbre jésuite Sirmond (1) et par le fameux Launoy, le *dénicheur de saints*, qui faisait une guerre acharnée à toutes les vieilles légendes (2). D'autre part, les bénédictins Millet (3) et Hugues Ménard (4), André du Saussay, évêque de Toul (5), défendaient avec plus de zèle que de succès la tradition de saint Denys l'Aréopagite.

Cependant un homme de la plus grande valeur comme érudit et comme critique, l'illustre de Marca, archevêque de Toulouse, se posa en défenseur éclairé des traditions des diverses Eglises de France; et, dans sa lettre à Henri de Valois (6), publiée en 1658, il porta les plus rudes coups au système historique qui s'appuie sur Grégoire de Tours, et il présenta en faveur de sa thèse les meilleurs arguments qui aient été donnés sur la question.

Malgré cette thèse vigoureuse, les savants, dans la seconde moitié du xvii^e siècle et dans le cours du xviii^e, se sont montrés assez divisés sur ce point. Le P. Labbe (1660), après avoir pesé les raisons pour et contre, disait à propos de l'apostolat de saint Martial : « C'est encore une question indécise, *adhuc sub judice lis est* (7) ». Le docte Mabillon (1675) se prononçait contre Grégoire de Tours au sujet de saint Denys, dont il assigne la mission sous saint Clément, à la fin du i^{er} siècle (8). Noël Alexandre (1677), marchant sur les traces de l'illustre de Marca, attaqua Grégoire de Tours sur l'époque de la mission de saint Trophime d'Arles, de saint Paul de Narbonne, de saint Martial, de saint Denys (9); il fut suivi dans cette voie par les deux savants correcteurs des Annales de Baronius,

(1) *Dissertatio de duobus Dionysiis*, 1644 : *Opera Sirmondi*, édit. 1690, T. IV, p. 358.

(2) *De duobus Dionysiis*, etc.

(3) *Vindicata Ecclesia Gallicana de suo Dionysio Gloria*, 1638.

(4) *Diatriba de unico Dionysio*; 1643.

(5) *Martyrologium Gallicanum*.

(6) Cette lettre a pour titre : *De tempore prædicatæ primum in Gallias fidei*. — Baluze la fit réimprimer, avec deux autres dissertations du même prélat, en 1669: on la trouve dans la collection des Bollandistes (*Acta SS*, T. V junii, p. 544-552).

(7) *De Scriptor. Eccles.*, T. II, p. 60.

(8) *Vetera Analecta*, in-folio, p. 223.

(9) *In Hist. Eccles. sæc. I, dissert. XVI, propos. I.* (*Hist. Eccl.*, T. III, p. 160.)

Antoine et François Pagi, dont le dernier fit, sur la mission de saint Denys sous le pape saint Clément, des observations aussi solides que judicieuses (1). D'autres savants, et en plus grand nombre, Ellies du Pin, Baillet, Tillemont, dom Ruinart, etc., embrassèrent chaudement le parti de Grégoire de Tours : toutefois, parmi les partisans de cet historien, quelques-uns n'adoptèrent qu'incomplètement sa tradition historique : c'est ainsi que Fleury, dans son *Histoire de l'Eglise*, fit ses réserves à propos de saint Trophime d'Arles et de saint Paul de Narbonne (2); Longueval, dans son *Histoire de l'Eglise Gallicane* (3), et Denys de Sainte-Marthe, dans le *Gallia Christiana* (4), abandonnèrent résolument Grégoire de Tours sur l'article de saint Trophime, un des sept évêques que cet historien fait venir avec saint Martial au milieu du III^e siècle. Le P. Papebroch (1709), « ce critique redoutable et d'une sévérité outrée » (5), qui fut chargé de rédiger, dans la collection des Bollandistes, l'article de saint Martial, se contenta de publier la dissertation de Descordes contre l'apostolat, et la lettre de P. de Marca « sur l'époque où le christianisme a été prêché pour la première fois dans les Gaules » ; il accompagna ces deux savantes thèses de ses propres remarques ; mais, à l'exemple du P. Labbe, il n'osa pas trancher la question d'une manière définitive. Notre illustre et savant compatriote le P. Honoré de Sainte-Marie (1713), après avoir examiné la valeur respective des arguments présentés, d'une part, par les champions de Grégoire de Tours, de l'autre, par les partisans de saint Denys l'Aréopagite, prétendait que le système des *aréopagites* était le mieux fondé en témoignages, et que l'opinion des *grégoiriens* l'emportait au point de vue des conjectures et des vraisemblances (6). Les savants bénédictins dom Vaissette et Claude de Vic (1730), dans leur *Histoire du Languedoc*, tout en suivant Grégoire de Tours, convenaient « que cet historien peut s'être trompé, et que les sept évêques peuvent être venus dans les Gaules successivement et en divers temps ». — « Nous n'entreprendrons pas d'examiner, ajoutaient-ils, la grande question touchant l'époque

(1) *Crítica in Annales Baronii*, an. 834, T. III.

(2) *Hist. Eccl.*, L. II, n. VII. — L. VI, n. XLIX, T. I, éd. in-4°.

(3) *Hist. de l'Eglise Gallic.*, Dissert. prélim., 1^{re} prop., T. I.

(4) *Gallia Christ.*, T. I, col. 519.

(5) Dom GUÉRANGER, *Hist. de sainte Cécile*, 2^e édit. p. 385.

(6) *Réflexions sur les règles et l'usage de la critique*, T. I, 2^e partie, diss. VII, art. 5, p. 256.

de la mission de ces premiers évêques : nous avouons de bonne foi qu'il y a de grandes difficultés de part et d'autre (1) ».

Enfin, au milieu du dernier siècle, les auteurs de *l'Art de vérifier les dates*, comprenant la valeur des arguments présentés par Marca et les deux Pagi, abandonnèrent Grégoire de Tours sur l'époque de la mission des premiers évêques des Gaules et de saint Martial qu'ils assignaient au temps du pape saint Clément, c'est-à-dire à la fin du 1^{er} siècle : « Quoi qu'en disent plusieurs savants modernes, il y a bien de l'apparence que c'est à saint Clément, et non à saint Fabien, que l'on doit rapporter la mission des premiers évêques dans les Gaules, tels que saint Saturnin de Toulouse, saint Trophime d'Arles, saint Gatien de Tours, saint Denys de Paris, saint Paul de Narbonne, saint Austremonde de Clermont, saint Martial de Limoges. (*Marca et les deux Pagi.*) (2) ».

Quoi qu'il en soit, pour ce qui concerne saint Martial en particulier, il faut reconnaître, pour être dans le vrai, que la majorité des savants, dans les deux derniers siècles, ne s'est pas montrée favorable à sa mission au temps de saint Pierre; et, si l'on compte en faveur de cette opinion des hommes d'une érudition incontestable, tels que le bénédictin Millet (3), André du Saussay (4), Dadin d'Hauteserre (5), Bonaventure de St-Amable, etc., et des hommes qui joignaient une haute critique à une vaste érudition, tels que de Marca (6), Noël Alexandre (7), François Pagi (8), Jean Smith (9), et nos savants Limousins du dernier siècle, l'abbé Nadaud (10), Oroux (11), et le chanoine Devoyon (12), on compte dans le camp

(1) *Hist. gén. du Languedoc*, in-fol., T. I, note XXIII, p. 616.

(2) *Art de vérifier les dates*, édit. 1770, p. 239. — *Saint Martial*, p. 161.

(3) *Vindicata Ecclesiæ Gallicæ de suo Dionysio Gloria*, p. 34.

(4) *De Myst. Gall. Script.*, p. 302. — *Martyrol. Gallic.*, 30 jun.

(5) *Rerum Aquitanic.*, l. IV, cap. IX.

(6) *De tempore prædicatæ primus in Gallias fidei.* (*Acta SS*, T. V junii, p. 549.)

(7) *In Hist. Eccl. sæc. I. dissert. XVI, prop. prima.* (*Hist. Eccl.* in-folio, T. III, p. 164.)

(8) *Critica in Annales Baronii*, an. 1032, n° 2.

(9) *Notes au martyrologe de Bède*: *Patrolog.*, T. XCIV, p. 961.

(10) *Mém. mss.*, T. I, p. 228 et suiv. — Table des évêques de Limoges.

(11) *Légende du bréviaire de 1783.* — *Rem. mss. prop. SS. Limoges*, p. 65 et suiv.

(12) *Rituel de 1774*: Catalogue des évêques de Limoges.

opposé Descordes, Launoy, Bosquet (1), Ellies du Pin (2), Tillemont (3), Baillet (4), Ruinart (5), Fleury (6), Longueval (7), Denys de Sainte-Marthe (8), Moréri (9), le *Dictionnaire de Trévoux*, l'abbé Velly (10), le cardinal Orsi, etc. La majorité des savants ayant communiqué le mouvement à l'opinion, il faut avouer que la victoire est restée au parti de Grégoire de Tours; et il est bien peu de livres d'histoire imprimés en France depuis deux cents ans qui n'aient donné raison à Descordes et à Launoy, et qui n'aient assigné la mission de saint Martial au milieu du III^e siècle.

Eh bien, c'est à ce point où en est la discussion que nous avons le courage de la reprendre en sous-œuvre. Il faut, nous l'avons, une certaine confiance en ses propres forces pour aborder une question que des savants de premier ordre ont traitée en sens contraire, sans donner une solution péremptoire et définitive : il y a là d'autant plus d'audace et d'ambitieuse prétention que, les historiens des deux derniers siècles paraissant s'être prononcés en faveur de Grégoire de Tours, nous entreprenons de faire réviser ce jugement de l'histoire : c'est là pourtant la rude tâche devant laquelle nous ne reculons pas. Oui, nous venons nous inscrire en faux contre un enseignement historique qui est devenu classique, en quelque sorte, par le grand nombre et l'autorité des savants qui l'ont accrédité depuis deux cents ans. Prenant pour guide, dans notre travail, ces règles de critique sage et modérée que nous a tracées un illustre compatriote, notre savant limousin le P. Honoré de Sainte-Marie (Pierre Vauzelle) dans son ouvrage si estimé : « *Réflexions sur l'usage et les règles de la critique* touchant l'histoire de l'Eglise, la vie des saints, etc. », règles d'après lesquelles la science contemporaine se dirige, sans en faire honneur à celui qui les a tracées le premier, nous espérons faire revenir l'histoire

(1) *Hist. Eccles. Gall.*, L. I, n° 22.

(2) *Nouv. Bibl. des auteurs ecclés.*, T. I, p. 496.

(3) *Mémoires pour servir à l'hist. ecclés. des six premiers siècles*, éd. 1696, T. IV, p. 442, 475.

(4) *Vies des saints*, 30 juin, éd. 1701 in-folio, T. II, p. 396.

(5) *Édit. Gregor. Turon.*, p. 917, note.

(6) *Hist. Eccl.*, L. VI, n° XLIX.

(7) *Hist. de l'Eglise Gallie.*, L. I, an 230.

(8) *Gallia Christ.*, T. II, p. 499.

(9) *Dict. Historique*, art. *saint Martial*.

(10) *Hist. de France*, T. I, *diss. prélim.*, p. 21.

générale sur un point historique si important. Nous entrons dans la lice avec d'autant plus de confiance que nous nous présentons armé de documents nouveaux qui jettent sur la question une lumière nouvelle; et, afin de mettre dans cette discussion de la méthode et de la clarté, voici la marche d'après laquelle nous procéderons : dans un premier chapitre, nous réfuterons le passage de Grégoire de Tours sur lequel s'appuie l'opinion des savants qui font venir saint Martial au milieu du III^e siècle; après cette réfutation, nous produirons les témoins de la tradition historique qui assigne la mission de saint Martial au I^{er} siècle, et nous remonterons la chaîne traditionnelle à partir du XI^e siècle jusqu'au-delà du temps de Grégoire de Tours; en troisième lieu, nous examinerons la concordance des traditions étrangères avec les traditions de l'Aquitaine sur l'apostolat du premier évêque de Limoges. L'antiquité de notre tradition une fois établie, nous réfuterons les objections que le système *grégorien* oppose à l'opinion des *traditionalistes*; et, pour donner à cette dissertation un complément nécessaire, nous examinerons l'époque à laquelle sont venus dans les Gaules les premiers évêques que Grégoire de Tours présente comme les compagnons de saint Martial; enfin, dans un appendice, nous donnerons la liste chronologique des écrivains qui, depuis le XI^e siècle jusqu'à nos jours, ont assigné la mission de saint Martial au I^{er} siècle de notre ère.

CHAPITRE PREMIER.

RÉFUTATION DE GRÉGOIRE DE TOURS.

Il est très-vrai que Grégoire de Tours a dit, dans son *Histoire des Francs*, que saint Martial n'était venu qu'au milieu du III^e siècle, sous le consulat de Dèce et de Gratus. Voici ses paroles : « Du temps de Dèce, sept personnages ordonnés évêques furent envoyés pour prêcher dans les Gaules, comme le raconte l'histoire du martyr de saint Saturnin ; car elle dit : « Sous le consulat de Dèce » et de Gratus, comme on s'en souvient par une tradition fidèle, la » ville de Toulouse commença à avoir saint Saturnin pour évêque ». Voici donc ceux qui furent envoyés : aux habitants de Tours,

l'évêque Gatien ; à ceux d'Arles, l'évêque Trophime ; à Narbonne, l'évêque Denis ; aux Arvernes, l'évêque Austremonie ; à Limoges, l'évêque Martial (1) ». Voilà le passage historique ou plutôt le document traditionnel sur lequel on s'est appuyé jusqu'ici pour retarder jusqu'au milieu du III^e siècle la mission du premier évêque de Limoges.

Or nous allons montrer que ce passage n'a aucune autorité : 1^o parce qu'il s'appuie sur une citation inexacte ; 2^o parce qu'il est en contradiction avec des écrivains antérieurs dont le témoignage a plus de valeur que celui de Grégoire de Tours ; 3^o parce qu'on trouve dans ce passage des faits particuliers dont on démontre historiquement la fausseté ; 4^o parce que, dans ce passage, Grégoire de Tours est en contradiction avec lui-même ; 5^o parce que les partisans de cet historien reconnaissent eux-mêmes que ce passage est très-défectueux. La démonstration de ces cinq propositions va faire l'objet des cinq paragraphes suivants.

§ 1^{er}. — *Ce passage s'appuie sur une citation inexacte.*

Ce passage de Grégoire de Tours n'a aucune autorité, parce qu'il s'appuie sur une citation inexacte. En effet cet historien dit que « du temps de Dèce, sept personnages ordonnés évêques furent envoyés pour prêcher dans les Gaules comme le rapporte l'histoire du martyr de saint Saturnin » : or la légende de saint Saturnin ne dit point cela : elle dit seulement que, « sous le consulat de Dèce et de Gratus, la ville de Toulouse commença à avoir saint Saturnin pour premier évêque ». — Pourquoi donc Grégoire de Tours, s'appuyant sur cette légende, lui fait-il dire ce qu'elle ne dit pas ? Pourquoi se fonde-t-il sur cette légende pour assigner la mission des sept évêques à l'empire de Dèce, lorsque cette légende parle uniquement de la mission de saint Saturnin ? Si la citation est fautive, si le fondement est nul, l'autorité de ce texte est ruinée par la base : ainsi ce passage n'a aucune autorité, parce qu'il s'appuie sur une citation inexacte.

(1) Hujus (Decii) tempore, septem viri episcopi ordinati ad prædicandum in Gallias missi sunt, sicut historia passionis sancti martyris Saturnini denarrat. Ait enim : « Sub Decio et Grato consulibus, sicut fidei recordatione retinetur, primum ac summum Tolosana civitas sanctum Saturninum habere coeperat sacerdotem ». Hi ergo missi sunt : Turonicis, Gatianus episcopus ; Arelatensibus, Trophimus episcopus ; Narbonæ, Paulus episcopus ; Tolosæ, Saturninus episcopus ; Parisiacis, Dionysius episcopus ; Arvernensibus, Stremonius episcopus ; Lemovicinis Martialis est destinatus episcopus. (*Hist. Franc.*, L. I, C. XXVIII.)

Non-seulement cette citation est inexacte à l'égard de la légende de saint Saturnin, d'où Grégoire de Tours dit l'avoir tirée : elle est encore inexacte par rapport à la véritable source où cet historien a puisé la mission simultanée des sept évêques. En effet, où Grégoire de Tours a-t-il trouvé que ces sept évêques sont venus ensemble et en même temps dans les Gaules ? Est-ce dans une tradition orale ou écrite ? Cette tradition, orale ou écrite, est-elle fondée ou ne l'est-elle pas ? Pour répondre à ces difficultés, l'embarras des *grégoriens* était visible. Bosquet, dans son *Histoire ecclésiastique des Gaules*, avait hasardé le premier cette explication : « Comme c'était une tradition que ces sept évêques étaient venus ensemble dans les Gaules, Grégoire, ignorant le temps précis de leur mission, et sachant d'ailleurs que l'époque du martyre de saint Saturnin était clairement indiquée dans ses Actes, écrivit qu'ils étaient venus tous ensemble sous l'empire de Dèce (1) ». Tillemont (2) et Baillet (3) avaient trouvé cette explication si plausible qu'ils l'avaient adoptée. Dom Ruinart (4) et les auteurs de l'*Histoire du Languedoc* pensaient que c'était sur une simple conjecture que Grégoire de Tours avait fait venir ces sept évêques dans le même temps : écoutons dom Vaissette : « L'époque fixe de la mission de saint Saturnin de Toulouse, marquée dans ses Actes authentiques, l'aura peut-être déterminé (Grégoire de Tours) à lui joindre les anciens évêques des Gaules dont on avait alors la connaissance, mais dont peut-être il ignorait le temps précis où ils avaient vécu (5) ». On voit que l'expli-

(1) Cum autem illos septem episcopos simul venisse in Gallias traderetur, certum missionis tempus ignorans Gregorius, Saturnini martyrium ex Actibus ejus compertum habens, jam sub illis consulibus fuisse scripsit. (*Hist. Eccl. Gall.*, L. I, cap. ult.)

(2) Il y avait sans doute une tradition dans les églises de France que ces sept évêques y étaient venus à peu près en même temps. (*Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, etc., T. IV, p. 442.)

(3) Il a suivi sans doute une tradition, qu'il y avait de son temps dans les Eglises de France, que ces sept évêques étaient venus ou ensemble ou assez près. (*Vies des Saints*, in-folio, T. II, p. 396.)

(4) Acta S. Saturnini ejus in Gallias missionis tempus exhibent; sed nihil habent de cæteris hic recensitis, quorum in Gallias adventum alii aliis temporibus assignant. Gregorius tamen, qui eos putavit simul in Gallias accessisse, ex certa epocha quæ in Actis sancti Saturnini habetur, cæterorum etiam tempora deduxit. (RUINART, *edit. Gregor. Turon.*, col. 23, L. I, C. XXVIII.)

(5) *Histoire générale du Languedoc*, in-folio, T. I, note XXX, p. 616.

cation de cette citation inexacte mettait les *grégoriens* dans un grand embarras ; et on pouvait toujours leur demander : « Où est la preuve de cette prétendue tradition ? Quelle est la valeur historique de cette conjecture de Grégoire de Tours ? »

Un savant de nos jours, aussi distingué par son érudition que par sa critique pleine de sagesse et de sagacité, M. Faillon, prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice, a trouvé enfin la clef de ce problème. Dans son ouvrage intitulé : *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Madeleine en Provence*, il a établi, d'une manière aussi solide qu'ingénieuse, que Grégoire de Tours a puisé cette tradition de la mission simultanée des sept évêques dans l'ancienne légende de saint Ursin de Bourges, légende que M. Faillon a publiée d'après un manuscrit de la bibliothèque Royale, peint au *x^e* siècle (1). Dans cette légende, les noms des sept évêques mentionnés par Grégoire de Tours se trouvent identiquement les mêmes, et, quoique le nom de saint Martial ait été raturé (probablement au *xi^e* siècle, lorsqu'on le fit sortir de la catégorie des prédicateurs ordinaires en lui décernant le titre d'apôtre), cependant la place que la rature a laissée en blanc dans le manuscrit ne permet pas de douter que son nom ne s'y trouvât, d'autant plus qu'il figure constamment dans cette liste des sept évêques donnée par plusieurs anciennes légendes (2). M. Faillon s'est attaché à montrer que Grégoire de Tours a pris cette tradition de la mission simultanée des sept évêques dans la légende de saint Ursin ; et ce qui le prouve en effet, c'est que Grégoire de Tours, après avoir, dans le chapitre XXVIII de son histoire, parlé de la mission des sept évêques, en ne donnant des détails que sur le martyre de saint Saturnin, consacre le chapitre suivant tout entier à raconter la mission du fondateur de l'église de Bourges, qu'il ne considère toutefois que comme un prédicateur de second ordre et un disciple des sept évêques. De plus, les détails qu'il donne, dans le chapitre XXIX, sur le premier évêque de Bourges, sont évidemment empruntés à la légende de saint Ursin, dont ils retracent les faits principaux, et dont ils reproduisent textuellement quelques locutions trop recherchées pour être venues naturellement à l'esprit de deux auteurs étrangers l'un à l'autre. (Nous renvoyons au savant ouvrage intitulé : *Monuments inédits*,

(1) *Monuments inédits*, etc., T. II, col. 423 et suiv.

(2) *Document d' l'église d'Arles*, ibid., T. II, col. 375. — *Acta sancti Austromoniti*, apud Labbe, nov. Bibl., T. II, p. 482.

etc. (1), ceux de nos lecteurs qui seraient désireux d'avoir sur ce point de plus amples éclaircissements.)

Ainsi, d'accord avec M. Fajlon, « nous regardons comme certain que saint Grégoire de Tours n'a eu, pour composer ce qu'il rapporte de la mission des sept évêques, que les Actes de saint Saturnin et ceux de saint Ursin de Bourges.... Il a pris des Actes de saint Ursin le dénombrement des sept évêques, et de ceux de saint Saturnin l'époque de leur mission. « Sept évêques, dit-il, furent envoyés » dans les Gaules pour y prêcher la foi : Gatien à Tours, Trophime » à Arles, Paul à Narbonne, Saturnin à Toulouse, Denys à Paris, » Austremoine en Auvergne, et Martial à Limoges ». Voilà les sept évêques mentionnés dans les Actes de saint Ursin. « Ce fut sous » Dèce, ajoute-t-il, que les sept évêques furent envoyés » ; et voici le motif de cette date, « ainsi que le marque le martyre de saint » Saturnin. Car on y lit : « Sous le consulat de Dèce et de Gratus, » comme on le sait par une tradition fidèle, la ville de Toulouse eut » pour évêque saint Saturnin (2) ».

Or c'est encore là que se montre et se trahit l'inexactitude de Grégoire de Tours. La légende de saint Ursin dit que les sept évêques ont été envoyés, non pas sous l'empire de Dèce, mais *par les saints apôtres*, ce qui est bien différent (3). Pourquoi donc Grégoire de Tours, ayant puisé dans la légende de saint Ursin cette tradition que sept évêques étaient venus ensemble, ne dit-il pas, de même que cette légende, qu'ils avaient été *envoyés par les saints apôtres* ? S'il a adopté, comme une tradition authentique, la mission simultanée des sept évêques rapportée par cette légende, pourquoi n'adoptait-il pas aussi la date que cette légende assigne à leur mission ? — Ainsi cette citation de Grégoire de Tours est inexacte, non-seulement à l'égard des Actes de saint Saturnin, auxquels il fait dire ce qu'ils ne disent pas, mais encore par rapport à la véritable source où il a puisé la tradition de la mission simultanée des sept évêques. Donc 1° ce passage de Grégoire de Tours, qui s'appuie sur une fausse citation, qui repose sur une double inexactitude, n'a aucune autorité.

(1) T. II, col. 407 et suiv.

(2) *Monuments inédits*, etc., T. II, col. 371, 373.

(3) *Monuments inédits*, T. II, col. 423.

§ 2. — *Ce passage est en contradiction avec des écrivains antérieurs.*

En second lieu, ce passage n'a aucune autorité, parce qu'il est en contradiction avec des écrivains antérieurs dont le témoignage a plus de valeur que celui de Grégoire de Tours.

En effet, tout le monde convient que ces sept évêques ont été les chefs de l'expédition chrétienne dans la majeure partie des Gaules, et qu'ils sont les plus anciens prédicateurs de la foi dans les nombreuses provinces qu'ils ont évangélisées. Le seul écrivain du moyen-âge qui ait reproduit l'opinion historique de Grégoire de Tours sur l'époque de la mission des sept évêques, le moine Léthalde, auteur du *x^e* siècle, n'hésite pas à dire, dans son histoire de saint Julien, évêque du Mans, que ces sept évêques sont, avec saint Pothin de Lyon et saint Julien, les plus anciens prédicateurs évangéliques dans les Gaules (1). Il suivrait donc de ce passage de Grégoire de Tours que les provinces méridionales de la Gaule, les provinces du centre, de l'ouest et du nord-ouest, depuis Arles et Narbonne jusqu'à Bordeaux, Limoges et Paris, n'auraient reçu la foi chrétienne qu'au milieu du *iii^e* siècle : or cela est manifestement en contradiction avec des écrivains antérieurs à Grégoire de Tours, tels que saint Irénée, Tertullien, Lactance, etc.

Dès le second siècle (190), saint Irénée de Lyon, dans son ouvrage *contre les hérésies*, voulant prouver l'unanimité de la tradition dans toutes les Eglises du monde, déclare que, de son temps, il y avait plusieurs Eglises chrétiennes établies dans les Germanies, c'est-à-dire dans les deux provinces de la Gaule Belgique (2), dans les Ibéries, c'est-à-dire en Espagne, et chez les Celtes (*ἐν Κελτοῖς*). Or ce mot de *Celtes*, d'où est venu le mot de langue celtique, et qui s'applique en général à tous les Gaulois, désigne en particulier, selon Jules

(1) *Ad collocandum igitur in Galliis novæ fidei fundamentum, ad erigendum rudis adhuc Ecclesiæ statum, pietas superna magnificos atque industrios viros destinavit, Lugdunensibus Photinum, Arelatensibus Trophimum, Narbonæ Paulum, Tolosæ Saturninum, Arvernīs Austremonium, Lemovicinis Martialem, Turonicis Catianum, Parisiacis Dionysium, Cenomanicis Julianum.* (LETHA DES, *Vita S. Juliani*, C. I, *Patrolog.*, T. CXXXVII, p. 785.)

(2) Cette explication est du P. Longueval. « On sait, dit-il, que la foi ne pénétra que long-temps après dans la Germanie au-delà du Rhin. » (*Hist. de l'Eglise Gallie.*, dissert. prélimin.) Nous donnons cette explication sous toutes réserves.

César (1) et tous les géographes anciens et modernes (2), les peuples de la Gaule centrale, renfermés entre la Garonne et la Seine, et chez lesquels se trouvaient les villes de Limoges, de Toulouse et de Paris, que Grégoire de Tours, dans le passage que nous attaquons, prétend n'avoir été évangélisées qu'au milieu du III^e siècle. Voici le texte de saint Irénée : « Ces peuples, dit-il, qui parlent tant de langues différentes, tiennent sur la foi un même langage; et ni les Eglises qui sont établies dans la Germanie n'ont d'autre croyance ni d'autre tradition, ni celles qui sont chez les Ibériens, *ni celles qui sont chez les Celtes*, ni celles qui sont en Orient, en Egypte et en Libye (3) ». D'ailleurs l'historien Eusèbe rapporte que saint Irénée rassembla des conciles dans les Gaules; il parle de la lettre synodique que ce saint évêque envoya au pape Victor au nom de ses frères dans l'épiscopat (4); et le P. Sirmond lui-même a été forcé de reconnaître l'existence de deux conciles tenus à Lyon et présidés par saint Irénée, dans le premier desquels douze évêques condamnèrent les hérésies de Valentin et de Marcion, et dans le second desquels treize évêques décidèrent qu'on devait célébrer la Pâque le dimanche après le quatorzième jour de la lune de mars (5) : or ces conciles supposent qu'il y avait alors des Eglises fondées et établies en divers lieux.

(1) Qui ipsorum lingua Celtæ, nostra Galli appellantur. (Quos) ab Aquitanis Garumna flumen, a Belgis Matrona et Sequana dividit. (CÆSAR, *Comment.*, L. I, c. 1.)

(2) *Celtæ*, a people of Gaul, between the R. *Garonne* and the *Seine*. (*Classical geographical Dictionary*, by Laurence Echard, London, 1705.)

(3) Nam etsi in mundo loquelæ dissimiles sunt, sed tamen virtus traditionis una et eadem est. Et neque hæ quæ in Germania sunt fundatæ ecclesiæ, aliter credunt, aut aliter tradunt : neque hæ quæ in Iheris sunt, *neque hæ quæ in Celtis*, neque hæ quæ in Oriente, neque hæ quæ in Ægypto, neque hæ quæ in Libya, neque hæ quæ in medio mundi constitutæ. Sed, sicut sol, creatura Dei, in universo mundo unus et idem est, sic et lumen et prædicatio veritatis ubique lucet, et illuminat omnes homines qui volunt ad cognitionem veritatis venire. (*Contra Hæreses*, L. I, cap. X, edit. Massuet, 1740, p. 49)

(4) Eusebii Pamphili *Hist. Eccles.*, L. V, c. 23 et 24, édition de Henri de Valois, p. 155, 156. — *Annotat. Henrici Valesii*, *ibid.*, p. 94.

(5) Non eram nescius antiquiores alias Galliæ synodos memorari, atque in his Lugdunenses duas S. Irenei episcopi; quarum in altera, quam episcoporum XII fuisse tradunt, Valentini, Marcionis et aliorum hæreses damnarit; in altera, cum episcopis XIII, Pascha die dominico celebrandum adversus Quartadecimanos decreverit. (SIRMOND, *Concilia antiqua Galliæ*, *præfatio*.)

Il y avait donc, au second siècle de notre ère, des églises établies dans la Gaule celtique, c'est-à-dire, au sens le plus restreint, dans ces provinces centrales, comprises entre la Garonne et la Seine, que Grégoire de Tours prétend n'avoir été évangélisées qu'au milieu du III^e siècle. Ce témoignage de saint Irénée parlant de faits contemporains ne renverse-t-il pas l'assertion de Grégoire de Tours parlant de faits écoulés quelques siècles auparavant ?

Les adversaires de notre opinion, comprenant toute la force de ce passage, ont cherché à l'éluder en restreignant ce mot de *Celtæ* à la seule province de Lyon : mais, après ce qu'on vient de voir des deux conciles tenus sous saint Irénée, cette interprétation n'est pas recevable : écoutons l'illustre de Marca : « Ils nous accorderont sans restriction que, dans ce temps, il y avait des églises chez les Germains et dans les Espagnes : mais ils pointilleront sur ce mot de *Celtæ*, que saint Irénée applique en général à tous les Gaulois, et qu'ils veulent, par je ne sais quel esprit de jalousie, restreindre à la seule province de Lyon. Ah ! loin des cœurs français une pareille envie ! qu'ils n'enlèvent pas à notre patrie une gloire que lui reconnaissent même les étrangers ! »

« Du reste, ajoute de Marca, on peut voir facilement en quel état se trouvait, du temps d'Irénée, la foi chrétienne dans les Gaules si l'on fait attention à ce que dit Tertullien, qui écrivait trente années après (1) ».

En effet Tertullien, dans son livre *contre les Juifs*, écrit vers l'an 220, par conséquent avant l'époque assignée par Grégoire de Tours à la grande mission des Gaules, s'exprime d'une manière encore plus explicite que saint Irénée : en prouvant contre les juifs l'accomplissement des prophéties touchant la diffusion de la religion chrétienne dans tout l'univers, il énumère les nations qui croient en Jésus-Christ, et dans cette énumération il comprend « les » Gétules et les Maures d'Afrique, tous les confins des Espagnes, « les diverses nations des Gaules (*Galliarum diversæ nationes*), et » même les îles Britanniques, inaccessibles aux Romains, et pour-

(1) *Illa tempestate, Germanis quidem et Hispanis suas ecclesias nostri liberaliter absque ulla restrictione concedent, sed digladiabuntur de Celtis contra Irenæum ; qui generaliter cum sit locutus de Celtis, ejus sententiam ad specialem tractum, Lugduno vicinum, invidiose coercebunt. Absit livor iste à Gallorum pectoribus ! neque gentis honori manus violentas inferant cui exteri parcunt.... Sane quo in statu esset, Irenæi ætate, fides christiana apud Gallos, ille facile conjiciet, qui Tertullianum, triginta post annos disserentem, expenderit de recepto Evangelio, etc.*

(DE MARCA, *apud Acta SS.*, T. V junii, p. 546.)

« tant soumises au Christ (1) ». Quelles étaient ces diverses nations des Gaules ? Tertullien entend par là les quatre provinces qui formaient la division des Gaules depuis Auguste, à savoir : Narbonne, Lyon, la Belgique, l'Aquitaine. Or l'Aquitaine reconnaît saint Martial pour apôtre ; et, comme il y avait des chrétiens dans cette province du temps de Tertullien, il s'ensuit que saint Martial y avait prêché long-temps avant le milieu du III^e siècle, époque assignée à sa mission par Grégoire de Tours. De quel front ose-t-on soutenir avec cet historien que le christianisme n'a été prêché dans la majeure partie des Gaules, et même sur le littoral de la Méditerranée, si voisin de l'Italie, à Arles et à Narbonne, qu'au milieu du III^e siècle, lorsque saint Irénée et Tertullien, qui vivaient avant cette époque, disent si formellement le contraire ?

Lactance, qui écrivait au commencement du IV^e siècle, s'exprime d'une manière non moins énergique que Tertullien lorsqu'il dit que, après la mort de Domitien, arrivée à la fin du I^{er} siècle, « l'Eglise devint plus illustre et plus florissante, et que, sous les princes bons et tolérants qui lui succédèrent dans le gouvernement de l'empire romain, exempte des attaques de ses ennemis, elle étendit ses bras à l'orient et à l'occident, en sorte qu'il n'y avait aucun coin de la terre si reculé où la religion du vrai Dieu n'eût point pénétré, aucune nation si barbare dont elle n'eût adouci les mœurs ; mais, ajoute-t-il, dans la suite cette longue paix fut troublée ; car, long-temps après, Dèce s'éleva pour persécuter l'église (2) ». Ainsi, long-temps avant l'empire de Dèce, c'est-à-dire avant le milieu du III^e siècle, la religion chrétienne était généralement répandue dans les diverses parties du monde. Ce témoignage de Lactance contredit donc Grégoire de Tours, qui veut que les apôtres qui ont évangélisé

(1) *Getulorum varietates, et Maurorum multi fines, Hispaniarum omnes termini, et Galliarum diversæ nationes, et Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita, etc.* (TERTULLIAN., *Advers. Judæos*, C. VII, *Patrol.* T. II, col. 610.)

(2) *Rescissis igitur actis tyranni, non tantum in statum pristinum Ecclesia restituta est, sed etiam multo clarius ac floridius enituit; secutisque temporibus, quibus multi ac boni principes romani imperii clavum regimenque tenuerunt, nullos inimicorum impetus passa, manus suas in orientem occidentemque porrexit; ut jam nullus esset terrarum angulus tam remotus quo non religio Dei penetrasset; nulla denique natio tam feris moribus vivens ut non, suscepto Dei cultu, ad justitiæ opera mitesceret. Sed enim postea longa pax rupta est. — Exstitit enim post annos plurimos execrabile animal Decius, qui vexaret ecclesiam.* (LACTANT., *De Mortibus Persecut.*, cap. III et IV, *Patrolog.*, T. VII, col. 199 et 200.)

la majeure partie des Gaules n'y soient venus qu'au milieu du III^e siècle.

Enfin, vers le milieu du VI^e siècle, sept évêques de France, — les évêques de Tours, de Rouen, de Paris, de Nantes, d'Angers, de Rennes et du Mans, — écrivant à sainte Radegonde, lui disaient que, « dès la naissance du christianisme, la vraie foi avait commencé à respirer dans les pays de la Gaule (1) ». Or par qui la vraie foi aura-t-elle été prêchée dès le premier siècle dans les pays de la Gaule, sinon par ceux que les plus anciennes églises des Gaules regardent comme leurs fondateurs et leurs apôtres? Tous ces témoignages que nous venons de citer, de saint Irénée, de Tertullien, de Lactance, d'Eusèbe, etc., ne montrent-ils pas que le christianisme, prêché dans les Gaules dès le premier siècle (*ipso catholicæ religionis exortu*), était répandu, dans le second siècle et au commencement du troisième, du temps de saint Irénée et de Tertullien, dans ces provinces que Grégoire de Tours prétend n'avoir été évangélisées que vers le milieu du III^e siècle? Donc 2^o ce passage de Grégoire de Tours n'a aucune autorité, parce qu'il est en contradiction avec des écrivains antérieurs dont le témoignage a plus de valeur que le sien, attendu qu'ils parlent de choses contemporaines ou assez rapprochées de leur temps.

§ 3. — *On trouve dans ce passage des faits particuliers dont on démontre historiquement la fausseté.*

Je dis en troisième lieu que ce passage de Grégoire de Tours n'a aucune autorité, parce qu'on y trouve des faits particuliers dont on démontre historiquement la fausseté : pour n'en citer qu'un seul, il est matériellement faux que saint Trophime n'ait été envoyé en Gaule qu'au milieu du III^e siècle (250), sous le consulat de Dèce et de Gratus.

En effet, il est historiquement démontré que, à cette époque, il y avait sur le siège d'Arles un évêque hérétique nommé Marcien, qui fut dénoncé au pape saint Etienne et à saint Cyprien de Carthage, par les évêques de la province de Lyon, comme étant infecté du schisme et de l'hérésie de Novatien. Saint Cyprien écrivit à ce sujet au pape Etienne avant le différend qui s'éleva entre eux

(1) Cum ipso catholicæ religionis exortu cœpissent Gallicanis in finibus venerandæ fidei primordia respirare. (*Apud Gregor. Turon., Hist. Franc., L. IX, cap. XXXIX, RUINART, col. 464.*)

sur la question du baptême administré par les hérétiques, c'est-à-dire avant 254. Nous remarquons dans sa lettre les passages suivants : « Il faut que vous écriviez à nos collègues dans l'épiscopat » qui sont établis dans les Gaules de ne plus souffrir les insultes » de cet orgueilleux et opiniâtre Marcien, ennemi de la piété » divine et du salut de nos frères, qui *depuis long-temps se vante* » et dit hautement partout qu'il suit le parti de Novatien, et qu'il » s'est séparé de notre communion..... Envoyez des lettres dans la » Provence et aux fidèles d'Arles pour leur recommander de se » séparer de Marcien, et de choisir un autre évêque à sa place, » afin que le troupeau du Christ, jusqu'ici dispersé, blessé, » méprisé, trouve un centre d'union. Qu'il suffise que, *dans les* » *années précédentes*, un grand nombre de nos frères soient morts » là-bas sans recevoir la paix..... Faites-moi connaître l'évêque qui » aura été substitué à la place de Marcien, afin que nous sachions » à qui nous devons écrire et envoyer nos frères (1) ». Ces paroles que nous avons soulignées : *depuis long-temps il se vante*, — *dans les années précédentes*, font naturellement remonter à l'an 250 l'époque où Marcien s'était séparé de la communion catholique : son épiscopat avait dû commencer avant cette année. On voit par là qu'il est impossible que saint Trophime ait été envoyé comme évêque d'Arles à une époque où il y avait déjà sur ce siège un évêque hérétique, nommé Marcien, bien postérieur à saint Trophime sur la liste des évêques de cette ville. Quelle autorité peut donc avoir ce passage de Grégoire de Tours? S'il renferme une erreur sur saint Trophime, ne doit-il pas être suspect à l'égard de saint Martial?

Launoy et les partisans de Grégoire de Tours, comprenant combien cette lettre de saint Cyprien est écrasante pour leur système, ont cherché à élever des doutes sur son authenticité; mais les savants

(1) Quapropter facere te oportet plenissimas litteras ad coepiscopos nostros in Galliis constitutos, ne ultra Marcianum pervicacem et superbum, et divinæ pietatis ac fraternæ salutis inimicum, collegio nostro insultare patiantur.... *qui jam pridem jactat et prædicat*, quod Novatiano studens et ejus pervicaciam sequens à communione se nostra segregaverit.... Dirigantur in Provinciam et ad plebem Arelate consistentem à te litteræ, quibus abstanto Marciano alius in locum ejus substituat, et grex Christi, qui in hodiernum ab illo dissipatus et vulneratus contemnitur, colligatur. Sufficiat multos illic ex fratribus nostris *annis istis superioribus* excessisse sine pace.... Significa plane nobis quis in locum Marciani Arelate fuerit substitutus, ut sciamus ad quem fratres nostros dirigere, et cui scribere debeamus. (*Cypriani opera, Epist. LXVII*, édit. Baluze, p. 115, 116, 117.)

éditeurs de saint Cyprien, Rigault (1), Jean Fell, évêque d'Oxford (2), et surtout notre illustre Baluze (3), ont démontré l'authenticité de cette pièce avec une évidence telle qu'il n'est plus permis de revenir sur cette question.

De plus, un monument authentique et solennel du v^e siècle renverse entièrement l'assertion de cet historien sur saint Trophime : c'est une lettre de dix-neuf évêques de la province d'Arles, adressée, l'an 440, au pape saint Léon pour revendiquer les privilèges que l'église de Vienne avait enlevés à cette métropole. Voici un passage de cette requête : « Toutes les provinces de la Gaule » savent, et la sainte Eglise Romaine ne l'ignore pas, que la cité » d'Arles est la première ville des Gaules qui ait mérité de recevoir » pour pontife saint Trophime, *envoyé par le bienheureux apôtre saint* » *Pierre*, et que, de là, le don de la foi s'est répandu peu à peu dans » les autres provinces des Gaules..... Les prédécesseurs de Votre » Sainteté, ajoutent les prélats, respectant les usages anciens, » ont confirmé par des décrets solennels (comme les archives du » Saint-Siège en font foi) ce qu'une antique institution avait trans- » mis à l'égard des privilèges de l'Eglise d'Arles, persuadés qu'il » était parfaitement juste et raisonnable que, comme la sainte » Eglise Romaine occupe le premier rang parmi toutes les autres » Eglises du monde à cause du bienheureux Pierre, prince des » apôtres, ainsi, dans les Gaules, l'Eglise d'Arles, qui a mérité *de* » *recevoir des apôtres mêmes* saint Trophime pour évêque, reven- » diquât le pouvoir d'ordonner les évêques, privilège dont elle use » avec une scrupuleuse religion (4) ». Ainsi ce saint Trophime

(1) Edition de saint Cyprien, p. 110, note.

(2) Edition de saint Cyprien, Oxford, *Epist.*, p. 176.

(3) Edition de saint Cyprien, note sur l'épître LXVII, p. 436.

(4) Omnibus etenim regionibus Gallicanis notum est, sed nec sacrosanctæ Ecclesiæ Romanæ habetur incognitum, quod prima intra Gallias Arelatensis civitas missum a beatissimo Petro apostolo sanctum Trophimum habere meruit sacerdotem, et exinde aliis paulatim regionibus Galliarum donum fidei et religionis infusum..... Quam quidem antiquitatem sequentes prædecessores Beatitudinis vestræ, hoc quod erga privilegia Arelatensis Ecclesiæ institutio vetusta tradiderat, promulgatis (sicut et scrinia apostolicæ sedis procul dubio continent) auctoritatibus confirmarunt : credentes plenum esse rationis atque justitiæ ut, sicut per beatissimum Petrum, apostolorum principem, sacrosancta Ecclesia Romana teneret supra omnes totius mundi Ecclesias principatum, ita etiam intra Gallias Arelatensis Ecclesia, quæ sanctum Trophimum ab apostolis missum sacerdotem habere meruisset, ordinandi pontificium vendicaret. His secundum religionem utitur privilegiis Ecclesia memorata. (S. LEO., *Epist. LXV: Patrolog.* MIGNÉ, T. LIV, p. 880, 881.)

que Grégoire de Tours fait venir sous l'empire de Dèce, — dix-neuf évêques de toute une province, antérieurs d'un siècle et demi à Grégoire de Tours, et apparemment mieux renseignés sur l'histoire de leur propre province, le proclament envoyé par saint Pierre du temps des apôtres, et présentent le fait comme connu de tous. Lequel des deux témoignages est préférable, le plus récent ou le plus ancien? le témoignage d'un seul ou le témoignage de plusieurs? le témoignage d'un étranger ou celui des évêques du pays? Il n'y a pas d'hésitation possible, quand même on aurait oublié qu'il y avait un évêque hérétique sur le siège d'Arles à l'époque que Grégoire de Tours assigne à la mission de saint Trophime. Aussi plusieurs savants, tels que Longueval (1), Denys de Sainte-Marthe, dans le *Gallia Christiana* (2), partisans avoués de Grégoire de Tours, se sont-ils vus forcés de l'abandonner sur l'article de la mission de saint Trophime.

Avant les évêques de la province d'Arles, et à propos du privilège qu'ils revendiquaient, le pape Zosime, l'an 447, avait dit de saint Trophime : « Assurément il ne faut point déroger à ce privilège de la ville métropolitaine d'Arles, vers laquelle fut envoyé en premier lieu l'évêque Trophime, source première de laquelle toutes les Gaules ont reçu les ruisseaux de la foi (3) ». Si la ville d'Arles est la première ville des Gaules qui ait reçu la foi, comme il est hors de doute que le christianisme était établi dès le second siècle dans les villes de Lyon et de Vienne, on ne peut contredire plus formellement Grégoire de Tours, qui retarde la mission de saint Trophime jusqu'au milieu du III^e siècle.

Launoy et ses partisans ont cherché à éluder la force du témoi-

(1) *Hist. de l'Eglise gallic.*, Dissert. prélim.

(2) *Huic vulgatæ opinioni opponitur Gregorii Turonensis auctoritas.*

Ad hæc respondemus.... episcopos secundæ Narbonensis, Alpium Maritimarum, et Arelatensis provinciæ, qui sedebant medio sæculo V, doctiores fuisse circa origines Ecclesiarum suarum et tempus quo fundatæ erant quam Gregorius Turonensis, qui floruit sæculo VI desinente. Certe. si Trophimus accessisset tantum post medium sæculum III, nec nisi postea jacta essent fundamenta dictarum Ecclesiarum, quomodo tot episcopi, quorum nonnulli jam seniores erant, nec longe ab his aberant temporibus, in istis potuissent cæcitere, aut, si noverant, mentiri voluissent, aut fucum facere? (*Gallia Christiana*, T. I, col. 519.)

(3) Sane quoniam metropolitane Arelatensis urbi vetus privilegium minime derogandum est, ad quam primum ex hac sede Trophimus summus antistes, ex cujus fonte totæ Galliæ fidei rivulos acceperunt, directus est. (SIMOND, *Concilia antiqua Galliæ*, édit. 1629, T. I, p. 42, 43).

gnage des évêques de la province d'Arles en alléguant que *saint Pierre* voulait dire ici le *siège apostolique* : mais il ne faut pas avoir lu le texte pour soutenir une pareille interprétation. D'ailleurs que prétendaient ces évêques ? Ils prétendaient montrer que l'Eglise d'Arles était plus ancienne que celle de Vienne : or la mission par le Saint-Siège ne prouvait rien : la mission par saint Pierre prouvait tout. On sait du reste que l'Eglise de Vienne était florissante au second siècle : dès l'an 177 elle envoyait des lettres aux Eglises d'Asie : or le plus célèbre des archevêques de Vienne, saint Adon (859), reconnaît l'ancienneté de l'Eglise d'Arles, puisqu'il dit dans son Martyrologe que « saint Trophime était disciple de saint Pierre et de saint Paul (1) », et dans son opuscule *Sur les Fêtes des Apôtres*, après avoir dit que saint Trophime, ordonné à Rome par saint Pierre et saint Paul, fut envoyé le premier à Arles, il cite le témoignage du pape Zosime, qui écrivait plus d'un siècle avant Grégoire de Tours : « C'est de cette source, comme dit le pape Zosime, que toutes les Gaules ont reçu les ruisseaux de la foi (2) ». Usuard, dans son Martyrologe (875), s'exprime dans les mêmes termes que saint Adon de Vienne (3).

Avant saint Adon et Usuard, le petit Martyrologe romain, écrit vers 740 (4), reconnaissait saint Trophime pour un disciple des apôtres (5).

Il résulte de cette masse de témoignages une démonstration historique que Grégoire de Tours s'est trompé en retardant la mission de saint Trophime au milieu du *iii^e* siècle.

(1) IV kal. januarii (29 decemb.). Item, apud Arelatem, natalis sancti Trophimi, episcopi et confessoris, discipuli apostolorum Petri et Pauli. (*Patrolog.*, T. CXXIII, p. 205.)

(2) IV kal. januarii (29 decemb.). Natalis sancti Trophimi, de quo scribit apostolus ad Timotheum : *Trophimum autem reliqui infirmum Mileti* (II Tim. iv). Hic, ab apostolis Romæ ordinatus episcopus, primus ad Arelatem, urbem Galliæ, ob Christi Evangelium prædicandum directus est. Ex cujus fonte, ut beatus papa Zosimus scribit, totæ Galliæ fidei rivos acceperunt; qui apud eandem urbem in pace quievit. (*Patrolog.* Migne, T. CXXIII, p. 194.)

(3) IV kal. jan. (29 decemb.) Apud Arelatem, natalis sancti Trophimi, cujus meminit Paulus scribens ad Timotheum, qui, ab eodem apostolo episcopus ordinatus, præfatæ urbi primus ob Christi evangelium prædicandum directus est. Ex cujus fonte, ut papa Zosimus scribit, tota Gallia fidei rivulos accepit. (*Martyrolog.* : *Patrolog.*, T. CXXIV, p. 849.)

(4) SOLIER, *Prolegom. Usuard.* : *Patrolog.*, T. CXXIII, p. 529.

(5) 29 decemb. (IV kal.) David regis, et Trophimi episcopi, discipuli apostolorum. (*Patrolog.*, T. CXXIII, p. 177.)

Donc ce passage de Grégoire de Tours n'a aucune autorité, parce que, 3^e parmi les faits particuliers qu'il énonce, il y en a dont on démontre historiquement la fausseté. Et on pourrait raisonner ainsi contre Grégoire de Tours : « Si saint Trophime a été envoyé dans les Gaules par les apôtres, saint Martial, que vous dites être venu avec lui, n'a-t-il pas été envoyé dans le même temps ? »

§ 4. — *Dans ce passage Grégoire de Tours est en contradiction avec lui-même.*

En quatrième lieu, ce passage de Grégoire de Tours n'a aucune autorité, parce qu'il est contredit par plusieurs textes du même historien.

En effet 1^o, après avoir parlé de ces sept évêques envoyés dans les Gaules sous l'empire de Dèce, il dit, dans le chapitre suivant, que « un de leurs disciples alla à la cité de Bourges prêcher aux peuples le Christ, Sauveur de tous (1) », et il consacre tout ce chapitre à la biographie de saint Ursin, premier évêque de Bourges. Or, d'un autre côté, dans le livre *De la Gloire des Confesseurs*, il dit, en parlant du même saint Ursin, que « il avait été ordonné évêque, et envoyé dans les Gaules *par les disciples des apôtres* (2) ». Donc, d'après Grégoire de Tours, ces sept évêques seraient disciples des apôtres, et alors ils n'auraient pu être envoyés sous l'empire de Dèce ; ou, si l'on entend par *disciples des apôtres* les premiers papes successeurs de saint Pierre, tels que saint Clément, par exemple, à qui l'ancienne tradition du Berry attribue en effet la mission de saint Ursin (3), il faut reconnaître encore que le premier évêque de Bourges n'a pu être envoyé au III^e siècle, et que, Grégoire de Tours étant ici en flagrante contradiction avec lui-même, son passage sur les sept évêques n'a aucune autorité.

2^o Dans le passage de son histoire relatif aux sept évêques, il adopte pour l'époque de la mission de saint Saturnin la date tradi-

(1) De horum vero discipulis quidam Biturigas civitatem aggressus, Salutare omnium, Christum Dominum populis nuntiavit. (GREG. TURON., *Hist. Franc.*, L. I, C. XXIX, RUINART, col. 24.)

(2) Bituriga vero urbs primum a sancto Ursino, qui a *discipulis apostolorum* episcopus ordinatus in Gallias destinatus est, verbum salutis accepit. (*De Glor. Confess.*, C. LXXX, RUINART, col. 961.)

(3) A Clemente læta mente
Missus est Bituricam.

(LABBE, *Nova Bibl.*, T. II, p. 459.)

tionnelle qu'il avait trouvée dans les Actes de ce Saint, dans lesquels il est dit que, d'après un souvenir fidèle, saint Saturnin était venu à Toulouse sous l'empire de Dèce. Or, d'un autre côté, dans le livre *De la Gloire des Martyrs*, il dit en parlant du même saint Saturnin : « Ordonné, dit-on, par les disciples des apôtres, il fut envoyé à la ville de Toulouse (1) ». Ainsi, d'une part, il adopte une tradition qui fait venir saint Saturnin au milieu du III^e siècle ; et, d'autre part, il adopte une tradition différente qui fait venir saint Saturnin sur la fin du I^{er} siècle. N'est-ce pas là une seconde contradiction ? Donc le passage relatif aux sept évêques n'a aucune autorité.

3^o Dans le chapitre XXVIII^e de son Histoire, Grégoire de Tours retarde jusqu'au milieu du III^e siècle la mission de ces évêques que les traditions des diverses Eglises de France regardent comme les plus anciens prédicateurs de l'Evangile dans les Gaules. Or, d'autre part, dans le livre *De la Gloire des Martyrs*, en parlant de saint Eutrope, évêque de Saintes, il le fait ordonner évêque et envoyer dans les Gaules par le pape saint Clément (2) vers la fin du premier siècle. Mais, pour aller à Saintes, il fallait suivre la voie romaine qui traversait toute la Gaule, et en particulier Limoges et notre province : l'Evangile aurait donc été prêché à l'extrémité occidentale de la Gaule un siècle et demi avant que les villes d'Arles, de Narbonne, de Limoges, eussent entendu cette prédication ! Cela n'est-il pas contradictoire ? — De plus Grégoire de Tours rapporte une lettre écrite par quelques évêques de France à sainte Radegonde, où il est dit que, « dès la naissance du christianisme, la vraie foi avait commencé à respirer dans les pays des Gaules (3) ». Mais par qui la foi chrétienne aura-t-elle été prêchée dans les Gaules au premier siècle ? N'est-ce pas surtout par ces missionnaires de Rome que les plus anciennes Eglises des Gaules regardent comme leurs fondateurs et leurs apôtres ? Or tout cela ne contredit-il pas le passage *incriminé*, qui retarde leur mission jusqu'au milieu du III^e siècle ?

4^o Dans le passage relatif aux sept évêques, Grégoire de Tours fait venir saint Martial sous l'empire de Dèce : or, d'un autre côté,

(1) Saturninus vero martyr, ut fertur, ab apostolorum discipulis ordinatus, in urbem Tolosatium est directus. (*De Glor. Martyr.*, C. XLVIII, RUINART, col. 777.)

(2) Eutropius quoque, martyr Santonicæ urbis, a beato Clemente episcopo fertur directus in Gallias, ab eodem etiam pontificalis ordinis gratia consecratus est. (*De Glor. Mart.*, C. LVI, RUINART, col. 786.)

(3) *Histor. Franc.*, L. IX, C. XXXIX, RUINART, col. 464.

dans son livre *De la Gloire des Confesseurs*, il dit de saint Martial que, « envoyé par les évêques de Rome (ce qui ne désigne aucune époque, et pourrait s'entendre, à la rigueur, de saint Pierre et de saint Paul), il vint à Limoges avec deux prêtres *qu'il avait amenés d'Orient* (1) ». Ces dernières expressions sont une confirmation expresse de notre tradition locale, qui veut que saint Martial soit venu d'Orient avec saint Pierre, et soit né en Judée. Mais cela ne semble-t-il pas contredire la mission de saint Martial au III^e siècle?

Donc ce passage de Grégoire de Tours, contredit par plusieurs autres passages du même écrivain, n'a aucune autorité historique, et doit être regardé comme non avenu.

§ 5. — *Les partisans de Grégoire de Tours reconnaissent eux-mêmes que ce passage est très-défectueux.*

En dernier lieu, ce passage n'a aucune autorité, parce qu'il est reconnu comme très-défectueux par les partisans mêmes de Grégoire de Tours.

En effet, parmi ses partisans, quelques-uns, tels que Longueval (2), Denys de Sainte-Marthe (3), etc., sont forcés d'avouer qu'il s'est trompé à l'égard de saint Trophime; d'autres, tels que Fleury (4), sont plus favorables à la tradition rapportée par saint Adon de Vienne, qui fait venir au I^{er} siècle saint Trophime d'Arles et saint Paul de Narbonne. Les auteurs de l'*Histoire de Languedoc* conviennent « que cet historien peut s'être trompé », et que, s'ils le suivent, c'est « sans préjudice de l'ancienne tradition de l'Eglise de Narbonne, qui reconnaît pour son premier évêque Paul, disciple des apôtres, lequel peut avoir été envoyé dans les Gaules long-temps avant saint Saturnin (5) ». Enfin, parmi les partisans les plus avancés de Grégoire de Tours, quelques-uns, tels que Tillemont, ne le suivent pas sur le temps où il place la mission des sept évêques :

(1) *Igitur sanctus Martialis episcopus, a Romanis missus episcopis, in urbe Lemo-vicina prædicari exorsus est.... Erant tunc temporis cum eo duo presbyteri, quos secum ab Oriente adduxit in Galliam. (De Glor. Confess., C. XXVII, RUINART, col. 916, 917.)*

(2) *Hist. de l'Eglise Gallic.*, dissert. prélim., 1^{re} propos.

(3) *Gallia Christ.*, T. I, col. 519.

(4) *Hist. Eccl.*, L. II, n. VII; L. VI, n. XLIX.

(5) *Hist. gén. du Languedoc*, in-fol., T. I., note XXIII, p. 616.

« On peut croire, dit-il, qu'ils avaient été envoyés durant la paix dont l'Eglise jouit sous Philippe (1) ». « Il ne se faut pas arrêter absolument au règne de Dèce, dit-il encore, pour y mettre la venue de ces évêques. Car la persécution qu'il excita contre l'Eglise, dès le commencement de 250 au moins, n'était pas bien propre pour envoyer en France une mission de cette nature. Saint Fabien n'en eut pas beaucoup le loisir en 250, puisqu'il fut martyrisé le 20 de janvier (2) ». Longueval est du même sentiment que Tillemont : « Il est probable, dit-il, que ces missionnaires furent envoyés quelques années plus tôt, pendant la paix de l'Eglise et sous le règne de Philippe (3) ». Avant ces deux écrivains, Bosquet, dans son *Histoire ecclésiastique des Gaules*, avait été forcé de convenir que « ces sept évêques avaient été envoyés dans les Gaules, non pas ensemble, ni dans le même temps, mais à diverses reprises (4) ». Les partisans de Grégoire de Tours reconnaissent donc eux-mêmes que ce passage est très-défectueux.

En effet, il paraît souverainement invraisemblable, dit M. Faillon, que, sous l'empire de Dèce, le pontife romain ait envoyé dans les Gaules, comme le suppose saint Grégoire de Tours, une troupe si considérable de prédicateurs. On tient que tous ces évêques ont eu un ou plusieurs compagnons de leur apostolat : or on ne comprendrait guère que le temps de Dèce eût été favorable pour une pareille mission. Car ce prince, auteur de la septième persécution générale, commença à persécuter les chrétiens dès son avènement à l'empire, puisqu'il fit périr le pape saint Fabien lui-même le 20 janvier 250. De plus, cette persécution fut si cruelle que le Saint-Siège vqua plus de seize mois, c'est-à-dire pendant tout le temps que vécut encore l'empereur Dèce, parce que ce tyran *attaquait surtout les évêques, et n'en voulait point souffrir à Rome*, comme le font observer les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* (5). Mais, si le clergé romain n'osait pas ordonner un pape pendant cette longue vacance, comment supposer qu'il ait eu la hardiesse d'ordonner

(1) *Mémoires pour servir à l'Hist. Eccl.*, T. IV, p. 443.

(2) *Ibid.*, p. 741.

(3) *Hist. de l'Eglise Gallie.*, an 250, note.

(4) *Diversis itaque temporibus, illi episcopi in Gallias venerunt, non uno eodemque, simul et semel. (Hist. Eccl. Gall., L. III, C. XXI.)*

(5) *Art de vérifier les dates*, édit. 1770, p. 212.

néanmoins sept évêques, et de les envoyer encore avec plusieurs autres missionnaires pour fonder de nouvelles Eglises (1) ?

En résumé, ce passage de Grégoire de Tours n'a aucune autorité : 1^o parce qu'il s'appuie sur une citation inexacte ; 2^o parce qu'il est en contradiction avec des écrivains antérieurs dont le témoignage a plus de valeur que celui de cet historien ; 3^o parce qu'on trouve dans ce passage des faits particuliers dont on démontre la fausseté ; 4^o parce que, dans ce passage, Grégoire de Tours est en contradiction avec lui-même ; 5^o parce que les partisans de cet écrivain reconnaissent eux-mêmes que ce passage est très-défectueux.

Or ce passage de Grégoire de Tours, qui est le seul fondement positif de l'opinion historique qui fait venir saint Martial au milieu du III^e siècle, ce passage étant démontré sans autorité et sans valeur, n'avons-nous pas déjà, même avant d'énoncer des preuves, n'avons-nous pas un préjugé légitime en faveur de la tradition immémoriale de notre pays sur l'époque où a été envoyé l'apôtre de l'Aquitaine ?

Du reste, comme cette tradition est conforme à ce que nous lisons dans l'Evangile et dans les plus anciens Pères de l'Eglise sur la diffusion universelle de la prédication chrétienne au temps des apôtres ! Nous voyons dans l'Evangile que les apôtres et leurs disciples s'élancent de Jérusalem, et, se partageant le monde, vont prêcher la foi jusqu'aux extrémités de la terre. Comme Eusèbe l'a remarqué (2), « les uns envahissent l'empire romain et cette grande cité reine de toutes les cités ; les autres vont dans le royaume des Perses ; les autres, chez les Parthes et les Arméniens ; d'autres vont chez les Scythes ; quelques-uns pénètrent jusqu'aux extrémités de la terre et jusque dans le pays des Indes ; d'autres traversent l'Océan, et abordent dans les îles qu'on appelle Britanniques (3) ». C'est ainsi

(1) *Monuments inédits*, etc., T. II, col. 352, 353.

(2) At vero apud omnes nomen Jesu prædicare, admirabiliaque ejus gesta, et in urbibus et in agris docere; et alios quidem eorum, imperium Romanum, ipsamque omnium urbium reginam invadere; alios Persarum regnum, alios Armeniorum, Parthorum alios nationem; item alios Scytharum, quosdam etiam ad ipsos orbis terræ venisse fines, Indorumque regionem penetrasse; alios porro trans Oceanum evasisse, ad eas insulas quæ Britannicæ vocantur: hæc sane ego nunquam humana vi effecta putaverim. (EUSÈBE, *Démonst. Evang.*, L. III, C. V, édit. Paris, 1628, p. 111.)

(3) Τινάς δὲ ἤδη καὶ ἐπ' αὐτά τῆς οἰκουμένης ἔλθειν τὰ ἄκρα, ἐπὶ τε τῶν Ἰνδῶν φθάσαι χώραν, καὶ ἐτέρους ὑπὲρ τὸν Ωκεανὸν παρελθεῖν ἐπὶ τὰς καλουμένας Βρεττανικὰς νῆσους. (EUSÈBE, *ibid.*)

que s'exprimait, au commencement du IV^e siècle, le père de l'*histoire ecclésiastique*. Mais, si les apôtres ont songé à faire évangéliser la Grande-Bretagne par eux-mêmes ou par leurs envoyés, à plus forte raison l'ont-ils fait pour les Gaules, qu'il fallait traverser nécessairement pour pénétrer dans les îles Britanniques (1).

Que voyons-nous encore dans l'Evangile? Saint Paul voyage en Arabie, traverse plusieurs fois la Syrie et l'Asie-Mineure, va dans la Grèce, prêche à Athènes le *Dieu inconnu*, se fait conduire à Rome; et, dans un de ses voyages, il écrivait aux Romains : « Je rends grâces à Dieu de ce que votre foi est annoncée dans le monde entier (2); je vous verrai en passant lorsque je me rendrai en Espagne; je passerai parmi vous en me rendant en Espagne (3) ». La plupart des Pères de l'Eglise enseignent qu'en effet l'apôtre des nations a exécuté ce projet. Un contemporain de saint Paul, un de ses *coadjuteurs* dans l'apostolat (4), le pape saint Clément, écrivait de Rome aux habitants de Corinthe que saint Paul, « le héraut de l'Evangile dans le monde entier, a prêché la justice à toute la terre, et s'est transporté jusqu'aux dernières limites de l'Occident (5) ». Saint Jérôme, qui unissait à l'érudition la plus étendue la critique la plus sûre, et qui avait puisé à Rome les vraies traditions apostoliques, parle plusieurs fois de ce voyage de saint Paul en Espagne, et il dit dans son livre des *Ecrivains ecclésiastiques* : « Il faut savoir que, dans la première défense que saint Paul présenta de sa cause, l'empire de Néron n'étant pas encore affermi, et ne se laissant pas

(1) Quelque extraordinaire que paraisse cette assertion, que la foi a été annoncée dans la Grande-Bretagne du temps des apôtres, ce n'est pas seulement dans Eusèbe qu'on la trouve. Un autre écrivain grec, Métaphraste, dans son Commentaire sur saint Pierre et saint Paul, a écrit que saint Pierre lui-même a pénétré dans la Grande-Bretagne pour y annoncer l'Evangile : *εις Βρεττανίαν παραγίνεται*. (*Acta SS.*, T. V junii, p. 416.)

(2) Gratias ago Deo meo..., quia fides vestra annuntiatur in universo mundo. (*Ad Roman.*, C. I, v. 8.)

(3) Cum in Hispaniam proficisci cœpero, spero quod præteriens videam vos...; per vos proficiscar in Hispaniam. (*Ad Roman.*, XV, v. 24, 28.)

(4) Cum Clemente, et cæteris *adjutoribus* meis, quorum nomina sunt in libro vitæ. (*Ad Philipp.*, IV, 3.)

(5) Præco factus in Oriente ac Occidente, eximium fidei decus accepit; totum mundum docens justitiam, et ad occidentis terminum veniens (*καὶ ἐπὶ τὸ τέλος τῆς δύσεως ἑλθὼν*). — S. CLEMENT. *ad Corinth.* Epist. 1, C. V. (COTELIER, *Patres Ævi Apostol.*, T. I, p. 148, 149.)

aller à ces grands crimes que rapporte l'histoire, l'apôtre fut mis en liberté par Néron, afin que l'Evangile fût prêché dans *les pays de l'Occident*, comme il l'écrit lui-même dans sa seconde Epître à Timothée (1). Les plus anciens Pères de l'Eglise, saint Hippolyte, évêque de Porto (2), saint Athanase (3), saint Epiphane (4), saint Jean-Chrysostôme (5), saint Cyrille de Jérusalem (6), Théodoret (7), et plus tard saint Grégoire-le-Grand (8), saint Isidore de Séville (9), parlent, comme d'une chose avérée, de ce voyage de saint Paul en Espagne. Et ce qui confirme que le christianisme a été prêché en Espagne du temps des apôtres, c'est qu'on y a trouvé une ancienne inscription ainsi conçue : « A Néron César-Auguste pour avoir purgé la province des brigands et des gens qui prêchaient une nouvelle superstition (10) » : ce qui ne peut s'entendre que de la religion chrétienne.

L'apôtre des nations, parti de l'Orient, alla donc jusqu'aux confins de l'Occident, et ne s'arrêta qu'aux extrémités du monde, là où le fabuleux Hercule avait planté ses colonnes, et avait dit : *Nec plus ultra*, il n'y a plus rien au-delà. « Appelé par le Seigneur, dit saint Jérôme, saint Paul s'élança sur toute la surface de la terre, et il prêcha l'Evangile depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie, et de là jusqu'en Espagne : il fournit sa course depuis la mer Rouge, ou plutôt depuis un Océan jusqu'à l'autre Océan, imitant son maître et le

(1) Sciendum autem in prima satisfactione, necdum Neronis imperio roborato, nec in tanta erumpente scelera quanta de eo narrant historiæ. Paulum à Nerone dimissum ut Evangelium Christi in Occidentis quoque partibus prædicaretur, sicut ipse scribit in secunda Epistola ad Timotheum. (*De Viris Illustribus*, C. V : *Patrolog.*, T. XXIII, p. 615.)

(2) *Opuscul. de duodecim Apostol.* (*Bibl. Vet. Patr.*, T. III, p. 265.)

(3) *Epist. ad Dracontium*, edit. Bened., T. I, p. 235.

(4) Ο μὲν γὰρ Παῦλος καὶ ἐπὶ τὴν Ἰσπανίαν ἀφικνεῖται. (*Adv. Hæc.*; L. I; Hæres. XXVII, edit. Petav., T. I, p. 107.)

(5) Καὶ ὁρᾷς αὐτὸν ἀπὸ Ἱερουσαλὴμ εἰς Ἰσπανίαν τρέχοντα. (*In Math. Homil.* LXXV, al. LXXXVI; edit. Bened., T. VII, p. 723. — *Orat. VII in Paul.*, T. II., p. 516.)

(6) *Catéch.* XVII. (*Bibl. Vet. Patr.*, T. IV, p. 540.)

(7) *In Epist. II ad Timoth.*, Cap. ult. — *In Epist. ad Philipp.*, Cap. I. — *In Psalm.* 116.

(8) *Moral. in Job*, L. XXXI, C. LIII, edit. Bened., T. I, col. 1044.

(9) *De Ortu et Obitu Patrum*, Cap. LXIX : *Patrolog.*, T. LXXXIII, p. 450.

(10) BARON. *Annal. ad an.* 69, § 46.

soleil de justice, dont il est écrit : « Il part d'une extrémité du ciel , et il arrive jusqu'à l'autre extrémité du ciel », en sorte que la terre manqua plus tôt sous ses pas avant que l'ardeur de la prédication fit défaillance à son zèle (1) ».

Or, comme le dit de Marca, saint Paul, en se rendant en Espagne, dut suivre cette voie romaine, si célèbre chez les anciens, qui allait d'Italie dans la Bétique en traversant les Gaules, et qui passait par Nice, Arles, Narbonne et les monts Pyrénées (2) : c'est ce que racontent en effet plusieurs écrivains grecs (3), et c'est ce que confirment les traditions des provinces méridionales de la Gaule, rapportées par Usuard (4) et Adon de Vienne : ce dernier dit, dans sa Chronique, que « saint Paul, mis en liberté par Néron, se rendit en Espagne, et qu'il laissa pour prêcher saint Trophime à Arles et saint Crescent à Vienne (5) ».

Pour ce qui est de saint Crescent, les plus anciens Pères de l'Eglise confirment sa mission dans les Gaules : Eusèbe, saint Epiphane, Théodoret, veulent que ces paroles de saint Paul : *Crescens in Galatiam*, se traduisent ainsi : *Crescent est parti pour la Gaule*. Eusèbe s'exprime ainsi : « Parmi les autres compagnons de saint Paul, Crescent fut envoyé dans les Gaules, selon le témoignage de saint Paul lui-même (6) ». Saint Epiphane dit que la Gaule a été

(1) Qui vocatus a Domino effusus est super faciem universæ terræ, ut prædicaret Evangelium de Jerosolymis usque ad Illyricum, et ædificaret non super alterius fundamentum ubi jam fuerat prædicatum; sed usque ad Hispanias tenderet, et a mari Rubro, imo ab Oceano usque ad Oceanum curreret : imitans Dominum suum et solem justitiæ, de quo legimus : *A summo cælo egressio ejus, et occursus ejus usque ad summum ejus* : ut ante eum terra deficeret, quam studium prædicandi. (*In Amos*, Cap. V. : *Patrolog.*, T. XXV, p. 1043, 1044.)

(2) *Ap. Acta SS.*, T. V junii, p. 545.

(3) S. Sophron. de Jérusalem (*Sermo de Natal. Apost.*, apud *Cornel. a Lapid.* — *In Epist. ad Roman.*, C. XV). Métaphraste, Vie de saint Paul (*apud Acta SS.*, T. V junii, p. 422). Voir dans ces deux écrivains, à propos du voyage de saint Paul en Espagne, la belle légende de Xantippe et de Probus.

(4) *Martyrolog.*, 12 décemb. (*Patrolog.*, T. CXXIV, p. 793.)

(5) Paulus Romam vincetus mittitur, et biennium in libera manens custodia, post hæc ad prædicandum dimittitur, necdum Nerone in tantam persecutionem christianorum erumpente quantam de eo narrant historiæ. Quo tempore creditur Paulus ad Hispanias pervenisse, et in Arelate Trophimum, Viennæ Crescentem, discipulos suos, ad prædicandum reliquisset. (*Adon. Chronicon* : *Patrolog.*, T. CXXIII, p. 79.)

(6) Τῶν γὰρ λοιπῶν ἀκόλουτων τοῦ Παύλου, Κρίσκης μὲν ἐπὶ τὰς Γαλλίας στείλαμενος ὑπ' αὐτοῦ μαρτυρεῖται. (EUSÈBE, *Hist. Eccles.*, L. III, C. IV, edit. Henr. Vales., p. 59.)

évangélisée, non-seulement par saint Crescent, mais encore par saint Luc : « Le ministère de la prédication évangélique, dit-il, ayant été confié à saint Luc, il l'exerce en passant dans la Dalmatie, dans la Gaule, dans l'Italie, mais *particulièrement dans la Gaule*, ainsi que saint Paul l'assure, dans ses Epîtres, de quelques-uns de ses disciples : « Crescent, dit-il, est en Gaule ». Car il ne faut pas lire *en Galatie*, comme quelques-uns le croient par erreur, mais *en Gaule* (1). Théodoret donne à ce texte de saint Paul la même interprétation que saint Epiphane (2). Saint Sophrone de Jérusalem dit aussi que saint Crescent a prêché dans les Gaules (3). Et la tradition immémoriale de l'Eglise de Vienne (4), qui regarde saint Crescent comme son premier évêque, confirme le récit d'Eusèbe et des autres Pères grecs que nous venons de citer.

Enfin, si nous recevons le témoignage de saint Isidore de Séville, saint Philippe aurait aussi prêché aux Gaulois en traversant leur pays : « Philippe, dit ce Père, prêche le Christ aux Gaulois, et conduit à la lumière de la science et au port de la foi les nations barbares voisines des ténèbres et rapprochées des vagues de l'Océan (5). Nous nous étonnons que le P. Noel Alexandre (6), et,

(1) Ἐπιτραπέντος δὲ αὐτοῦ κηρύξει τὸ Εὐαγγέλιον, καὶ κηρύττει πρῶτον ἐν Δαλματία, καὶ ἐν Γαλλίᾳ, καὶ ἐν Ἰταλίᾳ, καὶ ἐν Μακεδονίᾳ. Ἀρχὴ δὲ ἐν τῇ Γαλλίᾳ ὥς καὶ περὶ τινῶν τῶν αὐτοῦ ἀπόλουτων λέγει ἐν ταῖς αὐτοῦ Ἐπιστολαῖς ὁ αὐτὸς Παῦλος ὅτι Κρίσκῃς φησὶν τῇ Γαλλίᾳ. Οὐ γὰρ ἐν τῇ Γαλατία, ὡς τινες πλανηθέντες νομίζουσιν, ἀλλ' ἐν τῇ Γαλλίᾳ. (*Adv. Hær.*, L. II, Bæres. XXXI, edit. Petav., T. I, p. 43.)

(2) Γαλατίαν, τὰς Γαλλίας οὕτως ἐκάλεσεν. Οὕτω γὰρ ἐκαλοῦντο πάλαι οὕτω δὲ καὶ νῦν αὐτὰς ὀνομάζουσι οἱ τῆς ἔξω παιδείας μετείληφότες. (THEODORET, *in Epist. II ad Timoth.*, cap. IV.)

(3) Κρήσκῃς ἐν Γαλλίαις ἐκήρυξε τὸ Εὐαγγέλιον. (*De Vitis Apostol.*, inter Opera Hieronymi : *Patrolog.*, T. XXIII, p. 722.)

(4) Apud Galatiam, B. Crescentis, discipuli S. Pauli apostoli, qui ad Gallias transitum faciens, verbo prædicationis multos ad fidem Christi convertit, Viennæ civitate Galliarum per aliquot annos sedit, ibique Zachariam discipulum pro se episcopum ordinavit. Rediens vero ad gentem cui specialiter fuerat episcopus datus, Galatas, usque ad beatum finem vitæ suæ in opere Domini confortavit. (*Martyrolog.*, V kal. julii : *Patrolog.*, T. CXXIII, p. 293.)

(5) Philippus a Bethsaida civitate, unde et Petrus, Gallis prædicat Christum, barbarasque gentes, vicinasque tenebris, et tumentis Oceano conjunctas, ad scientiæ lumen fideique portum deducit. Deinde in Hierapoli, Phrygiæ provinciæ urbe, crucifixus, lapidatusque obiit, rectoque sepultus cadavere, simul cum filiabus suis ibidem requiescit. (*De Ortu et Obitu Patrum*, Cap. LXXIII : *Patrolog.*, T. LXXXIII, col. 152.) Voir sur ce passage de saint Isidore les savantes observations de P. de Marca. (*Acta SS.*, T. V junii, p. 515.)

(6) *In Hist. Eccl. sæc. 4*, dissert. XV, T. III, p. 458.

après lui, le P. Honoré de Sainte-Marie (1) aient regardé comme supposé cet ouvrage de saint Isidore : il suffit, pour en prouver l'authenticité, de dire que saint Ildefonse l'énumère parmi les ouvrages de ce Père de l'Eglise (2). En outre, de Marca avait trouvé ce livre parmi les œuvres de saint Isidore dans un manuscrit du ix^e siècle (3). Après saint Isidore, saint Julien de Tolède assigne la Gaule à saint Philippe comme ayant été le champ de sa mission (4); et Fréculphe, évêque de Lisieux en 823, reproduit intégralement, dans sa Chronique, ce passage de saint Isidore (5).

On voit, par tous ces témoignages, que, si des apôtres et des hommes apostoliques ont évangélisé la Gaule dès le premier siècle, on ne doit point trouver étonnant que leurs envoyés y aient fondé des Eglises.

Et l'on voudrait que l'Evangile n'eût été annoncé dans la majeure partie des Gaules que deux siècles après la mort de saint Pierre et de saint Paul ! — Et l'on voudrait que le littoral de la Méditerranée, si voisin de l'Italie, que les villes d'Arles et de Narbonne, par exemple, n'eussent été évangélisées que deux siècles plus tard, lorsque saint Cyprien arrosait de son sang le sol de Carthage, lorsque Tertullien avait composé ses ouvrages immortels ! — Et l'on voudrait, sur la foi d'un texte sans valeur, donner un démenti à des traditions si respectables de tant d'Eglises qui s'accordent sur ce point ! Et l'on voudrait que, à Rome, saint Pierre eût enchaîné la parole de Dieu ! que la lumière se fût repliée sur elle-même ! L'on voudrait que saint Pierre n'eût pas songé à notre patrie lorsque tant de traditions s'accordent à dire qu'il y a envoyé des apôtres ! — Je m'arrête sur ce point : il me semble qu'il n'en faut pas davantage pour ruiner jusqu'aux fondements l'opinion historique qui s'appuie sur un passage de Grégoire de Tours. — Mais cela ne me suffit pas : il faut maintenant que je montre la légitimité de notre tradition, en remontant de siècle en siècle jusqu'aux apôtres, et en trouvant, jusqu'au dernier anneau de cette chaîne, des témoignages historiques qui confirment notre tradition.

(1) *Réflexions sur les règles et l'usage de la critique*, T. I, 2^e part., dissert. VI, p. 202.

(2) *De Viris Illust. : Patrolog.*, T. XCVI, col. 202. — Voir, sur l'authenticité de ce livre, l'éditeur de saint Isidore, FACSTIN AREVAL : *Patrolog.*, T. LXXXI, p. 382 et suivantes.

(3) *Apud Acta SS.*, T. V junii, p. 546.

(4) *Comment. in Nahum prophet.*, n^o 76 : *Patrolog.*, T. XCVI, col. 746.

(5) *Patrolog.*, T. CVI, col. 1148.

CHAPITRE SECOND.

**TÉMOIGNAGES DE LA TRADITION EN FAVEUR DE LA MISSION
DE SAINT MARTIAL AU I^{er} SIÈCLE.**

Avant de produire les témoins de l'antique tradition du Limousin et de l'Aquitaine sur saint Martial, nous croyons devoir exposer les principes sur lesquels repose notre travail et les règles critiques qui nous ont servi de guide dans la recherche et l'appréciation des témoignages traditionnels.

1^{re} RÈGLE. — À défaut de témoignages historiques (et nous entendons par là des récits faits par des témoins contemporains, ou rédigés d'après des mémoires ou des témoignages contemporains), on peut arriver, avec un certain degré de certitude, à la connaissance de faits antérieurs dont la mémoire s'est conservée par la tradition, c'est-à-dire par la transmission des événements faite oralement ou de vive voix, et communiquée, comme de main en main, d'une génération à la génération suivante (1).

2^e RÈGLE. — Pour s'assurer de la vérité des événements anciens rapportés par la tradition, il faut examiner si cette tradition a pour objet des faits publics et éclatants; si elle est constante et ancienne; et, quand il s'agit de faits qui appartiennent à une époque très-reculée, il faut rechercher des preuves écrites de cette tradition, en remontant de siècle en siècle jusqu'à une époque qui ne soit pas trop éloignée de l'événement (2).

3^e RÈGLE. — Ce serait se montrer trop sévère en matière de critique d'exiger que les preuves écrites de la tradition remontassent au temps même où l'événement s'est passé : en effet, un document

(1) On peut consulter sur la valeur historique de la tradition le savant académicien Fréret. (*Mém. Acad. Bell. Lett.*, T. VI, p. 453.)

(2) *Prima est, ut de eo quod in traditione positum dicitur, diversis et temporibus et locis scriptum sit à pluribus exploratæ fidei viris, qui producantur ut testes.* (LAUNOY, *Dissert. de Sulp. Sever.*, § 16, p. 86.)

contemporain serait quelque chose de plus qu'un témoignage traditionnel : ce serait un témoignage historique.

4^e RÈGLE. — Quand on a des témoignages anciens qui établissent qu'une tradition a été reconnue pendant une série de siècles, il suffit qu'on n'en trouve pas le commencement pour supposer avec raison qu'elle existait dans les siècles antérieurs où l'absence de documents ne permet pas d'en rechercher les traces : en fait de tradition *possession vaut titre*.

5^e RÈGLE. — En vertu du même principe, lorsqu'une ou plusieurs provinces sont en possession tranquille, depuis plusieurs siècles, d'un fait traditionnel admis sans contestation, il ne suffit pas, pour les en déposséder, de mettre en avant l'objection vague qu'on appelle l'*argument négatif*, et qui se fonde sur le silence des anciens écrivains : il faut, pour rejeter cette tradition, alléguer des témoignages historiques qui la combattent formellement, ou qui démontrent qu'elle est récente et supposée; ou bien il faut produire des raisons si fortes et si convaincantes qu'elles forcent un homme sage et prudent de rejeter cette tradition (1).

6^e RÈGLE. — Une tradition a d'autant plus de valeur qu'elle est plus en harmonie avec l'enseignement général de l'histoire, et elle a d'autant moins de force qu'elle y semble plus opposée.

7^e RÈGLE. — Quand il y a divergence entre les traditions sur un même fait, on doit préférer le témoignage des auteurs du pays à celui des auteurs étrangers (2); on doit préférer celle des traditions qui est la plus ancienne, et qui est enseignée d'une manière constante, à celle qui serait relativement récente, et qui ne reposerait que sur un témoignage isolé.

8^e RÈGLE. — Quand bien même il se trouverait dans un écrivain, dans un récit historique, dans une légende rédigée d'après la tradition, quelque fait suspect de supposition, ou invraisemblable, ou même dont la fausseté serait démontrée, ce ne serait pas une raison de rejeter tout le reste; car, comme l'a dit le P. Honoré de Sainte-

(1) Cf. HONORÉ DE SAINTE-MARIE, *Réflexions sur les règles et l'usage de la critique*, T. I, 2^e partie, dissert. VII, § 3, p. 302.

(2) « Il semble qu'il est de l'équité de préférer toujours les anciens auteurs d'un pays aux étrangers : il est très-difficile en effet de savoir exactement ce qui se passe dans des lieux éloignés; et nous voyons souvent que les bruits populaires qui se répandent d'une nation chez une autre et que les récits qui viennent de loin ont trompé beaucoup d'écrivains, dans un temps surtout où le commerce des lettres était rare et difficile. » (HONORÉ DE SAINTE-MARIE, *ibid.*, p. 287.)

Marie, on ne méprise pas le témoignage d'un écrivain parce qu'il s'est mépris quelquefois (1). « Que deviendrait la science du passé, dit dom Guéranger, s'il était permis de ne tenir aucun compte du témoignage d'un écrivain dont la probité est d'ailleurs incontestable, par cela seul qu'on rencontrerait dans ses récits quelque trace d'inexactitude ou de préoccupation (2)? »

9^e RÈGLE. — Dans un ouvrage apocryphe, c'est-à-dire dans un ouvrage qui n'a pas été composé par l'auteur dont il porte le nom, mais qui a été *supposé* à une époque postérieure, on peut trouver un écho véritable de la tradition sur un événement, au moins pour l'époque à laquelle on prouve que cet ouvrage a été véritablement écrit (3).

10^e RÈGLE. — Dans une légende composée sur des données traditionnelles, il faut savoir dégager le fait capital ou les événements principaux des circonstances accessoires et des détails secondaires : ceux-ci, en passant de bouche en bouche, peuvent facilement s'altérer, et se mélanger d'additions étrangères ; mais le *gros des faits* (4) est moins susceptible d'altération. La vraie et utile critique consiste à dégager la vérité des nuages qui la couvrent, en dépouillant le fait principal des détails inexacts.

11^e RÈGLE. — On connaît que les détails d'un récit traditionnel ou d'une légende sont altérés ou apocryphes lorsqu'ils sont contraires aux mœurs, aux coutumes, aux manières de parler qui étaient en usage à l'époque où l'on suppose que s'est passé le fait traditionnel (6).

12^e RÈGLE. — Lorsqu'il y a concordance entre deux ou plusieurs traditions sur un même fait, et que ces diverses traditions n'ont pu s'inspirer l'une chez l'autre, comme, par exemple, quand les pays où elles se sont transmises sont séparés par de longues distances,

(1) HONORÉ DE SAINTE-MARIE, *Réflexions sur les règles et l'usage de la critique*, T. I, 2^e partie, dissert. VII, § 3, p. 302.

(2) *Histoire de sainte Cécile*, 2^e édit., p. 387.

(3) « On ne saurait désavouer que plusieurs livres supposés ne soient de quelque autorité. Les critiques qui passent pour les plus délicats en cette matière ne manquent pas de les citer quand ils peuvent leur être de quelque secours. » (HONORÉ DE SAINTE-MARIE, *loc. cit.*, p. 298.)

(4) Les esprits vraiment justes ne se croient point en droit de les rejeter (les traditions) pour le *gros des faits*. (FRÉRET, *Mém. Acad. Bell. Lett.*, T. VI, p. 153.)

(5) « Il faut que ces traditions n'aient rien de contraire aux usages et aux temps où ces choses ont été reçues. » (HONORÉ DE SAINTE-MARIE, *loc. cit.*, p. 301.)

cet accord de diverses traditions sur un même fait est une preuve non équivoque de la vérité de ce fait : c'est une règle de critique dont Tertullien a donné la formule en ces termes : *Quod apud multos unum invenitur non est erratum, sed traditum* (1) : une tradition qui est la même chez divers peuples n'est pas une erreur ou un mensonge : c'est une vérité transmise de vive voix.

Après avoir exposé les règles de la critique sur la tradition, produisons les témoignages traditionnels en faveur de la mission de saint Martial au 1^{er} siècle.

Il serait inutile et superflu d'énumérer ici les témoignages favorables à l'apostolat de saint Martial qui sont postérieurs au 11^e siècle. On sait que, à partir du second concile de Limoges (1034), ce point d'histoire, promulgué par des conciles provinciaux, sanctionné par la haute autorité du souverain pontife, était reçu dans toute l'Aquitaine avec autant de respect qu'un article de foi. Du reste nous nous réservons de donner, dans un appendice, la liste des écrivains qui ont professé cette opinion historique depuis le 11^e siècle jusqu'à nos jours. Mais, comme, dans une discussion de ce genre, ce qui fait le mérite d'un document c'est son antiquité, nous allons citer, à partir seulement du commencement du 11^e siècle, les témoignages favorables à l'apostolat de saint Martial.

XI^e SIÈCLE.

Au commencement du 11^e siècle, il se tint plusieurs conciles sur la question de l'apostolat de saint Martial ; non pas que l'on fût divisé sur l'époque de sa mission : la tradition était reçue, dans l'Aquitaine et même dans toute la France, que saint Martial avait été envoyé au 1^{er} siècle par saint Pierre lui-même ; mais l'on disputait seulement sur ce point si saint Martial devait être honoré du nom d'apôtre, ainsi qu'on le trouvait dans d'anciens martyrologes et livres liturgiques, ou si l'on devait continuer à l'honorer sous le titre plus modeste de confesseur-pontife, ainsi qu'on le faisait alors dans la cathédrale de Limoges. La discussion, commencée dans des assemblées de princes et de prélats, à Paris et à Poitiers, prit une telle importance que l'on convoqua des conciles provinciaux à Bourges et à Limoges pour la décider. Disons un mot de ces divers conciles.

(1) TERTULLIAN., *De Præscript.*, Cap. XXVIII.

Assemblée de Paris (1023).

L'an 1023, une assemblée de princes et de prélats se réunit à Paris, dans le palais et en présence du roi Robert de pieuse mémoire (1). On y agita cette question de l'apostolat de saint Martial. Une altercation s'éleva sur ce point entre les Français et les Limousins; et, chose remarquable! ce n'étaient pas ces derniers qui étaient les plus chauds partisans de l'apostolat: ils disaient aux Français: « Vous autres, Français, vous ne faites pas bien de compter saint Martial parmi les apôtres: nous, nous faisons mieux de le placer parmi les confesseurs. Vous le regardez comme le dernier des apôtres; et nous, nous le mettons au premier rang parmi les confesseurs ». L'archevêque de Bourges Gauzlin, ancien abbé de Fleury, prit la parole pour apaiser ce différend: « Il me semble, dit-il, que ceux qui comptent saint Martial au nombre des confesseurs n'agissent pas selon les règles de la justice et de la raison; car il est plutôt du rang des apôtres que de celui des confesseurs. Si quelqu'un plaçait le nom du roi qui est ici présent, non pas dans la liste des rois, mais dans celle des comtes ses sujets, il ferait par là acte d'ignorance ou de mépris pour la personne du roi; et, s'il agissait par ignorance, on lui pardonnerait facilement à cause de sa rusticité; mais, s'il faisait cela par mépris, non-seulement le roi, mais les comtes ses sujets, et les princes, et ses amis, s'irriteraient contre le contempteur. Et, de fait, tout ce pays de France sait bien que ce prédicateur de l'Aquitaine n'est pas du rang des confesseurs, qui ne viennent qu'après les martyrs, mais qu'il est du rang des apôtres, qui passent avant les martyrs. Pour moi, si je rayais son nom de la liste apostolique, je craindrais d'encourir l'indignation de saint Pierre et des autres qui regardent saint Martial comme leur collègue et leur associé dans la gloire. S'il y a des apôtres en dehors des douze, comme on ne peut en douter, incontestablement celui-là est apôtre qui a reçu du Seigneur le don des grâces avec les autres apôtres. Il est de la race d'Abraham; il est disciple du Seigneur; il a été baptisé par saint Pierre; il a reçu sa mission de Jésus-Christ.... En le maintenant au rang des apôtres, nous autres Français nous suivons la coutume pleine de raison que nous ont transmise nos pères, qui ont formé les premiers le monastère de

(1) Consulter sur cette assemblée de Paris Adémar de Chabannes, *Commemorat. Abbat. Sancti Martialis*. (*Patrolog.*, T. CXLI, col. 83, 84.)

Saint-Benoit (4). Quiconque voudra nous imiter en cela suivra la ligne droite de la vérité. »

Le roi Robert et tous les princes et prélats qui assistaient à l'assemblée applaudirent à ces paroles de l'archevêque de Bourges (2).

Assemblée de Poitiers (1024).

L'année suivante (1024) (3), le duc d'Aquitaine Guillaume IV

(1) Gauzlin, avant d'être archevêque de Bourges, avait été abbé du monastère de Saint-Benoît-sur-Loire. (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, p. 855.)

(2) Adhuc enim vivente rege Roberto, cum antecessor meus Hugo in palatio ei apud Parisios assisteret cum multitudine nobilium et doctorum, altercatio inter Francos et Lemovicenses de re hujusmodi coram rege fieri cœpit; et ego ibi tunc præsens interfui. Dicebant isti : « Vos Franci, non recte facitis quia Martialem cum apostolis pronuntiat : nos recte agimus quia eum inter confessores recitamus. Vos ultimum apostolorum dicitis : nos primum confessorum in litaniiis dicimus. » Quorum litigium archiepiscopus supradictus Gauzlenus compescuit, dicens : « ... Omnes qui Martialem inter confessores pronuntiant non bene juste, non bene perspicaciter agere mihi videntur : ille enim magis est sortis apostolicæ unus quam sortis confessorum... Utique, si regis qui adest nomen non inter regum, sed comitum subjectorum vocabula diceret quis, aut rusticus diceretur, aut malivolis regis contemptor. Et, si simplicitate rustica id fieret, nil moveretur rex animo, sed rusticitati facile ignosceret : si vero non simpliciter sed contemptive diceretur, non dubium quin regis animus ad iracundiam pro contemptu suo accenderetur.... Nec tantum rex quantum subditi comites ejus, et principes, et amici, in contemptorem irati fierent. Revra scit omnis hæc regio quia ille prædicator Aquitanie de gradu non confessorum, qui post martyres sunt, sed apostolorum, qui ante martyres sunt, existit. Ego autem, si nomen ejus de apostólico ordine auferrem, timerem ut apostoli Petri et aliorum indignationem hac in re incurrerem qui, olim in mundo, et nunc in cœlo, collegam et sodalem suum Martialem præclarum consocium per hæc re, ratum conservamus. Quisquis nos hac in re imitari voluerit rectam veritatis lineam tenebit. » — Quo perorato, archiepiscopus tacuit; et rex cum omni dignitate clericorum et principum qui sibi assistebant dicta archiepiscopi collaudavit. (ODOLRIC, in *Concilio II Lemovic.* — HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, pars I, p. 855, 856, 857.)

(3) En 1023, selon Pagi (*Ann.* 1023, n° 2). Nous pensons que le concile de Poitiers a été tenu en 1024, parce que l'abbé Odolric, dans le second concile de Limoges, en 1031, compte sept ans révolus depuis l'époque où le duc Guillaume reçut du roi d'Angleterre ce livre enrichi d'images qu'il présenta aux évêques dans le concile de Poitiers. Or il y aurait huit ans si l'on plaçait ce concile en 1023.

réunit à Poitiers une autre assemblée où l'on agita de nouveau cette question de l'apostolat de saint Martial. Ce prince venait de recevoir du roi des Anglais Canut-le-Grand (1) des présents magnifiques et vraiment royaux, et, entre autres, un livre, écrit en lettres d'or, dans lequel se trouvaient les noms des saints avec leurs images. Le duc Guillaume, homme lettré, montra ce livre aux évêques, dans le concile de Poitiers, comme un témoignage de l'antiquité de l'apostolat de saint Martial, qui se trouvait placé là dans le catalogue des apôtres. Ce prince si instruit disait à l'archevêque de Bordeaux et aux autres prélats qui assistaient au concile : « Nous pouvons juger de quelle autorité est le saint patron de l'Aquitaine, puisque la tradition qui le met au rang des apôtres a été transmise aux Anglais par saint Grégoire, qui a tant travaillé au salut de cette nation. Il serait peu habile de révoquer en doute ce dont le pape Grégoire n'a pas douté. Vous voyez, vénérables évêques, que, dans ce livre qui a été écrit chez les Anglais, on a omis Timothée, Cléophas, Silas et les autres dont on trouve le nom dans les Evangiles, dans les Actes des apôtres et dans les Epîtres de saint Paul, et auxquels vous reconnaissez, en dehors des douze, les prérogatives de l'apostolat, et cependant on n'a pas omis notre illustre apôtre, quoiqu'on ne trouve pas son nom dans les Evangiles (2). »

Ce fait, dont nous empruntons le récit à l'abbé Odolric, dans le second concile de Limoges, est confirmé par Adémar de Chabannes : « Dernièrement, dit-il, le roi des Anglais a envoyé au duc d'Aquitaine, avec d'autres présents, un livre, écrit en lettres d'or, dans

(1) Cf. ADEMAR, *Histor.*, L. III, d. 41 : *Patrolog.*, T. CXLI, col. 56.

(2) Illud quoque mihi memorandum est quod, ante hos septem annos, rex Anglorum duci Aquitanie regalia munera misit, simulque codicem litteris aureis scriptum, in quo nomina sanctorum distincta cum imaginibus continebantur. Quod volumen jam olim in concilio Pictavensi, dum hac eadem de re quæstio esset, idem dux Wilielmus, litteris edoctus, in testimonium antiquitatis pontificibus ostendit. Erat enim ibi Martialis in aliorum apostolorum catalogo positus. Qui peritissimus princeps dicebat archiepiscopo Burdigalensi et aliis qui ibidem aderant episcopis : « Conjicere, inquiens, possumus quam egregie auctoritatis sit beatus Aquitanorum patronus de quo Gregorius in illa sui laboris gente hanc legem tradidit observandam. Nimirum imperitorum est dubitare de quo sanctus papa Gregorius non dubitavit. Videtis ecce, o episcopi, in hoc codice qui apud Anglos scriptus est, prætermisum esse Timotheum, et Cleopham, et Silam, et alios quorum nomina in Evangeliiis, et in Actibus Apostolicis, sive in Epistolis Pauli leguntur, quos Apostolos dicitis præter duodecim esse : non tamen prætermisum esse illum nostrum patronum, ... cujus nomen in Evangeliiis reticetur. (HARDUIN, *Concil.*, T. VI, pars I, p. 865, 866. — *Patrolog.*, T. CXLII, col. 4369.)

lequel Martial se trouve placé dans la série de saint Pierre et des autres apôtres (1) ».

1^{er} Concile de Limoges (1028).

Quelques années après, l'an 1028 (2), il se tint à Limoges un concile dont les actes ne sont point parvenus jusqu'à nous : nous savons toutefois qu'il y avait plusieurs évêques et les abbés des principaux monastères. On y décida que saint Martial, étant du nombre des soixante-douze disciples désignés par le Seigneur comme apôtres, et ayant reçu du Sauveur lui-même le pouvoir de prêcher l'Evangile, devait être regardé comme un apôtre (3). Le dernier jour du concile, le dimanche 3 août 1028, l'évêque Jourdain, au milieu d'un immense concours de peuple, leva le corps de saint Martial de son sépulcre, et le transporta avec grande pompe sur le maître-autel de la cathédrale, où l'on célébra la messe en son honneur comme d'un apôtre (4). Ce même jour, quand on eut rapporté les saintes reliques dans l'église du Sauveur, l'évêque de Limoges et ses chanoines, d'une part, l'abbé de Saint-Martial et ses religieux, d'autre part, firent un concordat par lequel ils s'en-

(1) Nam et nuper illius gentis (Anglorum) rex codicem litteris aureis scriptum Aquitanix duci cum aliis muneribus direxit qui in serie beati Petri et aliorum apostolorum Martialem continet scriptum. (*Apud* BALUZE, *Histor. Tutel*, *Append.*, col. 397. — *Patrolog*, T. CXLII, col. 122.)

(2) Jusqu'ici presque tous les historiens et collecteurs de conciles ont placé en 1029 le premier concile de Limoges. Ils se fondent sur ce que disait, en 1031, l'évêque Jourdain, que ce concile s'était tenu la première année de la dédicace de l'église de Saint-Martial, dédicace que Geoffroy du Vigeois, écrivain du XII^e siècle, rapporte à l'an 1028. Mais le témoignage d'Adémar, qui écrivait sa lettre sur l'apostolat l'an 1028, quelques mois après la tenue du concile de Limoges, dont il rappelle toutes les circonstances, ce témoignage positif et contemporain nous paraît devoir l'emporter sur une induction tirée de Geoffroy du Vigeois, qui n'écrivait que dans le siècle suivant. La dédicace de l'église du Sauveur aurait donc eu lieu l'an 1027.

(3) Quia ipse est egregius apostolus Christi, licet non sit de illis duodecim, sed unus ex septuaginta duobus qui post duodecim a Domino designati sunt apostoli.... Nam verum est quia ipse est Domini discipulus; et verum est quia ab ipsius ore Domini accepit potestatem prædicandi et authoritatem ligandi et solvendi. ... (*Mss. de Saint-Martial*, *apud* BONAV., T. I, p. 609.)

(4) Aggregato maximo populorum conventu, sacratissimum corpus patroni a suo levavimus tumulo, et piissimo obsequio transtulimus super hoc sanctum altare.... Facta sunt hæc dominica resurrectionis die, in ipsa solemnitate Inventionis corporis sancti Stephani (JORDAN., *in Concil. Lemov. II*; HARDOUIN, T. VI, col. 871.)

gagèrent solennellement, en se donnant la main droite, à célébrer à l'avenir et à perpétuité l'office de saint Martial comme d'un apôtre (1). Et le concile fit un décret ainsi conçu : « Si quelqu'un ose combattre et enfreindre ce décret sur l'apostolat de saint Martial, qu'il soit anathème, et maintenant et à jamais ! — Et tous les évêques et abbés répondirent d'une voix unanime : Amen ! qu'il en soit ainsi (2) !

Discussion d'Adémar et de Benoît de Cluse (1028).

Le jour de la clôture du concile de Limoges (3 août 1028), notre célèbre chroniqueur Adémar de Chabannes, partisan fougueux de l'apostolat, eut sur ce sujet une discussion assez vive avec un moine lombard nommé Benoît, prieur de Saint-Michel de Cluse, près de Turin. Le moine de Saint-Cybard a rendu compte de cette discussion dans une curieuse *Lettre sur l'apostolat de saint Martial*, datée de l'année 1028, que le docte Mabillon a publiée dans ses *Annales Bénédictines* (t. IV. *append.*, p. 717 et suiv.), et que, tout récemment, l'abbé Migne a reproduite dans sa *Patrologie* (t. CXLII, col. 89—112). La discussion commença à la cathédrale, avant la messe synodale, que célébrait l'évêque Jourdain. Benoît de Cluse soutenait que saint Martial n'était qu'un homme apostolique ; Adémar prétendait que saint Martial est apôtre, comme étant du nombre des soixante-douze disciples qui sont appelés apôtres dans l'Evangile de saint Luc (3). La cérémonie de la messe synodale, et

(1) Ideo delatum est corpus beati Martialis apostoli in basilicam Sancti Stephani apud Sedem, dominica resurrectionis die, in festivitate dedicationis ejusdem ecclesie, et iterum ipsa die reportatum est ad suum sepulcrum, ubi manibus dextris firmaverunt episcopus et omnes canonici et monachi, ut omni tempore in perpetuum deinceps tam futuri quam presentes cantent de ipso sicut de unius apostoli persona, tam in psalmis et responsoriis quam in hymnis et antiphonis et missis. (*Mss. de Saint-Martial*, ap. BONAV., T. I, p. 609.)

(2) Si quis hanc scripturam de apostolatu beati Martialis repugnans violaverit, ex Dei auctoritate, et beati apostoli Petri, et ipsius sancti Martialis coapostoli ejus, omniumque sanctorum Dei, anathema sit, hic et in perpetuum. — Dixerunt omnes unanimes episcopi et abbates : Amen, sic fiat ! (*Mss. de Saint-Martial*, ap. BONAV., T. I, p. 610.)

(3) Et dicente illo : « Martialis est apostolicus vir, non apostolus » ; ac me ei obsistente : « Martialis non est apostolicus vir, sed apostolus, nam unus est ipse de septuaginta duobus apostolis » ; illoque inferente : « Ubi est auctoritas de illis ?

le tumulte de la foule, qui se pressait de toutes parts, forcèrent les deux adversaires d'interrompre la discussion. Le soir, quand on eut rapporté les reliques de saint Martial dans la basilique du Sauveur, après qu'on eut chanté, dans l'église du Sépulcre, les vêpres des apôtres, Adémar, apercevant Benoît au milieu de la foule, l'appela au parloir du monastère, où la discussion recommença.

Le matin, le prieur de Cluse avait affirmé que cette opinion de l'apostolat était une invention nouvelle, et il avait défié son adversaire de lui montrer ce titre d'apôtre donné à saint Martial dans des livres anciens. Pour le convaincre, le moine Aimeric porta un *très-vieux volume* de la Vie de saint Martial apôtre (1) : c'était la légende attribuée à Aurélien. Benoît prétendit que cette vie était apocryphe; qu'elle n'avait été composée que depuis un siècle par quelque moine ami du mensonge; que l'ancienne Vie de saint Martial, qu'on avait perdue dans un incendie du monastère, disait tout simplement que saint Martial, converti à la prédication de saint Pierre, avait été envoyé par lui à Limoges. « Cependant, ajouta-t-il, comme ce livre est ancien, il a plus d'autorité que s'il était nouveau : car les anciennes autorités, quoique mensongères, ont plus de poids à nos yeux, que les récentes, quoique vraies (2) ». Adémar lui répondit que, long-temps avant l'incendie du monastère de Saint-Martial, avant même l'établissement du monachisme dans cette église (848), cette Vie était répandue dans toutes les provinces des Gaules, des Espagnes, de la Bretagne et de l'Italie, et qu'il croyait à cette Vie comme aux quatre Evangiles (3).

Le moine Aimeric entra de nouveau, portant un vieux bréviaire

Nam nescio præter duodecim apostolos ». Petrus monachus illico apertum nobis protulit Evangelium in medio, ubi legebatur : *Designavit Dominus et alios septuaginta duos*, subauditur *apostolos*, et ille mox confusus siluit. (*Patrolog.*, T. CXLI, col. 93.)

(1) Itaque nobis loquentibus Aimericus monachus obtulit ei *veterrimum volumen* de Vita sancti Martialis apostoli... (*Patrolog.*, T. CXLI, col. 94.)

(2) Tamen hic liber, quia *vetustus est*, majoris est auctoritatis quam si esset novus : nam veteres auctoritates, etiamsi falsæ sint, plus creduntur a nobis quam novæ, licet veraces. (*Patrolog.*, T. CXLI, col. 95.)

(3) Non sunt nisi centum sexaginta anni ex quo monasticus ordo in hoc loco transmutatus est de canonico, et hæc Vita, eodem modo quo hic legitur, per omnes Galliarum et Hispaniarum atque Britanniarum, necnon Italiam est provincias... Nam hanc Vitam et Patres nostri catholici in veritate receperunt, et ego sicut sancta quatuor Evangelia ita eam credo firmiter. .. (*Patrolog.*, T. CXLI, col. 96.)

de Saint-Pierre-du-Sépulcre, et il montra à Benoît un répons d'une écriture très-ancienne : « *Il est illustre Martial, l'apôtre de la Gaule, qui a fondé son Eglise de telle sorte que, après avoir enduré beaucoup de fatigues, toutefois, mourant en paix, il laisse son Eglise en paix* ». — « Ce répons est ancien, dit Benoît, et celui qui l'a composé était savant ». On montra encore au prieur de Cluse, dans le même volume, une vieille séquence écrite en caractères très-anciens : « *Les habitants du ciel regardent saint Martial comme leur collègue, et toute l'Aquitaine l'honore comme son apôtre* (1). Benoît de Cluse, réduit au silence, partit le lendemain pour Bussière-Badil en Périgord, où, en présence de quelques moines de Bussière et de Brantôme, il se vanta d'avoir fermé la bouche au savant Adémar.

Un moine de Ravenne, nommé Bernard, qui avait accompagné le prieur de Cluse à Bussière, eut avec Adémar, à Angoulême, une discussion sur le même sujet. Il prétendait, sur l'autorité de Benoît, que la légende de saint Martial n'avait été composée que depuis un siècle : Adémar lui en prouva l'antiquité par les vieilles peintures murales de l'église de Saint-Sauveur, qui reproduisaient les principaux traits de cette légende. Un autre moine de Saint-Jean-d'Angely, nommé Salgion, ayant dit que les évêques et les abbés de son pays s'inquiétaient, et voulaient écrire au pape pour qu'il défendit de donner ce titre d'apôtre à saint Martial, Adémar, dont le zèle fougueux allait quelquefois au-delà des bornes, répondit qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'au pape romain. Il lui cita ce passage d'un martyrologe : *Natalice de Martial, qui a été ordonné par les saints apôtres* (2). Adémar termine sa lettre par cette parole

(1) *Aimircus item ad nos iterum intrat cum Breviario vetusto Sepulcri, et ostendit ei veterrima scriptura quoddam responsorium in eodem positum : Gloriosus est Martialis apostolus Galliæ, qui ita plantavit Ecclesiam, ut, cum ipse multa pertulerit, in pace tamen deficiens, hanc in pace dimiserit.* Ad hæc ille : « Et hoc antiquum est non novum, et qui hunc dictatum composuit sapiens fuit ». Item ostendimus ei annosum rhythmum sequentialem in eodem volumine veteribus litteris factum : *Cives cælicolæ ut collegam, omnis suum uti apostolum Aquitania.* (*Patrolog.*, T. CXLI, col. 96, 97.)

(2) Nam et quod legitur in quibusdam Annalibus : *Natalis Martialis, qui ab apostolis ordinatus est....* (*Patrolog.*, T. CXLI, col. 110.) Noël Alexandre a cité en faveur de la mission de saint Martial au premier siècle un vieux martyrologe de Corbie, conçu dans les mêmes termes : « *Pridie calendas julii : Lemovicis, S. Martialis episcopi, qui Romæ a beatis Apostolis ordinatus, primus illius urbis destinatus est episcopus, ubi multis clarus virtutibus, quievit in pace* ». (*In Hist. Eccles.*, sæc. I, dissert. XVI, T. III, p. 164.)

digne de Tacite : « En ce temps, la flatterie fait des amis, et la vérité enfante la haine : *Et hoc tempore, obsequium amicos, veritas odium parit* ». (*Patrolog.*, T. CXLI, col. 412.)

Nous n'avons pas analysé cette lettre d'Adémar : nous en avons seulement détaché ces divers passages pour prouver que, au commencement du XI^e siècle, la légende de saint Martial attribuée à Aurélien se lisait dans de très-vieux manuscrits, et qu'on trouvait, dans d'anciens livres liturgiques, ce titre d'apôtre donné au premier évêque de Limoges. Cela montre suffisamment la fausseté de cette assertion de Descordes, que la légende de saint Martial et l'opinion de l'apostolat ne dataient que du X^e siècle.

Lettre du pape Jean XIX (1031).

Cependant, afin d'avoir sur cette question une décision irréfutable, on avait écrit à Rome. Dès l'année 1024, avant d'être converti à la doctrine de l'apostolat, l'évêque Jourdain avait adressé au pape Benoît VIII une lettre pour l'engager à ne pas mettre saint Martial au rang des apôtres. Cette lettre, que le chanoine Descordes avait trouvée au folio 39 d'un cartulaire de la cathédrale de Limoges (1), et dont il inséra une partie dans sa dissertation, a été publiée intégralement par Denys de Sainte-Marthe dans le *Gallia christiana* (T. II, *append.*, p. 164). Jourdain, tout en admettant les faits traditionnels rapportés dans la légende d'Aurélien, que saint Martial était du nombre des soixante-douze disciples, qu'il avait été choisi pour collaborateur par saint Pierre, qu'il avait assisté à la cène, qu'il avait été envoyé par saint Pierre avec deux prêtres, Alpinien et Austriclinien, pour prêcher dans les Gaules, etc., Jourdain ne voulait pas qu'on ôtât à saint Martial le titre de confesseur, qu'on lui avait, disait-il, toujours donné dans son église, et il conjurait le pape d'être assez ferme pour ne pas lui substituer le titre d'apôtre (2). Il changea d'opinion, comme nous l'avons vu, au premier concile de Limoges. On fit sans doute de nouvelles instances auprès du successeur de Benoît XII. Le pape Jean XIX, l'an 1031, adressa à Jourdain et aux autres évêques des Gaules une lettre sur l'apostolat de saint Martial. Il admit, lui aussi, les faits traditionnels consignés dans la légende d'Aurélien, que saint

(1) *Dissert.*, apud BONAVENT., T. I, p. 235.

(2) *Patrolog.*, T. CXLI, col. 1158.

Martial avait été baptisé par saint Pierre, qu'il avait assisté à la cène et au lavement des pieds, etc. ; il prouve, par quelques passages de l'Evangile, qu'il y a des apôtres en dehors des douze, et il dit que, le mot d'apôtre voulant dire *envoyé*, celui qui est envoyé de Dieu pour prêcher la foi peut, à juste titre, recevoir le titre d'apôtre. Cette lettre se termine ainsi : « Pour nous, étant affermis sur la pierre inébranlable, et étant consultés sur ce point, si saint Martial est compté parmi les confesseurs ou parmi les apôtres par Jésus-Christ le fils de Dieu, auquel il a été personnellement attaché, dont il a vu la gloire, et reçu les bénédictions : nous définissons qu'on peut l'appeler apôtre ; et nous pensons également qu'on peut, dans les divins mystères, en faire l'office comme d'un apôtre. Et, afin de rendre son culte plus célèbre dans tout le monde chrétien, nous avons érigé en son honneur, dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome, un très-bel autel (1), dont nous avons fait la dédicace le III des ides de mai, et où la mémoire de ce saint est révéérée tous les jours avec beaucoup de dévotion, mais principalement le jour de sa fête, la veille des calendes de juillet (2) ».

Conciles de Bourges et de Limoges (1031).

Dès que Rome avait parlé, la cause était finie. Cependant il fallait promulguer ce décret du souverain pontife. Aymon, archevêque de

(1) Dans l'église de Saint-Pierre de Rome, on voyait, du temps du pape Alexandre III (1159-1181) un ancien autel de saint Martial, qu'on regardait comme disciple de saint Pierre (*Acta SS*, T. VI junii, p. 40). Il était derrière le chœur des chanoines (*ibid.*, p. 84), autel très-ancien et en grande vénération. Paul de Angelis l'attribuait au cardinal Néapoléon, l'an 1288 : mais il ne pouvait en être le premier fondateur, puisqu'on a un témoignage antérieur de plus d'un siècle (*ibid.*, p. 100) : (NADAUD, *Mss.*). Cet autel devait être celui qu'avait érigé le pape Jean XIX, l'an 1031.

(2) Nos vero, in firma petra ædificati, hunc de quo loquimur Martialem, utrum inter confessores, an inter apostolos, Jesus Christus Dei filius, cui corporaliter adhæsit, et cujus gloriam vidit, et benedictione est usus, annueneret : apostolum nominari posse definimus, et æque apostolica officia in divinis mysteriis exhiberi sibi censemus.... Ut autem reverentia et celebritas tanti apostoli in toto terrarum orbe excelsius recolatur, ædificatum et dedicatum est a nobis in ejus honorem pulcherrimum altare in basilica Sancti Petri apostoli Romæ, ad meridianam templi partem, III idus maii, ubi quotidie ipsius sancti memoria devotissime veneratur, et præcipue in die natalitii ejus, quod est pridie kalendas julias, quotannis dulcius recolitur. (LABBE, T. IX, col. 856 ; — HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, Pars I, col. 838 ; — MANSI, *Concil.*, T. XIX, p. 417 ; — *Patrolog*, T. CXLI, col. 1149.)

Bourges, assembla dans sa cathédrale un concile provincial au mois de novembre 1031. Le concile rédigea vingt-cinq canons, dont le premier concerne l'apostolat de saint Martial : « Nous ordonnons que, dans toutes les églises de nos diocèses respectifs, le nom et la mémoire de saint Martial, docteur de l'Aquitaine, soient placés, non plus parmi les confesseurs, comme la coutume en avait été introduite parmi nous par la négligence de quelques-uns, mais parmi les apôtres, selon qu'il a été défini par le Saint-Siège de Rome, et plusieurs anciens Pères, selon la vérité du Saint-Esprit. Et qu'ainsi, dans ce rang élevé, où il a été placé par le Roi des siècles, ce grand ami de Dieu soit confirmé par l'Eglise unanimement et à perpétuité, afin que, par son intercession, l'Eglise catholique fasse des progrès dans la religion sainte, et, jouissant de la prospérité désirée, se repose dans une paix profonde et inaltérable (1) ».

Quinze jours après, cette même année 1031, un semblable décret fut rendu, d'une manière encore plus solennelle, dans le second concile qui se tint dans la cathédrale de Limoges, et où se trouvaient dix évêques. Les actes de ce concile, qui nous ont été conservés, nous prouvent que les prélats et les vénérables abbés qui le composaient avaient fait sur cette question de l'apostolat de saint Martial des recherches laborieuses dans les plus anciens manuscrits, et qu'ils avaient consulté les traditions des pays les plus éloignés.

Azenère, abbé de Massay en Berry, disait : « Jamais, dans nos monastères de France, je n'ai vu mettre saint Martial à un autre rang qu'à celui des apôtres.... Avant de prendre l'habit de moine, lorsque je me rendais à Jérusalem, me trouvant à Constantinople, dans la basilique de Sainte-Sophie, la veille de la Pentecôte, j'assistai à un office solennel, et je me souviens d'avoir entendu les Grecs, dans leurs litanies, nommer saint Martial, après les douze, dans la série des apôtres (2). »

(1) In primis, ut, per omnes suarum dioceseon Ecclesias, sancti Martialis doctoris Aquitaniz nomen et memoria, non inter confessores, sicut inter nos negligeretur à nonnullis fieri solitum erat, sed inter apostolos proponatur, sicut à Romana sede, et à pluribus antiquis patribus, secundum veritatem Spiritus Sancti definitum est. Ita, in eo gradu in quo à rege sæculorum collocatus est, tantus ille Dei princeps et amicus, ab Ecclesia, uno corde et ore, semper deinceps rata stabilitate confirmetur : quatenus ejus intercessione omnis sancta Ecclesia catholica in augmentum excrescat sanctæ religionis, et optata prosperitate quiescat in altitudine pacis (HARDUIN, *Concil.*, T. VI, col. 848, 849.)

(2) Nunquam in nostris monasteriis per Franciam, Martialem... audivi recitare

Odolric, abbé de Saint-Martial, après avoir rappelé le discours de Gauzlin, archevêque de Bourges, dans l'assemblée de Paris, ajoutait : « Quand nous fûmes de retour dans cette ville, nous eûmes soin de consulter les anciens livres de notre monastère, et nous en trouvâmes un grand nombre, tant chez nous que dans les autres Eglises d'Aquitaine, où saint Martial est appelé apôtre (1); et l'abbé de Tulle nous atteste que, depuis la fondation de son monastère, du temps de l'empereur Charles, on y a toujours retenu la coutume de donner à saint Martial le titre d'apôtre (2) ».

Gérald, abbé de Solignac, disait : « Nous avons chez nous des livres de la plus haute antiquité qui confirment, par leur vieux témoignage, que saint Martial a été regardé comme apôtre par les anciens (3) ».

Un prêtre nommé Pierre, citant le témoignage qu'avait rendu, dans un précédent synode de Limoges, l'abbé de Solignac, lui faisait dire ces paroles : « Si Martial n'était pas vraiment légat du Christ, c'est-à-dire s'il n'avait pas été envoyé par le Christ pour prêcher l'Evangile, jamais les anciens ne l'auraient reconnu comme apôtre ; jamais ils n'auraient écrit son nom avec le nom des autres apôtres. Or c'est ce que montrent d'anciens livres qui nous viennent de France, d'Espagne et du pays des Anglais ; c'est ce qu'indiquent les traités de ces anciens docteurs qui ont composé quelque chose à sa louange ». Et ce prêtre ajoutait : « Pour ne pas vous retenir trop long-temps, ô vénérables Pères qui assistez à ce concile, je n'ajouterai qu'un mot : c'est que, jusqu'à ce jour de jeudi où nous

nisi cum aliis apostolis. .. Nam olim, antequam monachi habitum susciperem . dum Hierosolymam proficiscens, apud Constantinopolim, in basilica Sanctæ Sophiæ, sabbato Pentecostes, solemni interesset officio, memini me audivisse, in litaniiis græcis, Martialem inter alios apostolos post duodecim fuisse a Græcis pronuntiatum. (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, col. 855.)

(1) Nos autem, ubi regressi sumus ad hanc urbem, hac de re codices antiquos loci nostri perquirere confestim curavimus, et innumeros, tam penes nos quam per diversas Aquitanie Ecclesias invenimus, Martialem habentes scriptum apostolum. (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, col. 857. — *Patrolog.*, T. CXLII, col. 1358)

(2) Testificatur nobis pater monasterii Tutelensis, quia postquam ipse locus fundatus est temporibus Caroli Augusti, consuetum semper retinet morem memorandi Martialis apostoli. (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, col. 857.)

(3) Antiquissimos codices scio penes nos, antiquissimum habentes testimonium, Martialem esse apostolum ab antiquis prædicatum. (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, col. 857. — *Patrolog.*, T. CXLII, col. 1359)

sommes, on n'a vu aucun livre dans l'univers où se trouvent écrits, dans les litanies, au rang des apôtres, les noms de Front, de Saturnin, de Denys, de Julien, d'Austremoine, d'Ursin, ou des autres Pères qui sont venus dans la Gaule après Martial; mais le nom de Martial, comme je l'ai dit, se trouve inscrit, dans les litanies, au rang des apôtres, dans de très-anciens livres d'Aquitaine, de France et de l'Espagne et des autres nations (1) ».

Un clerc d'Angoulême, qui avait accompagné l'évêque Rohon, citait le témoignage de deux moines du Mont-Sinaï, Siméon et Côme, qui lui avaient attesté qu'ils avaient la Vie de saint Martial, écrite dans leur langue, et qu'ils le regardaient comme un des soixante-douze disciples (2).

L'abbé de Saint-Martial, Odolric, reprenait la parole : « Vénérables évêques, vous avez devant vous deux prêtres de nos frères, que j'envoyai, il y a quelques années, en Angleterre, pour étudier avec soin les traditions que saint Grégoire a données aux Anglais. Arrivés parmi eux, ils trouvèrent, tant dans leurs martyrologes que dans leurs litanies, saint Martial regardé de toute antiquité comme apôtre. Etant venus à un grand monastère, où repose le corps d'Augustin, leur premier évêque, ils ne trouvèrent pas là de Vie de saint Martial : mais ils lurent dans les litanies et les martyrologes le nom de saint Martial avec le titre d'apôtre. Et, comme ils demandaient à l'abbé du monastère : « Pourquoi donnez-vous à saint Martial le titre d'apôtre, puisque vous n'avez pas sa Vie parmi vous? » Il répondit : « Depuis que le nom du Christ a été prononcé dans ces contrées, cela a été observé par nos pères, et

(1) Nisi enim vere legatus Christi esset, hoc est à Christo missus ad prædicandum, nunquam antiqui olim eum faterentur esse apostolum, nunquam nomen ejus cum nominibus aliorum apostolorum nobis scriberent pronuntiandum. Hanc rem antiqui codices a Francia, ab Hispania, a gente Anglorum advecti demonstrant : hoc priorum tractatus doctorum, qui in ejus laude quædam probe ediderunt, indicat. Et, ne verbo meo longiores faciam vos, o venerabiles Patres qui in hoc interestis concilio, hoc tantum breviter perstringam quia nunquam, usque ad hunc hodiernum diem, qui est quinta sabbati, factus est liber in toto orbe terrarum qui in ordine apostolorum per litanias habeat scripta nomina Frontonis, Saturnini, Dionysii, Juliani, Austremonii, Ursini, neque aliorum qui post Martialem in Galliam venerunt Patrum : Martialis vero nomen, ut jam dixi, et in vetustissimis Aquitaniæ et Franciæ, necnon et Hispaniæ, sive aliarum gentium libris, per innumerâs litanias cum aliis apostolis inscriptum comperitur. (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, col. 859, 860. — *Patrolog.*, T. CXLII, col. 1361, 1362.)

(2) HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, col. 861.

nous ne voulons pas changer la tradition. Nous savons que nos premiers docteurs ont été instruits par saint Grégoire. Cependant nous nous demandions souvent entre nous : Quel est donc cet apôtre dont nous ne trouvons pas le nom dans les Evangiles et dans les Actes des Apôtres ? Et comme nous n'avions pas sa Vie , nous hésitions si nous ne devions pas le rayer de la liste apostolique ; mais quand nous venions à réfléchir que ce n'était pas sans raison que nos pères l'avaient honoré de ce titre, jamais nous n'avons osé l'effacer de la liste des apôtres. Mais, pour vous, pèlerins gaulois, qui êtes de l'apostolat de saint Martial, et qui nous parlez de sa Vie, vous ôtez de nos cœurs toute espèce de doute, et c'est là ce que nous demandions à Dieu depuis long-temps par de fréquentes prières (1) ».

Après des témoignages rendus à l'apostolat de saint Martial par Emilius, archevêque d'Alby, et Isembert, évêque de Poitiers, Aymon, archevêque de Bourges, disait : « Personne ne nie que Martial ait été l'un des soixante-douze disciples. Or c'est à eux que le Seigneur a dit : *Allez, je vous envoie comme des agneaux parmi les loups....* » C'est pourquoi, de l'avis d'un grand nombre de

(1) Iterum perhibebo testimonium verum, o venerabiles episcopi. Ecce duo sacerdotes ex fratribus nostris coram adsunt, quos olim hac ipsa de causa in Britanniam misi ut Anglorum a Gregorio, ut reor, præfixam legem annosa diligentius perscrutarentur, et omni submoto mendacio ad nos referrent. Qui, cum ad Anglos pervenissent, tam in martyrologiis eorum quam in litaniiis Martialem ab antiquitate reperiebant apostolum scriptum. Ad quoddam autem magnum devenientes monasterium, in quo primus Anglorum episcopus requiescit corpore Augustinus (compererunt enim ibi non haberi librum de actibus beati Martialis) : per litanias tamen atque martyrologia in eodem loco invenerunt eundem patronum nomine apostolico decoratum. At, cum a patre monasterii perquirerent, dicentes : « Ut quid Martialem in vestris litaniiis prædicatis apostolum, cum ejus gesta dicatis non habere penes vos ? » Ille respondit : « Quia ab illo, inquit, tempore, quo primo in hac provincia Christi nomen auditum est, a patribus hoc nostris observatum est, quorum nullatenus immutare possumus traditionem. Scimus quippe doctores nostros priores de Gregorii profluxisse magisterio : attamen sæpius inter nos conferre indagando solemus, quis iste est apostolus cujus vocabulum in Evangeliiis et in Actibus Apostolicis minime intuemur. Et, quoniam gestorum ejus auctoritatem non habentes, de eo non parum hæsitabamus : ideo nomen ejus crebro a memoria apostolica eradere putabamus. Sed e contra, cum animadverteremus quia antiqui patres nostri non incassum hunc nobis scripserunt apostolum : idcirco nullo ausu ejus vocabulum a serie apostolorum abolere audebamus. Vos autem, peregrini Galli, qui de ejus estis apostolatu, qui nobis ejus actus enuntiat, a nostris cordibus de eo omnem omnimodis dubitationem abjecistis ; et hac de re dudum creberrime Deo supplicabamus certos nos reddi. (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, col. 865. — *Patrolog*, T CXLII, col. 1368.)

docteurs, en présence de tout le peuple, dans la cathédrale de Bourges, nous avons rendu ce témoignage au bienheureux Martial, qu'il est apôtre de vérité. Nous n'avons garde de résister au décret et au commandement du Saint-Siège apostolique de Rome (4).

Dans la seconde session du concile, l'archevêque de Bourges Aymon, résumant les débats de la veille, disait : « Il est clair et évident que, dans des livres très-anciens qu'on trouve en des lieux sans nombre et chez des nations lointaines, saint Martial a été placé avec les autres apôtres. Qu'il soit donc apôtre pour nous, puisqu'il l'était pour les anciens ! (2) »

On voit, par les témoignages empruntés à ces divers conciles (3), que, au commencement du ^{xr} siècle, non-seulement on acceptait toutes les traditions sur saint Martial rapportées dans la légende d'Aurélien, mais encore on lui donnait le titre glorieux d'apôtre sur la foi de l'antiquité, parce qu'on trouvait ce titre dans de vieux martyrologes, dans d'anciens livres liturgiques et dans les antiques traditions. Et tous, à cette époque, partisans ou adversaires de l'apostolat, regardaient saint Martial comme envoyé par saint Pierre au premier siècle.

(4) *Nemo denegat eum fuisse unum de septuaginta duobus. Illis autem Dominus dixit : Itē, ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos...* Itaque, plurimo doctorum choro persuadente, coram omni populo, in majori ecclesia Bituricensi, testimonium perhibuimus beato Martiali, quia apostolus veritatis est. Curavimus enim ne Romanæ apostolicæ sedis decreto et imperio repugnaremus. (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, col. 870.)

(2) *Liquido constat quod, per antiquissimos codices, penes innumeros locos et gentes longinquas, beatus Martialis cum aliis apostolis scriptus est. Apostolus ergo sit nobis, quia et erat antiquis.* (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, col. 877.)

(3) Nous n'avons pas parlé du concile ou plutôt de l'assemblée synodique qui se tint, entre les conciles de Bourges et de Limoges, dans la première quinzaine de novembre 1031, au château de Beauvais, près de Limoges, qui appartenait à l'abbé de Saint-Martial. Quelques historiens, tels que Baronius Sponde (*Annal. Eccles.*, ad ann. 1034), Mézerai (*Hist. de France*, T. II, in-fol., p. 67), Velly (*Hist. de France*, T. II, p. 343), se sont trompés à cette occasion, croyant qu'il s'agissait d'un concile tenu à Beauvais en Picardie. Voir sur cette assemblée synodique du château de Beauvais un article de l'abbé Legros, citant un *Manifeste sur l'apostolat de saint Martial* fait dans le siècle précédent (*Feuille Hebdom.*, 1777, 10 septemb., p. 149).

X^e SIÈCLE.

Gombaud , archevêque de Bordeaux (994).

Le x^e siècle nous offre de nombreux témoignages en faveur de la tradition sur l'apostolat de saint Martial. Citons d'abord le témoignage d'un archevêque de Bordeaux. — L'an 994 , lorsque la contagion connue sous le nom de *mal des Ardents* exerçait d'affreux ravages dans l'Aquitaine, les évêques de cette contrée s'assemblèrent à Limoges afin d'obtenir de Dieu , par l'intercession de saint Martial, la cessation de ce fléau terrible. Arrivé l'un des premiers, l'archevêque Gombaud alla s'agenouiller devant le tombeau de l'apôtre vénéré, et là , éclatant en larmes et en sanglots , et étendant des mains suppliantes, il fit à haute voix cette éloquente prière, que l'histoire nous a conservée :

« O pasteur de l'Aquitaine, vous qui l'avez éclairée des lumières de la foi , levez-vous pour secourir votre peuple !... Ne permettez pas que ces tortures infernales règnent auprès de votre corps sacré ! O Martial ! miroir des vertus , ô prince des pontifes , où est donc ce que nous lisons de vous , que vous avez été le disciple de celui qui guérissait toute langueur et toute infirmité ?.... O gloire des évêques , honneur des Eglises , où est donc ce que nous lisons de vous que vous avez été dans la cène le ministre du Sauveur quand il lavait les pieds à ses disciples ?.... Certainement la *tradition de nos anciens Pères* nous a transmis que vous aviez reçu le don des grâces avec les autres apôtres.... Ne croyons-nous pas que notre ville épiscopale, la cité de Bordeaux , a été par vous acquise à Jésus-Christ , et qu'une femme que vous aviez baptisée , imposant votre bâton pastoral sur le prince de la cité , l'a guéri d'une horrible maladie ?.... Montrez-vous donc le disciple de celui qui est la source de la miséricorde ! — Oui , j'en prends à témoin tous ceux qui m'écoutent , si , avant que je m'éloigne de cette ville , vous n'éteignez pas cette flamme dévorante dans le corps de ceux qui sont ici , si je ne vous vois pas guérir cette multitude , je ne croirai plus rien des choses admirables qu'on dit de vous ! jamais plus je ne reviendrai dans cette cité pour implorer votre patronage ! C'est en vain qu'on me dira que vous vous appelez le disciple du Seigneur ! c'est en vain qu'on me dira que Dieu vous a envoyé comme apôtre

aux nations de l'Occident ! c'est en vain qu'on me dira que vous avez baptisé le peuple de Bordeaux, dont je suis l'évêque : je ne le croirai plus si je n'obtiens pas la faveur que j'implore pour le salut de cette multitude affligée ! Et votre bâton pastoral, que l'on conservait jusqu'à présent dans ma ville épiscopale comme un précieux trésor, cette relique sera vile à mes yeux si vous ne réjouissez pas mon cœur par la guérison de tous ces pauvres malades (1). »

On trouve dans cette prière éloquentes les traditions recueillies dans la Vie d'Aurélien, que Gombaud affirme avoir été *transmises par les anciens Pères*.

Hugues de Jarnac, évêque d'Angoulême (975).

Hugues de Jarnac, évêque d'Angoulême en 973 (2), prélat qui avait une grande réputation de savoir, a dit, dans un de ses ouvrages, ces paroles sur saint Martial, qui furent citées, en 1031, au second concile de Limoges, par un clerc d'Angoulême, dont les Actes du concile vantent l'érudition : « En ce temps (de saint Martial), la

(1) O pastor et illuminator Aquitanorum, exsurge in adiutorium populi tui.... Infernales has regnare poenas non amplius juxta corpus tuum permittas. O Martialis, speculum virtutum, o princeps Patrum, ubi est quod legimus te in carne fuisse ejus discipulum qui in populo Judæorum sanabat omnem languorem et curabat omnem infirmitatem?.... O claritas episcoporum, decus Ecclesiarum, ubi est quod legimus te in cœna ministrum Salvatoris fuisse, quando suis pedes lavit discipulis?.... Nobis certe ab antiquis traditum est Patribus nostris omne te donum gratiarum cum aliis accepisse apostolis.... Nonne verum tenemus fuisse a te nostræ sedis Burdegalam urbem Deo acquisitam, et tui per mulierem a te baptizatam impositione baculi principem civitatis continuo a morbo curatum pessimo?.... Te esse ostende ejus discipulum qui fons misericordiæ est. Coram omnibus astantibus in veritate fateor quia, nisi hanc, antequam ab ea recessero urbe, in his qui præsentés nunc sunt restinxeris flammam, nisi istam tribulantium multitudinem a te videro curatam, non credet ultra mens mea his quæ de te lego magnifica, nec ulterius tuum ad hanc civitatem ero expetiturus patrocinium. Frustra mihi appellaberis Domini discipulus, incassum mihi vocaberis Occidûe genti a Deo directus apostolus;.... te plebem cui præsideo Burdegalensem baptismo tinxisse mihi in vanum pronuntiabunt, nisi quod oro pro salute dolentis hujus multitudinis implevero. Virga tua, quæ in urbe sedis meæ pro pretioso hactenus custodiebatur thesauro, mihi vilis æstimabitur, nisi cor meum exhilaratum de medela istorum reddideris. (BALUZE, *Hist. Tutel.*, append., col. 386. — *Patrolog.*, T. CXLI, col. 115, 116.)

(2) *Gallia Christ.*, T. II, p. 988. — *Hist. Littér. de France*, T. VI, p. 493.

cité de Limoges tenait le premier rang par dessus toutes les villes des Gaules ; elle était comme le chef-lieu du royaume d'Aquitaine. Saint Martial s'y rendit , parce que le Seigneur, par l'organe de saint Pierre, l'avait envoyé comme apôtre, et destiné aux peuples aquitains (1) ».

Saint Abbon de Fleury (970).

Saint Abbon , abbé du monastère de Fleury ou de Saint-Benoît-sur-Loire, qui florissait, selon Trithème (2), du temps de l'empereur Othon-le-Grand, l'an 970, est un des savants les plus illustres du x^e siècle. Les nombreux ouvrages qui nous restent de lui, son Apologétique, adressé à Hugues Capet, son Recueil de canons, la Vie de saint Edmond, roi d'Angleterre, son livre des Questions grammaticales (3), la collection de ses Lettres, son abrégé des Vies de 91 papes, etc., qu'on trouve dans le Cours de patrologie, les nombreux ouvrages qu'il avait composés sur l'astronomie, et qui ne sont point parvenus jusqu'à nous (4), expliquent le magnifique éloge qu'en a fait Adémar de Chabannes (5), et justifient pleinement le titre de « *grand philosophe* » que lui donne Fulbert de Chartres (6),

(1) Nam et episcopus noster Engolismensis Hugo, vir undequaque doctissimus, qui ante hos quadraginta annos migravit, cujus successor ante hos quatuordecim annos est defunctus, in quadam sua editione de Martiale hæc locutus est : « Illis, inquit, temporibus, civitas Lemovica ante omnes et super omnes Galliarum urbes eminebat, arcem regni Aquitanici tenens. Et pervenit ad eam beatus Martialis, quia à Domino per legationem beati Petri gentibus Aquitanicis est destinatus ». (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, pars I, col. 862.)

(2) Claruit temporibus Ottonis primi, anno Domini 970. (*De Scriptor. Eccles.*, edit. Francof. 1601, p. 260. — *Patrolog.*, T. CXXXIX, col. 420. — CAVE, p. 503.)

(3) Abbon dit, dans ce livre (n^o 19), que saint Hilaire de Poitiers est l'auteur du *Te Deum* : « In Dei palinodia, quam composuit Hilarius, Pictavensis episcopus, non juxta quorundam imperitorum errorem suscepistis, sed potius suscepturus legendum est : *Tu ad liberandum suscepturus hominem.* (*Patrolog.*, T. CXXXIX, col. 532.)

(4) En voici quelques-uns d'après Conrad Gesner : « Scripsit... super calculo Victorii librum unum ; de motibus stellarum librum unum ; de planetarum cursu librum unum ; Demonstrationum astronomicarum librum unum ; de Computo librum unum, etc. (*Patrolog.*, T. CXXXIX, col. 420.)

(5) *Patrolog.*, T. CXLI, col. 111, 112. — *Summa philosophiæ abbas.* (*Ibid.*, col. 54.)

(6) O sacer abba et o magne philosophe ! (*Epist. II*, olim XXI : *Patrolog.*, T. CXLI, col. 490.)

et « d'homme très-versé dans la science et la philosophie (1) » qu'il reçut en plein concile de Limoges. Or saint Abbon a écrit sur saint Martial un fragment, publié par Mabillon, qui nous paraît une prose ou une séquence, dans le genre de celles que le roi Robert a composées sur l'Ascension et la Pentecôte (2). Dans ce passage, on trouve non-seulement la mission de saint Martial du temps de saint Pierre, mais encore ces traditions plus merveilleuses, rapportées dans le livre d'Aurélien, d'après lesquelles saint Martial aurait servi à la cène, et aurait reçu l'Esprit-Saint avec les apôtres :

« Saint Martial, ce vénérable Père, fut convive du Christ dans la cène mystique; il prit les restes du pain céleste, et, joyeux, il présenta les linges quand le Sauveur se leva pour essuyer les pieds au collège des disciples. Et, loin de s'enfuir de leur réunion sacrée, il fut un membre pieux de cette troupe timide dans laquelle Thomas ne se trouvait point. Bien plus, quand le Christ remonta vers le ciel, il mérita d'être béni avec la foule des assistants. Et il ne méprisa pas le chœur des apôtres qui louaient Dieu; mais il reçut avec eux les grâces du Saint-Esprit et le don des langues; et, ainsi fortifié, il parvint à Antioche dans la compagnie de Pierre, et de là il se rendit à Rome; puis, quittant cette ville, il passa dans les Gaules, dont l'Aquitaine est une grande et illustre province; et, y étant parvenu, il en devint l'apôtre à jamais (3). »

Ce témoignage d'Abbon de Fleury fut rappelé par l'abbé Odolric dans le second concile de Limoges : « Autrefois, dit-il, quand j'étudiais les arts libéraux au monastère de Saint-Benoît en France, je trouvai une très-ancienne règle du monastère, dans laquelle Martial se trouvait placé dans les litanies avec les autres apôtres. Et le clergé de cette ville connaît ce qu'a écrit sur saint Martial l'abbé du monastère de Saint-Benoît, le savant Abbon, ce maître fameux dans

(1) *Florentissimus philosophia*. (HARDUIN, *Concil.*, T. VI, pars I, col. 855)

(2) *Patrolog.*, T. CXLI, col. 941, 942.

(3) Summus pater iste Martialis in cœna omnino sat mystica Christo conviva fuit, cœlestis panis sumens reliquias; cumque discipulorum collegia postea surgens tersit, lætus ipse præbuit linteamina. Neque unquam refugit sacra contubernia, absque Thoma piorum ex timida caterva unus. Quin imo cum Christus peteret cœlestia, benedici meruit inter astantium agmina. Nec choros laudantium sprexit, sed cum eisdem Sancti Spiritus tunc suscepit charismata et linguas multifidas; quibus subnixus, tandem Petro comite pervenit Antiochiam, ac dehinc urbem Romæ. Qua derelicta, pertransivit ad Galliam, cujus clara et nobilis provincia Aquitania pars magna, ubi perveniens, totius provinciæ fit apostolus per cuncta sæcula. (MABILLON, *Act. Bened.*, T. VIII, p. 181. — *Patrolog.*, T. CXXXIX, col. 579, 580.)

toute la France, et le témoignage qu'il a rendu à son apostolat (1) ». Ce passage d'Abbon de Fleury suffit pour montrer que, au ^x^e siècle, la légende d'Aurélien, d'où sont extraits ces détails, était répandue bien au-delà du Limousin.

L'auteur de la Vie de saint Déicole (950).

L'auteur de la Vie de saint Déicole, abbé de Lure en Bourgogne, qui florissait en 950 (2), témoigne que, de son temps, on croyait à la mission de saint Martial au ⁱ^{er} siècle, puisqu'il le reconnaît pour parent de saint Pierre, prince des apôtres. En effet, en faisant l'énumération de quelques Eglises des Gaules, il dit ces paroles : « Ce n'est pas avec une joie moins vive que tressaillent les citoyens de Limoges, qui possèdent dans leurs murs le fils bien-aimé du Christ, l'évêque Martial, consanguin du bienheureux prince des apôtres (3) ».

Manuscrit du Martyrologe de Wandalbert (950).

De La Barre, en publiant, dans son édition du *Spicilège* de d'Achéry (4), le martyrologe en vers héroïques que Wandalbert, diacre du monastère de Prum, écrivit en 842, a édité en même temps les variantes et les additions d'un très-beau et très-ancien manuscrit limousin qui renferme ce martyrologe.

Or, dans ce manuscrit, qui remonte au milieu du ^x^e siècle (5), on trouve le vers suivant sur saint Martial :

(1) Quando jam longe olim apud monasterium Sancti Benedicti in Francia per plures annos artibus imbuerer liberalibus, annosam monasterii legem reperi, Martialem in litanis pronuntiari cum aliis apostolis. Pater illius loci Abbo, florentissimus philosophia, ... totius Franciæ magister famosissimus, quid de Martiale scripserit, quod de eo testimonium perhibuerit, hujus urbis clero notum est. (HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, col 855.)

(2) *Anonymus vitæ S. Deicoli scriptor, monachus Lutrensis, claruit circa annum DCCCCL.* (CAVE, *Historia Litter.*, édit. Genève, p. 501.)

(3) Non minori lætitia Lemovicenses plauditant cives, qui sacratissimum Christi filium immuratum tenent, Martialem episcopum et consanguineum beatissimi principis apostolorum. (MABILLON, *Sæc. Benedict.* II, p. 103. — *Acta SS.*, T. II januar., p. 200.)

(4) *Spicilège d'Achéry*, édition de La Barre, T. II, p. 39.

(5) Ce manuscrit, qui est à la Bibliothèque Royale, remonte, selon de La Barre, à une haute antiquité (*ex vetustissimo codice regio*, ibid., p. 38) ; et ce savant, lisant dans ce martyrologe les noms de saint Martial et de saint Léonard écrits en

MARCIALIS pridie Lemovicam apostolus ornat (1) :

« La veille (des calendes de juillet) l'apôtre Martial fait l'ornement de Limoges ».

Et, le jour de l'octave de saint Martial, on lit encore : *Octava sancti MARCIALIS APOSTOLI*.

Acte d'association entre les moines de Cluny et de Saint-Martial (942).

Un acte d'association entre les moines de Cluny et ceux de Saint-Martial, daté de l'an 942, donne le titre d'apôtre au fondateur de l'Eglise de Limoges. Voici la teneur de l'acte, tel que Bonaventure de Saint-Amable l'avait transcrit dans les archives de la collégiale de Saint-Martial : « Société entre Aymon, abbé de Saint-Martial, et Odon de Cluny (2) et ses moines. Au nom de Notre-Seigneur Jésus-

grandes lettres, a conjecturé avec raison qu'il avait été porté du Limousin à Paris (*Unde conficio codicem e Lemovicensi provincia in urbem esse advectum*, *ibid.*, p 39).

Ce qui confirme en effet que ce manuscrit appartenait autrefois au monastère de Saint-Martial, c'est qu'on y trouve intercalées les fêtes propres de ce monastère, telles que, au 2 mai, la *Dédicace de Saint-Pierre-du-Sépulcre*, dont il est question dans la légende d'Aurélien; au 10 octobre, la *Translation des reliques de saint Martial*, établie en 832; au 13 octobre, la *Dédicace de l'église de Saint-Sauveur* (832); au 13 mai, la *Dédicace de l'église de Notre-Dame de la Règle*; au 18 août, la *fête de saint Alpinien*; au 25 juin, celle de *saint Amand*, etc., toutes fêtes particulières au Limousin ou au monastère de Saint-Martial.

Or, comme la fête la plus récente qu'on y trouve est une fête établie avant 940, — la fête de saint Géraud d'Aurillac, mort en 909, — comme d'ailleurs on n'y trouve pas, au 12 novembre, la Translation de saint Martial-des-Ardents, instituée en 994, nous en concluons légitimement que ce manuscrit remonte jusqu'au milieu, ou, au plus tard, à la seconde moitié du x^e siècle.

(1) *Spicilege d'Achéry*, édit. de La Barre, T. II, p 49, note. — Les éditeurs de Wandalbert ont préféré, pour le texte, la variante des autres manuscrits moins anciens :

Lemovicum pridie colitur MARTIALIS honore.

Toutefois la quantité de *Lemovica* et de *Martialis* est mieux observée dans le vers du manuscrit de Limoges.

(2) Ellies Dupin, dans sa *Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques* (x^e siècle, p. 173, 297, 330) et dans sa *Table des Auteurs Ecclésiastiques* (T. I, col 386), prétend que saint Odon a composé « les Vies de saint Géraud et de saint Martial de Limoges ». Les savants auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* ne parlent pas, à l'article de saint Odon, de cette Vie de saint Martial : on ne la trouve point parmi ses œuvres imprimées, et l'abbé Nadaud avait fait, pour la découvrir, d'inutiles recherches.

Christ, l'an de son incarnation 942, indiction 15, il arriva que des religieux de Saint-Benoît vinrent à Limoges, à savoir : Ramnaud, Adémar, André, Cloibert, religieux moines établis sous la direction de l'abbé dom Odon. Comme ils y demeureraient quelque temps pour satisfaire leur dévotion, ils obtinrent d'Aymon, abbé du *grand saint Martial*, APÔTRE, que, au lieu et place de dom Odon, leur abbé, ils établissent entre eux une association et une communauté spirituelle, de telle sorte que, dorénavant et à perpétuité, il n'y eût aucune différence entre les moines de Saint-Martial et les religieux de Saint-Benoît du monastère de Fleury, mais qu'ils fussent censés ne faire qu'une seule et même congrégation (1) ».

On voit, par ces citations et celles qui furent faites aux conciles de Bourges et de Limoges, que, long-temps avant ces conciles, on donnait le nom d'apôtre à saint Martial.

IX^e SIÈCLE.

Vie de saint Sacerdos (850).

Le ix^e siècle nous fournit quelques témoignages en faveur de la mission de saint Martial au i^{er} siècle.

La Vie de saint Sacerdos, évêque de Limoges, écrite au ix^e siècle (2), et traduite en latin au commencement du xii^e par Hugues de Fleury, qui l'appelle *ancien livre écrit dans une langue difficile à comprendre (occulto sermone scriptam)*, la Vie de saint Sacerdos rend témoignage à la mission de saint Martial au i^{er} siècle. Citons textuellement : « Saint Sacerdos fut le vingt-neuvième évêque de l'Eglise de Limoges depuis saint Martial, premier évêque

(1) Societas inter Aymonem, abbatem Sancti Martialis, et Odonem Cluniacensem et monachos. In nomine Domini nostri Jesu-Christi, anno ab Incarnatione ipsius 942, indict. 15, factum est ut venirent beati Benedicti servi Lemovicas, scilicet Ramnaldus, Ademar, Andreas, Cloibertus, religiosi monachi sub regimine domini abbatis Odonis constituti, ibique, dum morarentur aliquantisper religionis gratia, ab abbate sanctissimi Martialis apostoli Aymone impetravere, quatenus in vice domini Odonis, abbatis sui, societatis suæ sortirentur commune compendium, ita ut, ab ea die in reliquum ævum, nulla esset differentia inter monachos ejusdem loci et Sancti Benedicti Floriacensis famulos, et quasi una haberetur congregatio. (BONAV. SAINT-AMABLE, *Hist. de saint Martial*, T. I, p. 589, 590.)

(2) GODEFROY HENSCHENIUS, *Acta SS. Maii*, T. II, p. 12.

de cette ville, et disciple de saint Pierre, prince des apôtres (1) ». Donc, au ix^e siècle, on croyait que saint Martial était venu au 1^{er} siècle dans les Gaules.

L'auteur du second opuscule des Miracles de saint Martial (840).

L'auteur du second opuscule des Miracles de saint Martial, qui écrivait vers l'an 840 (2), et qui ne donne à saint Martial que le titre de confesseur, et jamais celui d'apôtre, rend témoignage à la mission de saint Martial au temps de saint Pierre. Il s'exprime ainsi dans le prologue de son livre : « Après que Notre-Seigneur Jésus-Christ fut descendu du ciel sur la terre pour le salut du genre humain, et eut recommandé à ses disciples de prêcher dans le monde, en leur

(1) *Exstitit etiam* (S. Sacerdos), *vigesimus nonus Lemovicensis Ecclesiæ episcopus*, a B. Martiale, primo ejusdem civitatis episcopo, Petri, apostolorum principis, discipulo. (*Acta SS. Maii*, T. II, p. 17.)

(2) La savant Papebroch a publié, en 1709, dans la collection des Bollandistes (*Acta SS.*, T. V junii, p. 553-559), trois opuscules sur les Miracles de saint Martial d'ajrès un vieux manuscrit sur parchemin. Le premier opuscule, qui renferme le récit des miracles les plus anciens opérés au tombeau de saint Martial, me paraît avoir été écrit au vi^e siècle, et c'est là que Grégoire de Tours a dû puiser deux miracles qu'il cite dans son ouvrage *De la Gloire des Confesseurs*. Le second opuscule rapporte des miracles opérés dans les vii^e, viii^e et ix^e siècles, et le dernier miracle qui y est raconté eut lieu lorsque Louis-le-Débonnaire entra en Aquitaine, l'an 813. L'auteur de cet opuscule écrivait à une époque où le corps de saint Martial ne se trouvait plus dans sa crypte (n° 17), c'est-à-dire après l'an 832, où l'on transféra ses reliques dans la nouvelle église de Saint-Sauveur. Le troisième opuscule contient les miracles opérés après une autre translation des reliques qui eut lieu en 852, et l'auteur nous apprend qu'il vivait à l'époque où Louis II, fils de Louis de Bavière et neveu de Charles-le-Chauve, envahissait l'Aquitaine (n° 27), c'est-à-dire en 855. Une chose digne de remarque, c'est que, dans ces trois opuscules, écrits à Limoges depuis le vi^e siècle jusqu'au milieu du ix^e, saint Martial a constamment les titres de confesseur et de pontife, et jamais celui d'apôtre. Le chanoine Collin avait trouvé un vieux manuscrit renfermant ces opuscules des Miracles de saint Martial, et il écrivait en 1672 : « La Providence divine m'a fait rencontrer quantité d'anciens lambeaux d'un vieux manuscrit *in-folio*, parmi lesquels j'ai trouvé la fin de la Vie de saint Martial, dont le temps a consommé le commencement, et un *cayer* de ces miracles, que je désirois voir avec tant de passion. Ces lambeaux paroissent avoir été écrits il y a plus de huit cents ans ». (*Vie des saints du Limousin*, p. 252.) Nadaud, qui a cru que les trois opuscules sur les miracles de saint Martial étaient du même écrivain, les fait écrire en 855 (*Recherches mss.*, p. 155), et dom Rivet, en 856 (*Hist. Littér.*, T. V, p. 240).

disant : Allez, enseignez toutes les nations, etc., alors l'apôtre saint Pierre envoya le bienheureux Martial, avec deux prêtres, dans les Gaules, à la cité de Limoges ; il lui ordonna de prêcher dans cette ville, qu'il confia à ses soins, afin que le peuple qui y était tourmenté par les démons, et qui adorait, dans son ignorance, de honteuses idoles, fût amené par lui à l'autel du Christ : ce qu'il fit dans l'espace de peu de jours ; et pendant sa vie, il montra aux peuples beaucoup de vertus, et, après sa mort, le Seigneur a daigné montrer par lui beaucoup de miracles dans le lieu où il repose.... Mais, comme cela est écrit dans ses *Actes*, nous évitons, par brièveté, de le répéter (1). »

On voit, par ce passage, que, au commencement du ix^e siècle, non-seulement on croyait, dans notre province, que saint Martial était contemporain du prince des apôtres, mais encore qu'on possédait les Actes du saint, dans lesquels il était dit envoyé par saint Pierre dans les Gaules.

Hilduin, abbé de Saint-Denys (835).

Hilduin, abbé de Saint-Denys, qui écrivit en 835, sur la demande de l'empereur Louis-le-Débonnaire (2), la Vie du premier évêque de Paris, qu'il prétend être le même que saint Denys-l'Aréopagite, a consacré la préface de cette Vie à réfuter Grégoire de Tours, et à établir, à l'aide d'anciens témoignages, que saint Denys de Paris a été envoyé dans les Gaules par le pape saint Clément, et qu'il est le même que saint Denys-l'Aréopagite. Cette dernière assertion est loin d'être prouvée aussi solidement que la première : « Comme le livre de la Vie de saint Denys, dit-il, atteste qu'il a été ordonné par le pape saint Clément, et envoyé dans cette partie de la Gaule, cela

(1) Cum D. N. Jesus Christus ad salutem humani generis in terras descendere dignatus est in carne humana, et discipulos docuit prædicare in universum mundum, dicens : Itè, docete omnes gentes, etc., tunc B. Petrus jure beatissimum Martialem, cum duobus presbyteris, in Gallias, ad civitatem Lemovicinam, [misit], et eam sibi commissam jussit prædicare, ut populum, qui à dæmoniis in ipsa urbe vexabatur, et idola turpissima nescienter colebat, ad aram Christi Domini revocaret, quod ipse infra paucorum dierum spatia, [secundum] ipsius jussionem adimplevit ; et in vita sua virtutes multas populis ostendit, et post obitum suum multa miracula per eum Dominus, in loco ubi ipse requiescit, dignatus est ostendere.... Sed, quia hoc in Actibus suis scriptum est, studentes brevitati, repetere vitamus... (*Acta SS.*, T. V junii, p. 554.)

(2) CAVE, *Historia Litter.*, édit. Genève, p. 440.

contredit évidemment ce que Grégoire de Tours rapporte par ouï-dire, d'après ce qu'il avait lu dans la légende de saint Saturnin, que saint Denys avait été envoyé dans ces contrées dans le temps de la persécution de Dèce, sous le pape saint Sixte, *avec six autres évêques, dont les Vies ou les légendes ne s'accordent pas du tout, pour ce qui concerne l'époque de leur mission, avec ce que dit Grégoire de Tours (4) »*.

Donc la légende de saint Martial, l'un de ces six évêques, telle qu'elle existait du temps de l'abbé Hilduin, ne s'accordait pas, pour ce qui est de l'ordre chronologique, avec ce que dit Grégoire de Tours. Cette légende d'alors n'était autre que celle d'Aurélien, dont l'existence au commencement du ix^e siècle est prouvée par les anciennes peintures de l'église de Saint-Martial.

Peintures murales de l'église du Sauveur (832).

Dans la vieille basilique du Sauveur (ancien nom de l'église de Saint-Martial), basilique que l'on démolit entièrement l'an 1021, pour la remplacer par l'église romane qui fut consacrée le 17 novembre 1027, on voyait, au commencement du xi^e siècle, d'anciennes peintures murales où saint Martial était représenté assistant le Sauveur quand il lavait les pieds à ses apôtres. Adémar, dans les sermons synodaux, alléguait ces vieilles peintures pour prouver l'antiquité de la tradition sur saint Martial : « Ceux, disait-il, qui ont écrit après les évangélistes ces choses (du service de saint Martial à la cène) les ont apprises de ceux qui les avaient vues et entendues, et les ont transmises jusqu'à nous par une tradition fidèle, en sorte qu'on ne peut raisonnablement en douter. Car, outre l'écriture qu'on lit de lui, l'antiquité nous l'enseigne par des peintures où nous voyons saint Martial, jeune encore, présenter le linge au Sauveur lavant les pieds à ses apôtres (2). »

(1) Quod Gregorius Turonensis, sicut in passione sancti Saturnini legisse se dixerat, sub automationem memoret, istum ipsum tempore persecutionis Decii, sub beato Sixto, cum aliis sex episcopis, quorum Vita vel passiones nequaquam ejus dictis in ratione temporum consonant, in has regiones fuisse directum. (*Vita S. Dionysii, Prolegom.*, n. VIII : *Patrolog.*, T. CVI, col. 17, 18.)

(2) Sed qui post Evangelia hæc (de Martialis ministerio in cœna) scripserunt, ab illis utique cognoverunt, qui illa viderunt et audierunt, et usque ad nostram memoriam transmiserunt : ut nullatenus de his possimus ambigere. Nam, præter scripturam quæ legitur, in ipsa pictura nos antiquitas docet, ubi adolescentem Martialem videmus linteam quasi ministrare Domino lavanti pedes discipulorum. (ADÉMAR, *Sermons synodaux*, ap. BONAV., T. I, p. 627.)

Quelle date avaient ces peintures ? Le même Adémar, dans la lettre si intéressante où il rend compte de sa discussion avec Benoît, le savant abbé de Cluse en Lombardie, rapporte un trait qui permet d'apprécier approximativement l'antiquité de ces peintures murales. Il disait à Bernard, médecin de Ravenne : « Ecoutez comment, il y a plus de dix ans (1018), Donadeus, moine de Saint-Martial, assez peu instruit du reste, convainquit de mensonge un grammairien étranger qui voulait l'induire en erreur. Il conduisit ingénieusement son homme dans la vieille basilique du Sauveur, qui menaçait ruine à cause de sa grande vétusté, et qui, depuis sept ans (1021), a été rasée jusqu'au sol, et il lui demanda : « Dites moi, cette basilique est-elle ancienne ? » — « Assurément, répondit le sot grammairien, elle a plus de cinq cents ans d'antiquité ». — Alors le moine lui montra des peintures presque effacées par le temps : « Que représentent ces peintures ? » ajouta-t-il. — Son interlocuteur, voyant Martial servant le Seigneur quand il lavait les pieds aux apôtres, et d'autres peintures représentant d'autres traits de la vie de saint Martial, se trouva tout honteux et confus, et fut contraint d'avouer sa méprise, non sans prêter à rire à tous les assistants (1). »

« Le sot grammairien » se trompait assurément en accordant cinq cents ans d'antiquité à la basilique du Sauveur : elle en avait à peine deux cents, puisqu'elle avait été bâtie *depuis les fondements* (2) par l'empereur Louis-le-Débonnaire, qui la fit consacrer en sa présence l'an 832 (3). Toutefois il y avait dans cette église une partie bien plus ancienne : c'était la chapelle souterraine dite *Saint-Pierre-du-Sépulcre*, qui était contiguë et parallèle au chœur de Saint-Martial,

(1) Audi qualiter Donadeus, monachus ejusdem apostoli, licet inlitteratus, arguerit mendacii quemdam ante hos decem annos grammaticum alienum similiter fallentem. Ingeniose duxit hominem in basilicam vetustam Salvatoris, quæ nimia vetustate tunc ruinam minitabatur, et ante hos septem annos est diruta usque ad solum, et ait : *Dic mihi si est vetusta hæc basilica?* Grammaticus stultus respondit : *Etiam ante quingentos annos fuit vetusta.* — Mox ibi ostendit ei picturas multa antiquitate vix parentes, et ait : *Unde sunt istæ picturæ?* Ille videns Martialem ministrantem Domino ad Mandatum, et cæteras picturas sicut legitur in ejus Vita; rubore confusus, non sine omnium qui aderant derisu professus est mendacium suum. (MABILLON, *Annal.*, T. IV, p. 723. — *Patrolog.*, T. CXLII, col. 401, 402.)

(2) Adémar, sermon VI^e de la Translation de saint Martial. (BONAV, T. I, p. 569). — Mss. de 1174, cité dans les Ephémérides de 1765, p. 144, et dans l'édition de Geoffroy du Vigéois du P. Labbe. ch. XXVII. (*Acta SS.*, T. V junii, p. 567.)

(3) *Acta SS.*, T. V junii, p. 562.

et dans laquelle on voyait le tombeau de l'apôtre du Limousin et celui du duc Etienne (Tève-le-Duc) (1). Écoutons ce qu'en disait l'abbé Legros vers la fin du dernier siècle : « La seconde (église), ou celle du milieu, a porté dans son origine le nom de *Saint-Pierre-du-Sépulcre*, parce qu'elle était dédiée à Dieu sous l'invocation du prince des apôtres, et parce qu'on voit à son extrémité occidentale *le sépulcre* de saint Martial. On la nomme maintenant chapelle de Saint-Crépin. C'est la plus ancienne des trois, et d'habiles antiquaires ne font pas difficulté de la faire remonter au temps du roi Dagobert (2) ». La construction primitive de cette chapelle était encore plus ancienne : car, au commencement du XI^e siècle, elle avait au moins cinq cents ans d'antiquité, puisqu'il est question de sa dédicace dans la légende d'Aurélien, que nous montrerons plus tard remonter au commencement du VI^e siècle. Donc, si ces peintures murales dont parle Adémar se trouvaient dans cette chapelle souterraine, elles pouvaient avoir en effet cinq cents ans d'ancienneté : si elles étaient dans la basilique même du Sauveur, comme cela nous paraît plus vraisemblable, elles dataient seulement de deux siècles. La conservation de ces peintures pendant deux cents ou cinq cents ans ne doit pas nous étonner, puisque nous en voyons, dans la crypte de la cathédrale, qui remontent au XI^e siècle, et d'autres, dans les chapelles du chœur, qui datent du XIV^e. Quoi qu'il en soit, ces peintures avaient au moins deux siècles d'existence ; et elles prouvent que, sous Louis-le-Débonnaire, au commencement du IX^e siècle, on croyait non-seulement à la mission

(1) « A l'extrémité de la croisée à gauche est un escalier par lequel on descend dans deux grandes chapelles parallèles au grand édifice de la collégiale. Dans la première, vous trouvez des souterrains où l'on montre le tombeau de l'apôtre célèbre du Limousin, et derrière l'autel du souterrain, dans un réduit enfoncé, celui d'un ancien gouverneur de cette province. » (DESMARETS, *Ephémér. de 1765*, p. 147.)

Dans un article publié dans le *Bulletin de la Société d'Agriculture* (T. XI, p. 11), M. de Gaujal a déployé un grand luxe d'érudition pour établir que le tombeau du duc Etienne devait être celui du célèbre duc d'Aquitaine *Waïfer*, dont on aurait fait successivement *Taïfer*, *Taif* et *Tève-le-Duc*. Il suffit, pour montrer que cette conjecture est sans fondement, de dire que le tombeau du duc Etienne est expressément désigné sous ce nom (*in tertia cryptella, retro tumulum ducis quondam Stephani*) par l'auteur du livre des Miracles de saint Martial, qui écrivait au milieu du IX^e siècle (*Acta SS.*, T. V junii, p. 555), et qu'il est question du duc Etienne et de son tombeau dans la légende d'Aurélien, que nous prouverons remonter au VI^e siècle.

(2) *Feuille Hebdom de 1779*, p. 106.

de saint Martial du temps des apôtres, mais encore à son service à la cène, et aux autres traditions merveilleuses recueillies dans la légende d'Aurélien.

Cela montre suffisamment la fausseté de cette assertion de Descordes, que les moines de Saint-Martial, qui avaient pris possession de cette église en 848, avaient *forgé* la tradition de l'*apostolat*, de même que Hilduin, abbé de Saint-Denys, avait *forgé* la tradition de saint Denys-l'Aréopagite (1). La légende de saint Martial, qui existait du temps d'Hilduin, était celle d'Aurélien, qui renfermait la tradition de l'*apostolat*, et, comme le disait Adémar à Benoit de Cluse, « long-temps avant l'établissement du monachisme à Saint-Martial (848), cette légende était répandue dans toutes les provinces des Gaules, des Espagnes, de la Bretagne et de l'Italie (2) ».

Raban Maur (820).

Au commencement du ix^e siècle, notre tradition était répandue bien au-delà du Limousin. Nous en trouvons la preuve dans un ouvrage de Raban Maur, né à Mayence vers 776, abbé de Fuld en 822, et mort archevêque de Mayence en 856. De nos jours (1848), M. l'abbé Faillon, prêtre distingué de la congrégation de Saint-Sulpice, a publié la Vie de sainte Marie-Madeleine par Raban, d'après un manuscrit de la bibliothèque du collège de Sainte-Madeleine d'Oxford, signalé par le savant anglais Guillaume Cave (3). Or, dans cette Vie, nous lisons que « saint Pierre, devant quitter l'Orient, et devant aller à Rome, désigna aux régions de l'Occident qu'il ne pouvait visiter des prédicateurs évangéliques des plus illustres en Jésus-Christ (4) » ; nous y lisons encore que saint Martial faisait partie de cette colonie d'apôtres venus de la Judée et envoyés dans les Gaules pour y prêcher l'Evangile : « Les autres docteurs prêchèrent à sept villes des provinces.... Martial, à

(1) *Apud* BONAVENT. (T. I, p. 226, 228) et *Acta SS.*, T. V junii, p. 544.

(2) *Patrolog.*, T. CXLI, col. 96.

(3) *Scriptor. Ecclesiast. Historia Litteraria*, édit. Genève, 1720, p. 457.

(4) Petrus Orientem relicturus, Romamque iturus, designavit regionibus Occidentis quas ipse adire non poterat, Evangelii prædicatores, de nobilioribus in Christo, et antiquioribus discipulis Christi (Cap. XXXVI, *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Madeleine*, T. II, p. 537.)

Limoges, ville de la première Aquitaine (1) ». Sans doute, en citant cet ouvrage, nous n'acceptons pas la responsabilité des erreurs historiques qu'il renferme : nous y prenons un fait qui confirme notre tradition, et qui prouve que, au commencement du ix^e siècle (820), on croyait que saint Martial était venu au 1^{er} siècle de la Judée, et avait été envoyé par saint Pierre pour évangéliser l'Aquitaine.

VIII^e SIÈCLE.

Florus (760).

Florus, religieux bénédictin du monastère de Saint-Trond, dans le diocèse de Liège en Belgique, est reconnu aujourd'hui par les savants pour l'auteur des *Additions au Martyrologe de Bède*, publiées avec ce Martyrologe par les Bollandistes au commencement du second tome de mars, et réimprimées, en 1722, avec les œuvres de Bède par le savant anglais Jean Smith. Trithème, dans son Catalogue des Hommes illustres de l'ordre de Saint-Benoît (lib. II, cap. XLIV) ; Cave, dans son Histoire littéraire des écrivains ecclésiastiques (2) ; Fabricius, dans sa *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis* (3) ; dom Guéranger, dans ses Institutions liturgiques (4),

(1) Cæteri doctores.... septem civitatibus provinciarum prædicaverunt.... Martialis apud Lemovicæ, urbem Aquitanix primæ. (Cap XXXVII. — *Patrologie de Migne*, T. CXII, p. 1494.)

(2) 760. Florus, monachus S. Trudonis, Leodicensis dioceseos, congregationis Gallicanæ, claruit circa ann. DCCLX. Scripsit *Gesta et passionés sanctorum Martyrum*, seu, ut habet Usuardus (*Præfat. in Martyrol.*), breve et concisum antea, Bedæ Martyrologium supplevit, auxit et locupletavit. Testatur idem et Ado. præfat. ad Martyrologium suum : *Martyrologium*, inquit, *quod venerabilis Flori studio in labore Domini Bedæ accreverat*, etc. (CAVE, *Scriptor. Ecclesiastic. Historia Litteraria*, édit. Genève, 1720, p. 416.)

(3) Alterius etiam vetustioris *Flori*, monachi S. Trudonis, ordinis Benedictini, diocesis Leodicensis, circa annum 760, clara sunt *Additamenta ad Martyrologium Bedæ* cum illo vulgata ab Henschenio in Actis Sanctorum, ante tomum secundum Martii, et novissime cum Bedæ Historia Ecclesiastica gentis Anglorum, ex recensione Joannis Smith, Cantabrigiæ, 1722. (FABRICIUS, *Biblioth. mediæ et infimæ latinitatis*, 1734, apud Migne : *Patrolog.*, T. CXIX, p. 12.)

(4) 760. Florus, moine de Saint-Trond, fit des additions importantes au Martyrologe de Bède. (*Institut. Liturg.*, T. I, p. 188.)

s'expriment de la manière la plus formelle à cet égard. Les Bollandistes Henschenius et Papebroch avaient cru que ce Florus était le célèbre diacre de Lyon qui florissait au ix^e siècle : mais ils ont été induits en erreur par une phrase mal interprétée du diacre Wandelbert, qu'on trouve dans la préface de son *Martyrologium metricum*. Luc d'Achéry a observé avec raison que Florus de Lyon, dont il est question dans cette préface, est moins ancien que Florus l'auteur du Martyrologe (1) ; d'ailleurs, comme nous l'a fait remarquer dom Guéranger dans une lettre qu'il nous a fait l'honneur de nous écrire à ce sujet, « Usuard appelle Florus *vir memorabilis*, ce qui ne peut guère se rapporter à son contemporain Florus de Lyon ». — Or Florus, moine de Saint-Trond, qui florissait vers l'an 760, dit de la manière la plus précise et la plus formelle que saint Martial a été envoyé par saint Pierre dans les Gaules. Citons ses propres paroles d'après trois manuscrits collationnés par les Bollandistes :

(30 juin) : « Dans la ville de Limoges, inhumation de l'évêque Martial, — qui fut un des soixante-douze, — et qui, envoyé de la ville de Rome dans les Gaules par saint Pierre, commença à prêcher dans la ville de Limoges, et qui, après avoir détruit le culte des idoles, et rempli la ville de la foi chrétienne, partit de ce monde (2) ».

Chose remarquable ! Florus, après avoir parlé de la mission de saint Martial par saint Pierre, se sert exactement des mêmes termes que Grégoire de Tours (3), qu'il semble avoir voulu corriger et compléter.

Le P. Papebroch conclut avec raison de ces paroles que Florus

(1) Denique Florus, quem mire laudat Wandelbertus in præfatione, non Martyrologus notatur,... sed junior ipso, nimirum accerrimus ille, Carolo Calvo imperante, Ecclesiæ Lugdunensis pro gratia Christi et libero arbitrio propugnator. (*Spicilege*, édit. de La Barre, 1723, T. II, p. 38.)

(2) Florus in A. T. L. (*scilicet in mss. Atrebatensi, Tornacensi et Latiensi*) : « Lemovicina civitate depositio Martialis episcopi : A., qui fuit unus ex septuaginta duobus ; T. L., qui a Romana urbe a B. Petro in Gallias missus, in urbe Lemovicina prædicare exorsus est ; eversisque simulacrorum ritibus, repleta jam urbe credulitate, migravit a sæculo ». (Migne, *Patrolog.*, T. XCIV, p. 961.)

(3) Igitur sanctus Martialis episcopus, a Romanis missus episcopis, in urbe Lemovicina prædicare exorsus est : eversisque simulacrorum ritibus, repleta jam credulitate Dei urbe, migravit a sæculo. (*Greg. Turon.*, édit. Ruinart, p. 946, 947.)

avait dû puiser cette tradition dans une ancienne Vie de saint Martial (1).

On voit combien Descordes était loin de la vérité quand il prétendait que cette tradition ne remontait pas au-delà du *x^e* siècle : « Il n'appert point clairement que la tradition sur laquelle est fondée cette première opinion soit plus ancienne que l'an 900 de notre salut (2) ».

Du reste, au *viii^e* siècle, c'était une opinion généralement accréditée que saint Pierre avait envoyé des prédicateurs évangéliques aux principales villes des Gaules. Ainsi l'un des écrivains les plus distingués de l'époque de Charlemagne, Paul Warnefride, connu dans les lettres sous le nom de Paul Diacre, secrétaire d'état de Didier, roi des Lombards, dit, dans son *Histoire des évêques de Metz*, écrite d'après d'anciens documents vers l'an 778, que « saint Clément de Metz fut envoyé par saint Pierre dans cette ville, et que, avec lui, comme l'apprend une antique relation, le même prince des apôtres envoya d'autres religieux docteurs aux principales villes de la Gaule pour leur annoncer la foi (3) ».

VII^e SIÈCLE.

Légende de saint Ausone.

Dom Rivet, dans l'*Histoire littéraire de la France*, a dit à propos des légendes des saints : « Il paraît que (au *vii^e* siècle) le goût dominant était pour ces sortes de pièces. Aussi s'en fit-il un très-grand nombre qui ne sont pas toutes venues jusqu'à nous. Il s'en faut de beaucoup, et peut-être ne se trompe-t-on pas, en disant que ce qui nous en reste n'est que la moindre partie de celles qui furent alors

(1) *Acta SS.*, T. V junii, p. 537, 540, 543.

(2) *Ap. BONAV.*, T. I, p. 257. — *Acta SS.*, T. V junii, p. 543.

(3) *Ea igitur tempestate, cum apud Galliam Belgicam Mediomatricum, quæ etiam Mettis appellatur, civitas in ipsa Mosellæ amnis ripa posita copiosis populorum turbis abundaret, ad eandem beatus Petrus apostolus urbem, Clementem nomine virum, egregium ac meritis probatum, sublimatum pontificali dignitate, direxit, cum quo pariter, sicut antiqua tradit relatio, ad eas quæ præcipuè erant Galliarum urbes verbo fidei obtinendas, alii quoque religiosi doctores ab eodem apostolorum principe missi sunt. (PAULUS WINFRIDUS diaconus, Libell. de Ordine Episcop. Mettens. : Patrolog., T. XCV, col. 699, 700.)*

composées (1) ». C'est à cette époque que nous croyons pouvoir assigner la légende de saint Ausone, premier évêque d'Angoulême et martyr. En effet cette Vie a été certainement écrite plusieurs siècles après saint Ausone, d'après des souvenirs traditionnels plus ou moins confus et altérés, entre le ^{vi}^e et le ^x^e siècle (2). Or, s'il est permis de juger des monuments *écrits* comme on le fait des monuments *bâti*s, dont on apprécie l'âge d'après les caractères architectoniques qu'ils présentent ; si, à défaut de témoignages historiques qui nous manquent pour déterminer l'âge précis de la Vie de saint Ausone, nous en jugeons par les caractères intrinsèques qu'elle offre aux yeux de l'esprit, nous dirons que, dans cette légende, la couleur du style, le genre des expressions, un mélange naïf de poésie et d'ignorance chronologique, un certain air de parenté avec les légendes du siècle précédent, en un mot, une teinte prononcée de haute antiquité, nous paraissent accuser clairement le ^{vii}^e siècle. Mais, quelque défectueuse que soit cette pièce, quelque *fabuleuse* qu'elle ait paru aux critiques sévères des siècles précédents (3), toutefois ce qu'on y trouve sur la mission de saint Martial du temps de saint Pierre est un témoignage trop formel et trop précieux de la tradition de cette époque pour que nous le passions sous silence. Voici ce que dit cette légende :

« Lorsque les provinces des Gaules ou des Aquitains n'étaient pas encore éclairées par les enseignements de la religion chrétienne, voulant qu'elles ne restassent pas plus long-temps plongées dans les ténèbres de l'ignorance, le bienheureux Pierre, prince des apôtres, envoya divers pontifes aux diverses villes de l'Italie et de la Gaule, afin que, répandant parmi les païens les semences de la parole divine, ils *labourassent* leurs cœurs par la *charrue* de la prédication, de manière à leur faire produire des fruits de bonnes œuvres, et à

(1) *Hist. Littér. de la France*, T. III, p. 452.

(2) On a des preuves que cette légende existait au ^x^e siècle (*Acta SS.*, T. V maii, p. 133, 1^{re} col.), et on y trouve des allusions à des personnages du ^{vi}^e siècle, tels que l'évêque Aptone et saint Cybard.

(3) Daniel Papebrock reconnaît toutefois qu'il existe un fondement historique très-réel à beaucoup de ces fables, qui ont été insérées, plusieurs siècles après les événements, dans les légendes des saints les plus anciens, et qui ont été transmises de bonne foi, par des hommes simples, à la postérité : *Censeo complures quidem fabulas, sanctorum vetustiorum Vitis, post aliquot sæculorum decursum compositis, temere admixtas, et ab hominibus simplicibus bona fide traditas posteris, habere aliquod in vera historia fundamentum.* (*Acta SS.*, T. V maii, p. 137.)

leur faire porter les riches moissons de la foi. Parmi ces prédicateurs, un se distinguait entre tous : saint Pierre envoya à la ville des Gaules qu'on appelle Limoges, ville alors très-florissante, le bienheureux Martial, si éminent à tous égards, afin que, au moyen de la prédication aidée du concours des miracles, il remplaçât la barbarie du paganisme par la douceur du culte divin (1) ».

Donc, au VII^e siècle, on croyait dans l'Eglise d'Angoulême que saint Martial avait été envoyé par saint Pierre.

Saint Priest, évêque de Clermont (670).

Saint Priest, évêque de Clermont, qui mourut, l'an 674, de la mort violente des martyrs, avait composé la Vie de plusieurs saints de son pays, et en particulier la légende de saint Austremoine, premier évêque de la ville d'Auvergne. C'est là ce que rapporte l'ancien auteur de sa Vie (2); c'est ce que confirment d'anciens manuscrits, dans lesquels la légende de saint Austremoine porte le nom de saint Priest (3); c'est ce que reconnaissent plusieurs écrivains, anciens et modernes (4). Or la légende de saint

(1) Cum necdum Christianæ religionis documentis Galliarum sive Aquitanorum provinciæ illustrarentur, ne ignorantiae tenebris diutius circumfunderentur, accidit B. Petrum, apostolorum principem, diversis Italiæ atque Galliæ urbibus diversos destinasse antistites, qui, divini verbi semina gentilibus erogantes, eorum corda ad fructus bonorum operum reddendos vomere prædicationis exararent, et exarando ad fidei segetes referendas animarent. Inter cæteros vero, imo super cæteros, Galliarum urbi florentissimæ tunc temporis, quæ dicitur Lemovicæ, primum misit antistitem egregium per omnia Martialem, qui verbo prædicationis, cooperantibus miraculorum signis, Gentilium feritatem in divini cultus converteret mollitiem. (*Vetus legenda S. Ausonii*, apud *Acta SS.*, T. V maii, p. 137.)

(2) Nam certamina egregiorum martyrum Cassii, Victorini, Antoliani et Austremonii, cæterorumque sanctorum, qui apud Arvernorum urbem, ut suam in Christum fidem et amorem testarentur, sanguinem suum libentibus animis profuderunt, *luculento conscripsit stylo*. (*Vita S. Præjecti*, apud Surium, 25 januar., edit. 1617, T. I, p. 418.)

(3) « La passion de saint Austremoine, dans sa légende qui est dans le trésor de Saint-Martial de Limoges, que j'ai eue entre mes mains, de laquelle saint Priest est là dit auteur, le qualifie martyr. » (BONAV., *Hist. de saint Martial*, T. I, p. 447.)

(4) SICBERT., in *Chronico*, ad ann. 670. — SAVARON, *Origines de Clermont*. — DU SAUSSAY, *Martyrologe Gallican*, 1^{er} novemb. (T. II, p. 807). — DU FRAISSE, *Origine des Eglises de France*, p. 357. — TILLEMONT, T. IV, p. 473, etc.

Austreinoine publiée par le P. Labbe, d'après un vieux manuscrit du monastère de Lérins (et ce ne peut être que celle composée par saint Priest) (1), compte saint Martial parmi ces premiers évêques que saint Pierre envoya dans les Gaules pour y prêcher l'Evangile :

« Après la glorieuse ascension de Notre-Seigneur, le bienheureux Pierre, prince des apôtres, appelant à lui ses très-saints disciples, les destina à la prédication, les fortifia de sa bénédiction et de celle de tous les apôtres, et les honora de la consécration épiscopale. Voici le nom de ces hommes illustres, auxquels il assigna des villes particulières : l'évêque Gatien fut envoyé à Tours, Trophime à Arles, Paul à Narbonne, Saturnin à Toulouse, Martial à Limoges. Parmi eux, l'illustre martyr Austreinoine reçut, après Dieu, le gouvernement de l'Eglise d'Auvergne (2) ».

On doit remarquer que cette légende de saint Austreinoine, composée au ^{vi}^e siècle, lui donne le titre de martyr et d'envoyé de saint Pierre, tandis que Grégoire de Tours, dans le siècle précédent, ne lui donnait que le titre de confesseur, et ne plaçait sa mission que sous l'empire de Dèce. La légende de saint Genou, composée au milieu du ^x^e siècle (3), a suivi en ce point la légende de saint Austreinoine; elle lui donne le titre de martyr, et elle le compte, ainsi que saint Martial, saint Trophime

(1) En effet : 1^o c'est la seule légende détaillée de saint Austreinoine que l'on connaisse; 2^o dans le manuscrit des archives de la collégiale de Saint-Martial dont Bonaventure cite un fragment (T. I, p. 446), cette légende portait le nom de saint Priest (*ibid.*, p. 447); 3^o cette légende doit remonter au ^{vii}^e siècle, puisque non-seulement la légende de saint Genou, écrite au milieu du ^x^e siècle, mais encore Lamfredus, contemporain de Pepin, au ^{viii}^e siècle, dans son Histoire manuscrite de l'abbaye de Mauzac (apud BONAV., T. I, p. 446), donnent à saint Austreinoine les titres de martyr et de disciple de saint Pierre, titres évidemment empruntés à la légende de saint Austreinoine composée par saint Priest.

(2) Post gloriosam igitur Domini nostri ascensionem, beatissimus Petrus, princeps apostolorum, advocans ipsos sanctissimos discipulos, ad prædicandum destinavit, et sua omniumque apostolorum benedictione roboravit, et pontificali honore sublimavit. Quorum videlicet virorum illustrium, qui singulis urbibus erant delegandi, hæc fuere nomina: Turonem dirigitur Gatanus episcopus, Arelatem Trophimus, Narbonam Paulus, Tolosam Saturninus, Lemovicis Martialis. Arverniam inter eos monarchiam Austremonius inclutus martyr post Deum suscepit regendam. Ex eisdem tantum Austremonius et Saturninus per martyrii palmam assecuti sunt æternæ felicitatis coronam. (*Acta sancti Austremonii* (ex veteri ms. codice Ecclesiæ Lirinensis), apud LABBE, *Nov. Bibl. mss.*, T. II, p. 482. — BONAV., T. I, p. 446. — FAILLON, T. II, p. 417.)

(3) Vita sancti Genulphi scripta circa medium sæculum decimum. (LELONG, *Biblioth. histor. de la France*, n^o 2978, p. 450.)

d'Arles et saint Paul de Narbonne, parmi les évêques envoyés du temps des apôtres (1). Nous examinerons plus tard la valeur respective de ces diverses traditions : pour le moment, nous nous bornons à constater ce fait : au VII^e siècle, on croyait, dans l'Eglise d'Auvergne, que saint Martial avait été envoyé par saint Pierre dans les Gaules.

Ce titre de *disciple de saint Pierre*, que la tradition donnait alors à saint Martial, explique la popularité et l'étendue de son culte à cette époque. Au commencement du VII^e siècle, l'an 632, saint Eloi, étant encore laïque, bâtit ou plutôt *reconstruisit* à Paris une basilique en l'honneur de saint Martial (2). Le rétablissement d'une chose, comme l'a judicieusement observé l'abbé Le Bœuf (3), suppose qu'elle avait existé long-temps auparavant. Nous pouvons, sans exagération, donner à la basilique primitive deux ou trois siècles d'ancienneté, ce qui en ferait remonter l'origine au V^e ou même au IV^e siècle. On peut juger par là de la célébrité et de l'antiquité du culte de l'apôtre du Limousin. C'est dans cette église de Saint-Martial de Paris, aujourd'hui détruite, que le carme Thomas Beaulxamis trouva, sur un *manuscrit tellement usé de vétusté qu'on pouvait à peine le lire*, la légende de saint Martial, par Aurélien, qu'il publia pour la première fois en 1566 (4).

VI^e SIÈCLE.

Les témoignages traditionnels que le VI^e siècle nous fournit en faveur de l'apostolat de saint Martial ont évidemment plus de prix que ceux des siècles postérieurs que nous venons d'indiquer. Plus rapprochés des

(1) *Hi ergo (apostoli), sibi commissio strenue insistentes negotio, per optimos quosque suorum nihilominus et ipsi Galliam agrediuntur, ut eam cœli terræque subderent imperatori. Ex quibus Austremonius atque Martialis fuere, qui a B. Petro directi sunt : quorum primus Arvernus postea martyr gloriosus, sequens vero signis et virtutibus confessor clarissimus Lemovicis datur. A beato quoque apostolo Paulo Narbonensibus antistes ordinatur Paulus, et Arelatensibus Trophimus, de cujus prædicationis fonte tota fertur Gallia fidei rivulos suscepisse. (Acta SS., T. II januar., p. 94.)*

(2) *Ædificavit etiam imoque renovavit basilicam in honore sancti Martialis, Lemovicensium pontificis et confessoris. (Vita Eligii, ab AUDOENO, L. I, C. XVIII : Patrolog., T. LXXXVII, col 495.)*

(3) *Histoire de Paris*, T. V, p. 403.

(4) *Nuper quoque, cum in æde divi Martialis Lutetiæ concionaturus essem, ipso ejusdem discipuli Domini die, oblatus est mihi liber manu exaratus, adeo antiquitate confectus ut vix legi posset. (Apostolicæ Hist., édit. 1566, fol. 153.)*

événements, ces témoignages ont une plus grande valeur historique ; contemporains de Grégoire de Tours, ou même antérieurs à cet écrivain, ils annulent sa conjecture sur la mission des premiers évêques des Gaules, et montrent qu'il n'a pas été, en ce qui concerne saint Martial, un fidèle écho de l'antique tradition ; d'ailleurs, récemment découverts et inconnus aux critiques des siècles précédents, ils jettent de nouvelles lumières sur cette question de l'*apostolat*, dont les savants, à force de discussions, avaient réussi à faire un problème historique.

Document de l'Eglise d'Arles (586).

Dans ses *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Madeleine*, M. Faillon a publié un précieux document qui était resté inaperçu jusqu'à nos jours. A la suite de recherches laborieuses, il a trouvé ce document dans un ancien manuscrit de la bibliothèque Royale (n° 5537) qui appartenait autrefois à l'Eglise d'Arles, et qui renferme un recueil de pièces relatives aux privilèges et à la primatie de cette Eglise, privilèges fondés sur la mission de son premier évêque, saint Trophime, envoyé par saint Pierre. Ce recueil se compose principalement de lettres adressées successivement par les souverains pontifes aux évêques d'Arles, depuis celles du pape Zosime, qui siégeait au commencement du v^e siècle, jusqu'à celles du pape Grégoire-le-Grand, qui florissait à la fin du vi^e. Or, immédiatement après les lettres du pape Pélage à Sapaudus, évêque d'Arles, on lit ce titre peint en vermillon : « *Des sept personnages envoyés par saint Pierre dans les Gaules pour y prêcher la foi* », et ensuite les paroles suivantes, qui forment la teneur même de cette courte mais importante pièce : « *Sous (l'empire de) Claude, l'apôtre saint Pierre envoya dans les Gaules, pour prêcher la foi de la Trinité aux Gentils, quelques disciples auxquels il assigna des villes particulières : ce furent Trophime, Paul, Martial, Austremonie, Gatien, Saturnin et Valère ; enfin plusieurs autres que le bienheureux apôtre leur avait destinés pour compagnons* (1) ».

(1) *De septem viris a beato Petro apostolo in Galliis (sic) ad prædicandum missis. — Tempore Neronis.*

Sub Claudio, S. Petrus apostolus quosdam discipulos misit in Gallias ad prædicandam gentibus fidem Trinitatis : quos discipulos singulis urbibus delegavit ; fuerunt hi : Trophimus, Paulus, Marcialis, Austremonius, Gracianus, Saturninus, Valerius, et plures alii qui comites a beato apostolo illis (p)destinati fuerant. (*Monuments inédits*, etc., T. II, p. 375. — Voir *ibid.* un fac-simile de cette pièce manuscrite.)

Quelle est la date de ce document ? — Quoique le manuscrit dans lequel il se trouve n'ait été peint qu'au ^x^e siècle, toutefois, comme le recueil avec lequel il fait corps en quelque sorte date du ^v^e et du ^{vi}^e siècle, on ne peut faire, à l'égard de ce document, une exception sans motif; on ne peut lui assigner d'autre date que celle du recueil dont il fait, pour ainsi dire, partie. Or, comme il n'y a dans ce recueil que des pièces du ^v^e et du ^{vi}^e siècle, on est légitimement fondé, au point de vue d'une sage critique, à rapporter à la même époque ce témoignage traditionnel sur la mission de ces sept évêques. Et, attendu que cette pièce se trouve *enregistrée* entre les lettres du pape Pélage à Sapaudus, mort en 586, et celles de saint Grégoire-le-Grand à Virgile, c'est avec raison que M. Faillon assigne pour date à ce monument la fin du ^{vi}^e siècle.

Dans ce témoignage traditionnel, dont la concision prouve à nos yeux le mérite et l'antiquité, saint Martial est placé au troisième rang, après saint Trophime d'Arles et saint Paul de Narbonne, que des monuments du ^v^e et du ^{vi}^e siècle et des martyrologes du ^{vii}^e et du ^{viii}^e siècle représentent constamment comme disciples des apôtres. Dans ce document de l'Eglise d'Arles, saint Martial est dit envoyé par saint Pierre sous l'empire de Claude, ce qui s'accorde parfaitement avec la tradition de l'Aquitaine, consignée dans la légende d'Aurélien. Et, quoique les traditions respectives des provinces qui ont été évangélisées par saint Austremoine, saint Gatien, saint Saturnin, soient moins certaines et moins uniformes sur l'époque de leur mission que les traditions qui concernent saint Trophime d'Arles, saint Paul de Narbonne, saint Valère de Trèves et saint Martial de Limoges, nous nous bornons à constater, par ce document, que, au ^{vi}^e siècle, on croyait, dans l'Eglise d'Arles, saint Martial envoyé par saint Pierre au ⁱ^{er} siècle.

Légende de saint Ursin de Bourges.

L'ancienne légende de saint Ursin, premier évêque de Bourges, a été récemment publiée par M. Faillon, d'après un manuscrit de la bibliothèque Royale peint au ^x^e siècle. Ce savant a suffisamment montré, comme nous l'avons dit ailleurs, que c'est dans cette légende de saint Ursin que Grégoire de Tours a puisé non-seulement les détails traditionnels qu'il donne sur le premier évêque de Bourges, mais encore ce qu'il rapporte sur la mission simultanée des sept évêques dans les Gaules. Par conséquent cette légende de

saint Ursin est antérieure à Grégoire de Tours, et doit remonter à la première moitié du ^{vi} siècle. Or elle dit que ces évêques ont été envoyés de Rome *par les saints apôtres* (1), c'est-à-dire par saint Pierre et saint Paul, au ⁱer siècle. Et, quoique le nom de saint Martial ait été raturé (probablement au ^{xi} siècle, lorsqu'on le fit sortir du rang des prédicateurs ordinaires en lui décernant le titre d'apôtre), cependant la place qu'il a laissée en blanc dans le manuscrit ne permet pas de douter que ce nom ne s'y trouvât, puisque Grégoire de Tours l'y a copié, puisque d'ailleurs il figure constamment dans cette liste des premiers évêques des Gaules. Donc, au commencement du ^{vi} siècle, la tradition de l'Eglise de Bourges faisait remonter la mission de saint Martial au temps des apôtres, c'est-à-dire au ⁱer siècle.

Fortunat, évêque de Poitiers (370).

Nous avons la chance heureuse et la *bonne fortune* d'apporter le premier dans cette discussion sur l'apostolat de saint Martial un document nouveau et du plus grand poids, qui, en opposant à l'autorité de Grégoire de Tours celle d'un de ses contemporains les plus illustres, prouve d'une manière péremptoire l'antiquité immémoriale de cette tradition, que Descordes croyait avoir commencé au ^x siècle. C'est une pièce de vers sur la Vie de saint Martial, vers composés au ^{vi} siècle par Fortunat, évêque de Poitiers, ami de Grégoire de Tours, à qui il a écrit des lettres et dédié quelques poésies.

La meilleure édition que l'on connaisse des œuvres de Fortunat est celle de Michel-Ange Luchi. Ce savant bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, créé cardinal par le pape Pie VII, et mort en 1802, publia à Rome, vers la fin du dernier siècle (1786), cette édition de Fortunat, que l'abbé Migne a réimprimée tout récemment dans son Cours complet de patrologie (T. LXXXVIII). En parcourant cette édition, nous y avons lu pour la première fois une

(1) Ursinus Biturigæ urbis primus fuit episcopus, qui (cum) a *sanctis apostolis* ab urbe Roma, cum comitibus qui sunt sanctus Dionysius Parisiacensis, sanctus Saturninus Tholosensis, Trophimus Arelatensis, Paulus Narbonensis,..... Austremonius Arvernensis, et sanctus Vatianus episcopus, Evangelii semina sparsurus Galliis directus fuisset, Bituricensium fines ingressus est. (*Apud* FAILLON, *Monuments inédits*, etc., T. II, p. 423.)

pièce de vers en l'honneur de saint Martial. Agréable surprise ! nous y trouvions, résumées en quelques vers, nos principales traditions sur le compagnon de saint Pierre et l'apôtre de l'Aquitaine. La page fut bientôt dévorée, et Archimède ne fut pas plus heureux quand il eut trouvé la solution de son fameux problème. Nous lisons dans une note latine dont le savant bénédictin accompagne ces vers : « Nous avons tiré ce poème de Fortunat de la bibliothèque de Laurent de Médicis (*ex codice 3 plutei XX*), d'un manuscrit du commencement du ^{xii}^e siècle, qui renferme un passionnaire (*c'est-à-dire un sanctoral ou recueil de vies de saints*) dans lequel il porte ce titre : Vers de Fortunat sur la Vie de saint Martial, apôtre du Christ. Avant nous, les éditeurs des *Anecdotes littéraires* ont publié ce poème (Rome, 1783, vol. IV, p. 433) (1). »

Un de nos correspondants de Toscane, dont nous aurons l'occasion de parler plus tard, M. Ferdinand Sestini, archidiacre de Colle, nous a fait connaître le premier éditeur de ce poème : « Je connaissais les vers de Fortunat, et j'avais oublié de vous en écrire. Ils ont été publiés pour la première fois par monseigneur Amaduzzi dans une lettre à Pindemonte, datée de Rome au mois de juin 1782. Voici ce qu'il en dit (*nous traduisons cette note latine*) : « Je vous » envoie des vers encore inédits, qui ont été composés dans un siècle » d'airain, c'est-à-dire vers la fin du ^{vi}^e siècle : ils se trouvent dans » un manuscrit de la bibliothèque de Laurent de Médicis, et l'illustre » Bandini a eu la bienveillance de nous les communiquer. Ce sont des » vers de Venance-Honorius Fortunat, Italien, prêtre et évêque de » Poitiers dans la Gaule, qui les a écrits à la louange de saint » Martial, apôtre du Christ, dont ils accompagnent la biographie dans » le manuscrit cité. Ils sont au nombre de dix-sept, et ils ressentent » le goût d'un siècle qui penche vers la barbarie (2). » Monseigneur

(1) Hoc poema Fortunati de sancto Martiali proferimus ex codice 3 plutei XX bibliothecæ Laurentianæ membranaceo sæculi ^{xii}^e ineuntis, continente passionale sanctorum exscriptum, in quo hunc titulum præfert : *Versus Fortunati in Vita sanctissimæ Martialis, apostoli Christi*. Hoc ipsum poema ante nos ediderunt Romæ Auct. Anecd. Litt., an. 1783, vol. IV, p. 433. (*Patrolog.*, T. LXXXVIII, col. 115, 116.)

(2) Habe ergo tibi aeneae ætatis, sive sæculi VI ad exitum labentis versus adhuc anecdotos, quos in codice bibliothecæ Mediceo Laurentianæ contentos nobis cl. Bandinius comiter communicavit. Pertinent hi siquidem ad Venantium Honorium Clementianum Fortunatum, Italum, presbyterum et in Gallia episcopum

Jean-Christophe Amaduzzi était un homme très-distingué dans la république littéraire, comme on peut le voir dans la Biographie universelle. J'espère d'aller à Florence vers la fin du mois de septembre : alors j'examinerai le commentaire dont Monseigneur parle, et je vous en dirai quelque chose (1). »

Dans une lettre postérieure, M. Sestini nous donne quelques détails sur ce manuscrit de la bibliothèque de Laurent de Médicis : « J'ai été à Florence, où j'ai consulté le *Code* (sic) qui renferme le commentaire de la Vie de saint Martial, suivi par les vers de Fortunat : c'est un beau et grand manuscrit, qui, selon l'avis de M. Bandini, remonte au *xii^e* siècle. On l'appelle *passionario* : c'est une espèce d'*Acta sanctorum*. La Vie de notre saint, hormis quelques petites variantes, est la même que celle du manuscrit de Saint-Jean-de-Latran. En voici l'intitulé : II kal. julii. Incipit Vita sancti ac beatissimi confessoris Christi Martialis, *Lemonice* (au lieu de *Lemovice*) urbis primi pontificis. Cette Vie occupe douze parchemins (*feuilles*). Après cela, les vers de Fortunat sont annoncés par ces mots : Incipit versus Fortunati in Vita ssmi (*sanctissimi*) Martialis apostoli Xpi (*Christi*) (2). » — Nous remercions M. Sestini de sa complaisance : ces particularités confirment pleinement la note du cardinal Luchi.

Mgr Amaduzzi se trompait quand il disait que ces vers étaient encore inédits : ces mêmes vers avaient été envoyés de Rome, en 1669, au P. Bonaventure Saint-Amable, par Philippe de Rubéis, chanoine-archiviste de Saint-Jean-de-Latran, qui les avait tirés d'un grand manuscrit sur parchemin très-ancien (3), renfermant un passionnaire ou sanctoral, dans lequel on lit ces vers de Fortunat en tête de la légende de saint Martial par Aurélien. Mais, soit que ces vers n'eussent pas de titre dans le manuscrit de Saint-Jean-de-

Pictaviensem, qui hos scripsit in laudem S. Martialis, apostoli Christi et Lemovicae urbis primi episcopi, atque ejusdem Vitae commentario subjiuntur. Hi sunt numero XVII, atque aetatis ad barbariem declinantis ingenium redolent. (*Anecd. Litt.*, T. IV, p. 433.)

(1) Lettre de M. Sestini, archidiacre de Colle, du 30 août 1853.

(2) Lettre de M. Sestini du 11 octobre 1853.

(3) Fidem facio per praesentes et attestor ego infra scriptus canonicus archivista, ... qualiter in quodam *perantiquo* magno *passionario* mss. in pergamena in eodem archivio existente, in armario 11, signato littera A, folio 272, reperiuntur sequentes versus in honorem sancti Martialis. (BONAV. SAINT-AMABLE, *Hist. de saint Martial*, T. I, p. 472.)

Latran, soit que l'archiviste eût négligé de le transcrire, le P. Bonaventure a publié ces vers dans son premier volume sur saint Martial sans savoir qu'ils fussent de Fortunat (1).

Enfin M. l'abbé Rouard, dans un voyage fait à Rome au mois de juillet 1853, a trouvé ces mêmes vers, à la bibliothèque du couvent de la Minerve, dans un vieux manuscrit que le savant Brémond, général des Dominicains, affirmait remonter au VIII^e ou au plus tard au IX^e siècle. Comme ces trois manuscrits, de Florence, de Saint-Jean-de-Latran et de la Minerve, offrent quelques légères variantes, nous allons, en les corrigeant l'un par l'autre, donner, nous l'espérons, une édition irréprochable :

Christus (2) principium, finis, lux est, via Christus.

Nomine cujus in almifico, semperque beato,

Martialis resonant hic *veracissima* gesta (3).

Quis hominum digne valeat doctissimus unquam

Quanti sit meriti præclarus apostolus *iste* (4)

Dicere, vel prosa vel pulchri carmine metri,

Quo saltem modicis decoretur pagina verbis?

Tullius atque Maro veniant; sit lingua *faceta* (5) :

Versibus aut currens, aut prosæ *mella retexens* (6),

Non tua, sancte pater, *poterit* (7) depromere gesta,

Tellus te Romana, quibus te Gallica tellus

(1) BONAV., T. I. p. 472.

(2) Le manuscrit de Florence lit *Christe*. Le cardinal Luchi a ajouté : Peut-être *Christus*. C'est en effet la leçon des manuscrits de la Minerve et de Saint-Jean-de-Latran.

(3) Il y a dans le manuscrit de Florence : *Martiali* resonant hic *sanctissima* gesta, ce qui fait le vers faux : nous avons adopté la leçon irréprochable des deux manuscrits romains.

(4) Le mss. de la Minerve lit *ipse*; les deux autres, *iste*.

(5) Le P. Luchi a mis, quoique à regret, *facunda*, n'ayant dans son manuscrit que les trois premières lettres du mot *fac....*; mais c'est un vers faux. Avec le mot *faceta* des manuscrits de Saint-Jean-de-Latran et de la Minerve la quantité est observée.

(6) Le cardinal Luchi a mis : *prosæ vellera texens*, ce qui est plus élégant que ce qu'il croyait lire dans son manuscrit : *nulla retexens*. Philippe de Rubéis avait lu dans le manuscrit de Latran : *prosa multa retexens*. La leçon du mss. de la Minerve, *prosæ mella retexens*, est évidemment la plus élégante et la plus vraie.

(7) Les deux manuscrits romains lisent *poterunt* : nous avons dû, pour éviter un solécisme, adopter la leçon du mss. de Florence.

Post Petrum recolunt *junio*rem (1) parte secunda,

Cum Petro recolunt æqualem *sorte priori* (2).

Benjamita tribus te gessit sanguine claro.

Urbs te *nunc* (3) retinet Lemovica corpore sancto.

Hinc tibi sit, *Rex* (4) magne, Deus, laus, gloria, Christe,

Christe caput, finisque cluens, pax, lux, via, Christe.

(MIGNE, *Patrologie*, T. LXXXVIII, p. 415, 416.)

(BONAV., *Hist. de saint Martial*, T. I, p. 472.)

(*Mss. de la Minerve*, T. II, p. 17.)

On nous saura gré de donner ici la traduction de ces vers, malgré les difficultés qu'elle présente :

« Le Christ est le principe et la fin (de toutes choses) ; le Christ est la lumière et la voie. C'est en son nom vénérable et toujours digne de louange que se lisent ici les Actes très-sincères de saint Martial. Quel est l'homme, même le plus docte, qui pourrait dignement, en prose ou en vers habilement mesurés, dire dans une page ornée de quelques paroles, combien est grand le mérite de cet illustre apôtre ? Que Cicéron et Virgile me viennent en aide ; que ma langue soit féconde en saillies. Mais, soit qu'elle récite des vers rapides, soit qu'elle compose le miel d'une prose harmonieuse, elle ne pourra jamais, ô vénérable père, célébrer dignement vos actions, vous que Rome et la Gaule honorent, tantôt après Pierre, comme étant son inférieur et plus jeune que lui, tantôt avec Pierre, comme étant son égal dans la prérogative de l'apostolat. La tribu de Benjamin vous vit naître d'un sang illustre ; la ville de Limoges conserve maintenant votre corps sacré. Qu'ainsi louange et gloire vous soient rendues, ô Christ, ô grand roi, Dieu suprême ! ô Christ, principe et fin sublime, paix, lumière et voie, ô Christ ! »

Le P. Bonaventure, qui ne savait pas que ces vers fussent de

(1) Philippe de Rubéis avait lu dans le mss. de Latran *rumorem* ; ce qui est inintelligible. Les deux autres mss. lisent *junio*rem : il faut considérer ce mot comme formant trois syllabes longues, et voir une consonne dans l'*i* du milieu. Le mot allemand *jünger* et l'anglais *younger* doivent venir de ce mot ainsi contracté.

(2) Les éditeurs du manuscrit de Florence y ont lu *forte priori*. Les manuscrits de Latran et de la Minerve lisent *sorte priori*.

(3) Le P. Luchi a cru lire *sic* dans son manuscrit raturé. Les deux manuscrits romains rétablissent la leçon véritable.

(4) Le mss. de la Minerve a laissé ce mot, et a mis dans le vers précédent *Lemovica* au lieu de *Lemovica*.

Fortunat, en a dit ces paroles : « Cette préface est merveilleuse , puisque, en peu de vers qu'elle contient, elle fait mention et de la race de saint Martial de la tribu de Benjamin , et de sa prédication à Rome avec saint Pierre, et de son apostolat égal à celui de saint Pierre , et de sa mission en Gaule, et de sa sépulture à Limoges (1) ».

Ces vers sont-ils authentiques? Sont-ils sortis de la plume de Fortunat? — Mais, pour donner un démenti au titre qu'ils portent sur un manuscrit qui date du commencement du *xii^e* siècle, il faudrait de très-graves raisons ; il faudrait démontrer clairement que ces vers ne sont pas dans le style de Fortunat, et qu'ils ne portent pas son cachet littéraire. Or, bien loin de là, ces vers portent tellement *sa marque* que des savants italiens, tels que Bandini, qui les a découverts dans la bibliothèque de Florence, Mgr Amaduzzi, qui les a publiés à Rome en 1783, l'illustre cardinal Luchi, qui les a insérés dans son édition romaine de Fortunat en 1786, n'ont pas émis le moindre doute sur leur authenticité. C'est en effet le genre de Fortunat ; c'est le style du *vi^e* siècle ; c'est la facilité de ce poète, qu'on a appelé avec raison le *dernier des poètes latins* ; c'est sa manière, c'est-à-dire une certaine prétention à l'élégance, qui ne sait pas toutefois se débarrasser d'une certaine *rouille*, d'un certain embarras de construction, qu'elle emprunte, sans s'en douter, à la barbarie de son siècle. — D'ailleurs ces vers se trouvent dans un manuscrit de la plus haute antiquité conservé dans les archives de Saint-Jean-de-Latran ; on les lit encore dans un manuscrit du couvent de la Minerve que le savant Brémond attribue au *viii^e* ou au plus tard au *ix^e* siècle. Croira-t-on que ces vers ont été composés sous le nom de Fortunat du *viii^e* au *ix^e* siècle? Mais, à cette époque tout-à-fait barbare, on ne savait pas, on ne pouvait pas faire des vers d'une telle élégance et d'une pareille latinité : ces vers portent le cachet d'une époque *latine*, d'une époque où l'on étudiait encore Virgile et Cicéron. Du reste, pour ne laisser subsister aucun doute sur l'authenticité de ce poème, que nous regardons comme une des pièces les plus importantes de notre Dissertation, nous nous réservons, dans l'appendice, de comparer les vers de ce poème avec les autres œuvres de Fortunat ; et, si nous y remarquons les mêmes pensées, les mêmes tournures de phrase, les mêmes expressions rares et particulières à ce poète, il ne nous sera plus permis de douter de l'authenticité de ces vers sur la Vie de saint Martial.

(1) BONAV. SAINT-AMABLE, *Hist. de saint Martial*, T. I, p. 473.

Légende de saint Martial composée sous le nom d'Aurélien.

La découverte récente de ces vers de Fortunat nous a mis sur la trace d'une découverte encore plus importante en nous permettant d'assigner une date certaine et précise à la légende de saint Martial composée, sous le nom d'Aurélien, son successeur dans l'épiscopat (1).

Jusqu'ici les savants n'avaient pas eu sur ce point une opinion sérieusement motivée. Le chanoine Descordes, s'appuyant sur ce que aucun auteur, avant le ^x^e siècle, ne faisait mention de cette légende, la croyait du commencement du ^x^e siècle (2); Gaspard Barthius supposait gratuitement qu'elle était l'œuvre d'un clerc de Reims, nommé Aurélien, qui florissait, selon Trithème, vers l'an 900 (3); Bosquet, dans son *Histoire ecclésiastique des Gaules*, conjecturait qu'elle était de la fin du ^x^e siècle (4); Baillet partageait son avis (5); Fleury l'avait adopté (6); le Bollandiste Papebrock, ne voyant pas assez clair dans la question, l'avait laissée indécise (7); plus hardi, le bénédictin dom Rivet assignait pour date à cette légende l'an 982 (8); notre savant Nadaud adoptait l'opinion du moine lombard Benoit de Cluse, qui, dans sa discussion avec Adémar, l'an 1028, prétendait que cette Vie n'avait été composée que depuis

(1) Cette légende, publiée pour la première fois à Paris, en 1566, à la suite des Actes d'Abdias, par le carme Thomas Beaulxamis, réimprimée en 1571 et 1579, se trouve dans Surius, édit. 1617, et est reproduite presque intégralement par Orderic Vital dans son *Histoire ecclésiastique*. Elle est manuscrite à la bibliothèque Royale, nos 497, fol. LXXIV (xi^e siècle), 499, fol. 66 (xiii^e siècle), 1043 (xiii^e siècle). — Nadaud indique encore les numéros 5572 et 5576 (xi^e siècle).

(2) « Il ne se trouve aucun témoin digne de foy qui en ait fait mention devant l'an 900 de notre salut, ce qui peut faire penser que cette Vie a été composée depuis ce temps-là ». (*Ap. BONAV.*, T. I, p. 257. — *Acta SS.*, T. V junii, p. 543.)

(3) *Adversar. Comment.*, L. XLV, C. VII. (*Ap. BONAV.*, T. I, p. 480.)

(4) Quo autem tempore illa (Acta) visa sint incertum : nisi tamen conjectura nos fallat, paulo ante secundam Martialis Translationem quæ anno Christi 994 composita esse videntur. (*Hist. Eccl. Gall.*, L. I, C. XXIII, p. 45. — *Ap. BONAV.* T. I, p. 470.)

(5) *Vies des Saints*, édit. in-4^o, T. IV, p. 927.

(6) *Hist. Eccl.*, L. LIX, n. XXIV.

(7) Satis habeo quæstionem de tempore quo primum scripta, seu verius ficta sunt Acta, relinquere in medio. (*Acta SS.*, T. V junii, p. 540.)

(8) *Hist. Litt. de France*, T. VI, p. 637.

un siècle (1) : là-dessus Nadaud rapportait cette légende à l'an 928, ni plus ni moins (2).

L'opinion commune des critiques était donc jusqu'ici que cette légende ne datait que du x^e siècle : Descordes avait, le premier, formulé cette opinion, et les savants, qui ont assez fréquemment le tort de se copier les uns les autres, avaient adopté sans examen cette assertion de Descordes :

Come le pecorelle escon del chiuso
Ad una a due a tre, è l'altre stanno
Timidette atterrando l'occhio e 'l muso;
E ciò che fa la prima l'altre fanno,
Adossando a lei s'ella s'arresta,
Semplici e quete, e lo 'mperché non sanno.

(DANTE, *Purgator.*, cant. III, 79-84.)

« Comme les brebis sortent du bercail, une d'abord, puis une seconde, puis une troisième, et les autres se tiennent toutes timides, abaissant l'œil et le museau; et ce que fait la première, les autres le font aussi, s'adossant à elle, simples et tranquilles, si elle s'arrête, et n'en sachant pas la raison » : c'est ainsi (et cela soit dit sans manquer de respect à la science!), c'est ainsi qu'avaient fait les savants à l'égard de l'assertion de Descordes touchant la légende de saint Martial composée sous le nom d'Aurélien.

— Et voilà que, sur la fin du dernier siècle, des savants italiens découvrent, dans un manuscrit de la bibliothèque de Florence, des vers de Fortunat à la fin de cette légende de saint Martial par Aurélien; ces vers sont faits sur cette légende :

Martialis resonant hic veracissima gesta ;

ces vers résument cette légende en donnant à saint Martial le titre d'apôtre, en parlant de sa naissance dans la tribu de Benjamin, de ses rapports avec saint Pierre, de sa prédication à Rome et dans les Gaules, de sa sépulture à Limoges, etc. — Voilà de plus que ces mêmes vers de Fortunat se trouvent, en tête de la légende de saint Martial par Aurélien, dans un *manuscrit de la plus haute antiquité*, conservé à Rome dans les archives de Saint-Jean-de-Latran (3);

(1) MABILLON, *Annal.*, T. IV, p. 721. — *Patrolog.*, T. CXLI, col. 97.

(2) *Dissert. mss. sur saint Martial*, p. 35. (Séminaire de Limoges.)

(3) In quodam *perantiquo magno passionario in pergamena*. (*Attestation de l'archiviste de Saint-Jean-de-Latran*, en 1669, ap. BONAVENT., T. I, p. 472.)

voilà enfin que tout récemment M. l'abbé Rouard, que nous avons prié de faire des recherches à Rome sur saint Martial, découvre ces mêmes vers de Fortunat, encore en tête de la même légende, dans un manuscrit du couvent de la Minerve, manuscrit dont le savant Brémond, général des Dominicains (1), assignait la date, sans hésitation, au VIII^e ou au IX^e siècle (2).

En présence de ces nouvelles découvertes, pouvions-nous continuer de dire, avec les critiques des deux siècles précédents, que la légende de saint Martial par Aurélien ne date que du X^e siècle ? Evidemment non, puisque nous trouvons des vers faits sur cette légende par Fortunat, qui vivait au VI^e siècle.

Et cette légende est antérieure au moins d'un demi-siècle à Fortunat, puisque ce poète la croyait réellement l'œuvre de saint Aurélien, successeur de saint Martial : il n'en aurait pas parlé comme il le fait si cette légende eût été l'ouvrage d'un de ses contemporains : donc cette légende remonte au moins au premier tiers du VI^e siècle, c'est-à-dire à plus de cinquante années avant que Grégoire de Tours eût placé la mission de saint Martial sous l'empire de Dèce.

Donc, avant que cet historien écrivit son *Histoire des Francs*, nos traditions sur saint Martial avaient cours en Limousin ; et Grégoire de Tours lui-même donne assez à entendre que ces traditions existaient lorsqu'il dit, dans son livre *De la Gloire des Confesseurs*, en parlant des deux prêtres compagnons de saint Martial, que cet évêque « les avait amenés avec lui d'Orient dans la Gaule », — *quos secum ab Oriente adduxit in Galliam* (3).

Une fois cette découverte faite, tout s'explique naturellement, ou plutôt tout s'éclaire admirablement dans cette légende : — ce sont des noms propres usités au VI^e siècle : Arnulphe (4), Suzanne (5),

(1) Auteur du *Bullarium ordinis Dominicanorum*, 1729, 8 vol. in-fol.

(2) Animadvertendum est in hoc *passionali* nulla vita sancti cujuscumque florentis sæculo XI, aut etiam X. — P. Antonius Bremond, sinon ad VIII sæculum, saltem ad VIII, hujus codicis antiquitatem tribuere constanter asseruit : ut testatur adnotatiuncula primo volumini præfixa, manu nescio cujus Casanatensis Praefecti, die XI aprilis anno MDCCXLIV. (*Index codd. mss., Bibliothecae Casanatensis*, p. 350, couvent des Dominicains à Rome.)

(3) GREGOR. TURON., *De Glor. Confess.*, C. XXVII : RUINART, col. 917.

(4) GREGOR. TURON., *Hist. Franc.*, L. IV, C. LI : RUINART, col. 194.

(5) GREGOR. TURON., *Hist. Franc.*, L. IV, C. XXXVI, col. 477.

Sigebert (1), Hildebert (2), Arcadius (3), etc. ; — ce sont des dignités connues au ^{vi} siècle : le duc d'Aquitaine (4), le comte de Bordeaux (5), le comte de Poitiers (6) ; — le duc Etienne étendait sa domination sur l'Aquitaine et sur les provinces comprises entre le Rhône, la Loire et l'Océan (7) : c'est là la circonscription du royaume des Visigoths et du duché d'Aquitaine au ^v et au ^{vi} siècle (8) ; — ce sont des noms de peuples qui jouent un rôle actif au ^v et au ^{vi} siècle, les Goths et les Gascons (9) ; — ce sont des locutions en usage au ^{vi} siècle : ainsi saint Martial célèbre la messe (*obtulit beatissimus Martialis sacrificium Deo celebrans missarum solemniam*) : c'est dans ces mêmes termes que s'expriment saint Grégoire pape (10) et saint Grégoire de Tours (11) ; ainsi saint Martial enseigne au peuple que l'Esprit Saint procède du père et du fils (*Spiritus Sanctum a patre filioque procedentem*) : cette formule consacrée se trouve dans des écrivains du ^{vi} siècle, Grégoire de Tours (12) et Fortunat (13). L'agiographe

(1) Sigebert, troisième fils de Clotaire I^{er}, roi d'Austrasie en 561.

(2) Childebert, fils de Clovis et de Clotilde, roi des Francs en 511.

(3) GREG. TURON., L. III, C. XII : RUINART, col. 115. — FORTUNAT, *Miscellan.*, L. IV, C. XVII : *Patrolog.*, T. LXXXVIII, col. 166.

(4) Wilichaire, duc d'Aquitaine en 555. (GREG. TURON., L. IV, C. XVII : RUINART, col. 158, note.)

(5) Garachaire, comte de Bordeaux. (GREG. TURON., L. VIII, C. VI, col. 380.)

(6) Ennodius, comte de Poitiers. (GREG. TURON., L. V, C. XXV). — Macco, id. (ibid., L. X, C. XXI). — Bérulphe, id. (FORTUNAT, L. VII, C. XV : *Patrolog.*, T. LXXXVIII, col. 252.)

(7) Habebat iste dux principatum a fluvio Rhodani usque ad mare Oceanum, possidens omnem Ligerim regionem, omnemque Aquitaniam seu Gothorum et Vasconum gentem. (*Ap. Surium*, 30 jun.)

(8) Regnum ejus (Alarici) a mare Tyrrheno, Ligere fluvio, et montibus Pyrenæis, usque Oceanum mare a Chlodoveo occupatum est. (*Hist. Franc., Epitom.*, C. XXV : RUINART, col. 562.)

(9) Vascones vero de montibus prorumpentes in plana descendunt, an. 587. (GREG. TURON., L. IX, C. VII : RUINART, col. 425.)

(10) Quia, largiente Domino, *Missarum solemniam* ter hodie celebraturi sumus. (S. GREG., edit. Bened., T. I, col. 1460, D.)

(11) Celebrare missarum solemniam expetitur (*De Glor. Mart.*, C. LXXXVII, col. 849) ; celebratis etiam missarum solemnibus (*De Mirac. S. Juliani*, C. XXXV, col. 876) ; post missarum vero solemniam celebrata (*Vita Patr.*, C. XLV, col. 1138).

(12) Credo Spiritum Sanctum a Patre et Filio processisse. (*Hist.*, L. I, *Prolog.*, RUINART, col. 6.)

(13) Spiritus Sanctus est procedens, quia a Patre et Filio procedit. (*Expos. fidei Cathol.* : *Patrolog.*, T. LXXXVIII, col. 587.)

qui a composé cette légende lui a tellement imprimé, sans s'en douter, le cachet de son siècle qu'il est difficile à un œil exercé de s'y méprendre, et nous nous étonnons que Descordes et tant d'autres savants s'y soient mépris.

C'est donc cette légende qui était citée, au milieu du ix^e siècle, par l'auteur du second opuscule des Miracles de saint Martial lorsqu'il disait : « Comme cela est écrit dans ses Actes, nous évitons de le répéter (1) » ; c'est donc cette légende qu'Hilduin, abbé de Saint-Denis, disait ne pas s'accorder, sous le rapport chronologique, avec ce que dit Grégoire de Tours (2) ; c'est donc dans cette légende que Florus avait puisé ce qu'il dit sur saint Martial dans ses *Additions au Martyrologe de Bède* ; c'est donc à cette légende que faisait allusion l'auteur du plus ancien opuscule des Miracles de saint Martial, écrivain antérieur à Grégoire de Tours, puisque celui-ci lui a emprunté le récit de deux guérisons miraculeuses : « Igitur beatissimus Martialis, quibus se virtutibus publicaverit, *relatio contulit manifesta* (3) » : nouvelle preuve que cette légende est antérieure à Grégoire de Tours. Et en effet le chanoine Collin avait retrouvé, il y a deux siècles, un très-vieux manuscrit des Miracles opérés au tombeau de saint Martial, recueil où Grégoire de Tours a puisé certainement les trois miracles qu'il rapporte presque dans les mêmes termes ; et, en tête de ce recueil, se trouvait la légende de saint Martial par Aurélien (4).

On voit que le Bollandiste Papebroch avait raison de dire, dans ses Remarques sur la Dissertation de Descordes : « Nous avons de la répugnance à croire que l'opinion attaquée par Descordes et Bosquet ne fût pas encore née en l'an 900 : soit parce que nous pensons que Florus, auteur bien plus ancien, a vu les Actes dans lesquels il est dit que saint Martial a été envoyé par saint Pierre ; soit parce que Adémar, moine de Saint-Cybard d'Angoulême, au commencement du xi^e siècle (5), cite avec confiance « les *Actes canoniques de saint Martial*, toujours reçus par l'Eglise, qui déclarent suffisamment

(1) Sed quia hoc in Actibus suis scriptum est, studentes brevitati, repetere vitamus. (*Apud Acta SS.*, T. V junii, p. 554.)

(2) *Prolegom. Vitæ S. Dionysii*, n° VIII : *Patrolog.*, T. CVI, col. 48.

(3) *Apud Acta SS.*, T. V junii, p. 553.

(4) *Vies des saints du Limousin*, p. 252.

(5) Papebroch dit : « Vers la fin du xii^e siècle ». Nous nous permettons de corriger cette faute de chronologie.

» le privilège de son apostolat, et qu'il est sans aucun doute un des
 » soixante-douze disciples que le Seigneur envoya comme des
 » agneaux parmi les loups, disciples que non-seulement les Grecs,
 » mais saint Paul et saint Luc appellent apôtres (4) ».

On voit qu'Adémar avait aussi raison lorsque, dans la discussion qu'il eut sur la question de l'apostolat avec Benoît de Cluse, l'an 1028, il soutenait l'ancienneté de cette légende : le prieur de Cluse prétendait qu'elle n'avait été composée que depuis un siècle par quelque moine de Saint-Martial; et Adémar lui répondait que, depuis un temps immémorial, et avant même l'établissement du monachisme dans cette église (848), cette Vie était répandue dans toutes les provinces des Gaules, des Espagnes, de la Grande-Bretagne et de l'Italie; et, pendant leur altercation, pour donner gain de cause à Adémar, le moine Aimeric portait un *très-vieux volume* dans lequel se trouvait cette légende de saint Martial (2).

Or, comme dans cette légende d'Aurélien, composée au commencement du VI^e siècle, saint Martial est souvent appelé apôtre, on ne doit plus s'étonner de cette assertion, émise si fréquemment dans les conciles de Limoges, que, dans les martyrologes anglais, qu'on prétendait remonter au temps du pape Grégoire, et dans le livre écrit en lettres d'or que Canut-le-Grand envoya au duc de Poitiers, et dans un grand nombre de vieux manuscrits de Saint-Martial, de Solignac, de Saint-Benoît-sur-Loire, etc., saint Martial avait, dans les litanies et les martyrologes, le rang et le titre d'apôtre.

Voilà donc, dans cette discussion, un fait nouveau et parfaitement établi : c'est que la légende de saint Martial par Aurélien ne remonte pas seulement au X^e siècle, comme les savants l'avaient supposé jusqu'à présent, mais remonte certainement à la première moitié du VI^e siècle.

(1) Nos vero ægre possumus credere, quod opinio, quam Cordesius Bosquetusque oppugnânt, nec nata erat anno Christi DCCCC; tum quia putamus Florum, tanto seniore, vidisse Acta in quibus a Petro missus dicebatur Martialis; tum quia Ademar, S. Eparchii monachus, circa finem sæculi XII scribens, in commemoratione abbatis S. Martialis sub finem, confidenter appellat *a gesta ejus canonica, semper ab Ecclesia recepta, quæ satis declarant privilegium apostolatus ejus, et quia sine dubitatione unus est de LXXII apostolis, quos Dominus misit velut agnos inter lupos; quos LXXII non solum Græci, verum etiam Lucas evangelista et Paulus apostolus in Epistola ad Corinthios prima, vocat apostolos*. (Acta SS., T. V junii, p. 540. — Voir le texte d'Adémar dans Micne, *Patrolog.*, T. CXLI, col. 84.)

(2) MABILLON, *Annal.* T. I^{er}, col. 720. — *Patrolog.*, T. CXLI, col. 94, 96.

Sans doute cette légende de saint Martial est apocryphe en ce sens qu'elle n'est pas l'œuvre de saint Aurélien, sous le nom duquel elle a été composée : l'agiographe qui en est l'auteur aura voulu, pour lui donner plus de crédit et d'autorité, la faire passer pour l'ouvrage du successeur de saint Martial; mais, tout apocryphe qu'elle est, elle n'en a pas moins le mérite d'être antérieure à Grégoire de Tours, antérieure par conséquent à tout autre témoignage traditionnel sur l'apôtre de l'Aquitaine; elle n'en a pas moins le mérite d'être le plus ancien écho, le dépôt le plus ancien des vieilles traditions du pays sur saint Martial; et, quelles que soient les inexactitudes de détail qu'elle renferme lorsque l'auteur accommode les choses aux manières ou aux locutions de son temps, quelle que soit la *broderie légendaire* dont l'imagination des peuples ou la naïveté de l'écrivain ait environné les faits principaux, elle n'en doit pas moins être vraie dans le fond des choses (1) : car la biographie d'un saint que tout un pays connaît est nécessairement conforme à ce que la tradition locale dit de ce saint (2) : or le fait culminant de la Vie de saint Martial, le point fondamental de sa biographie, c'est qu'il a été envoyé par saint Pierre pour prêcher dans les Gaules; et ce point traditionnel est d'autant plus certain qu'il se trouve confirmé par d'autres documents du ^{vi}^e siècle. Donc cette tradition est historique, et entre de plein droit dans le domaine de l'histoire.

V^e ET IV^e SIECLES.

La légende de saint Martial par Aurélien est-elle le plus ancien monument qui ait été écrit sur l'apôtre de l'Aquitaine? Si nous en croyons une ancienne tradition, que nous trouvons consignée dans un écrit de la fin du ^x^e siècle, il paraîtrait que les Vandales et les Goths, en se jetant sur l'Aquitaine, au ^v^e siècle, comme une

(1) « Les plus anciennes Vies des saints des Gaules que nous possédons ont été composées au ^v^e ou au ^{vi}^e siècle sur la tradition immémoriale des fidèles.... Il n'est donc pas étonnant que les auteurs de ces Vies, n'ayant que la tradition orale pour guide, aient accommodé les choses aux manières de leur temps;... on ne doit point avoir pour suspect le fond des choses que racontent ces anciennes Vies ». (FABLON, *Monuments inédits*, etc., T. II, col. 54, note.)

(2) (Au ^{vi}^e siècle), « lorsqu'on manquait des Vies originales des saints, on y en substituait d'autres faites après coup. Mais on avait soin d'y insérer ce que la tradition du pays conservait de leurs actions. Ainsi ces légendes n'étaient pas tout-à-fait imaginées ». (DOM RIVET, *Histoire Littéraire de France*, T. III, p. 455.)

horrible tempête qui emporte tout sur son passage, auraient détruit la Vie de saint Martial réellement écrite par saint Aurélien, son successeur dans l'épiscopat. La légende actuelle n'aurait été composée qu'après le passage des barbares, d'après les souvenirs qu'on avait de l'ancienne Vie. C'est ce que dit l'auteur du Livre des miracles opérés à la seconde translation de saint Martial, ouvrage publié par Bosquet dans son *Histoire ecclésiastique* des Gaules : « Dans les temps anciens, l'Aquitaine fut ravagée par une affreuse tempête de Barbares, à savoir par les nations Scythes, parmi lesquelles se trouvaient les Vandales, les Slaves, les Goths, et même les Ariens souillés de perfidie, et les Barbares du nord, ivres des erreurs du paganisme et se livrant à toutes sortes d'excès..... On dit que le livre dans lequel se trouvait en détail la vie de notre saint patron fut emporté par les Barbares : car, si celui que nous conservons est assez prolixe, celui dont il n'est, dit-on, qu'un extrait, l'était bien plus encore (1). »

Le chanoine Collin avait adopté cette tradition, et il dit dans le prologue de la Vie de saint Martial : « La Vie admirable et les actions glorieuses de ce grand serviteur de Dieu furent autrefois trez-amplement escrites en latin par son successeur et disciple saint Aurélien : mais, cet ouvrage s'estant perdu par les ravages que les Goths et les Vandales ont faits autrefois dans toute la Guienne, nous sommes contraints de prendre tout ce que nous dirons de ce saint apostre des extraits ou des traductions que nos peres firent jadis des escrits que saint Aurélien laissa sur ce sujet (2) ».

Collin dit encore dans sa *Table chronologique* : « Aurelius escrivit au long la vie du saint (saint Martial), laquelle s'est perdue (3) ».

Dans sa discussion avec Adémar, Benoît, le prieur de Cluse, ne manquait pas de se servir contre son adversaire d'un argument tiré de cette ancienne Vie de saint Martial : « Quelques-uns ont coutume

(1) *Ab antiquis enim temporibus, sæva undique per Aquitaniam procella irruit barbarica, gentium videlicet Scytharum, inter quas Wandali, Slavi, Gothi etiam, Ariana perfidia maculati; Aquilonales quoque, gentilitatis errore ebrii, debacchantes supra modum..... Fertur autem quia liber in quo per singula summi patroni facta erant digesta ab ipsa gente translatus fuerit. Si enim volumen vitæ apostoli apud nos non parvam præmonstrat prolixitatem, multo magis de quo istud, ut ferunt, defloratum dicitur, copiosius effluit. (ApuD Bosquet, Hist. Eccl. Gall., pars II, p. 55, et Descordes, Acta SS., T. V junii, p. 539.)*

(2) *Vie des Saints du Limousin*, p. 214.

(3) *Table Chronolog.*, 1^{er} siècle, vi^e colonne.

de dire que sa Vie ancienne périt dans un incendie quand ce ne fut consumé par les flammes, et que, dans cette Vie, il n'y avait pas autre chose siuon que, après l'ascension du Seigneur, saint Martial avait été converti, avec beaucoup d'autres païens, par la prédication de saint Pierre, puis avait été instruit par lui, et long-temps après ordonné évêque, et envoyé à la seule ville de Limoges, comme Apollinaire à Ravenne et Marc à Alexandrie (1) ».

Ainsi, chose remarquable! de l'aveu des adversaires les plus passionnés de l'apostolat, l'ancienne Vie de saint Martial le faisait envoyer dans les Gaules par saint Pierre au 1^{er} siècle.

Et ce qui nous porterait à croire qu'en effet saint Aurélien avait écrit cette ancienne Vie, c'est le soin qu'a eu l'agiographe qui a composé la légende vulgaire de la faire passer sous le nom d'Aurélien.

Si cette ancienne Vie de saint Martial a réellement existé, comme l'enseigne l'antique tradition; si cette Vie a été véritablement écrite par saint Aurélien, comme la tradition le suppose encore, la perte en est d'autant plus regrettable que, au v^e et au iv^e siècle, nous connaissons peu de documents historiques qui donnent à notre tradition un appui direct. Car nous ne regardons pas comme un témoignage sérieux celui de la Chronique attribuée à Flavius-Dexter, ami de saint Jérôme, et publiée, avec des Commentaires, par l'espagnol Bivar : cette Chronique, à la vérité, place au milieu du 1^{er} siècle la mission de saint Martial, apôtre des Limousins et des habitants de Cahors et de Toulouse (2) : mais on y trouve trop de détails apocryphes pour que nous nous appuyions sur une base si peu solide. Toutefois, à défaut de témoignages *directs*, nous en trouvons à cette époque, qui confirment *indirectement* notre tradition : c'est ainsi que le pape Innocent I^{er}, au commencement du v^e siècle, dit dans une Lettre à Decentius : « Il est manifeste que, dans toute l'Italie, les Gaules, les Espagnes, l'Afrique, la Sicile et les îles adjacentes, *personne n'a fondé des Eglises, si ce n'est ceux*

(1) Solent dicere nonnulli vitam ejus veteranam, quando hic locus arsit, perisse incendio, in qua nihil horum legebatur, nisi duntaxat quod post ascensionem Domini ad Petri prædicationem sit conversus. sicut alii multi ex paganis, et ab eo eruditus, et post longum tempus ordinatus episcopus, et ad solam urbem Lemovicum missus, sicut Apollinaris ad Ravennam et Marcus in Alexandriam. (MABILLON, *Annal.*, T. IV, col. 720. — *Patrolog.*, T. CXLI, col. 95.)

(2) An. 52. — Martialis Lemovicensium, Cadurchorum et Tolosatium apostolus, Hispanias adiit, et prædicando fideles invisit. (*Dextri Chronicon : Patrolog.*, T. XXXI, col. 469, 170)

qui ont été institués évêques par le vénérable apôtre Pierre ou ses successeurs (1) ». Quand on rapproche ce passage des nombreux documents du vi^e siècle et des siècles suivants que nous avons déjà cités, et qui parlent des évêques envoyés par saint Pierre dans les Gaules, on ne peut s'empêcher de voir dans ce témoignage du pape Innocent I^{er} un anneau plus éloigné de la chaîne traditionnelle, et un écho plus lointain de l'antique tradition sur les évêques qui ont reçu leur mission de saint Pierre lui-même.

En parlant des successeurs du prince des apôtres qui ont envoyé des missionnaires dans les Gaules, Innocent I^{er} fait surtout allusion au pape saint Clément, qui siégeait vers la fin du I^{er} siècle, et au temps auquel les traditions de plusieurs Eglises de France font remonter la mission de leurs fondateurs. Une lettre attribuée au pape saint Clément, lettre qui existait certainement au v^e siècle, puisque elle fut citée en 442 au concile de Vaison (2), fait une allusion non équivoque à la mission de ces évêques : « Nous euverrons, dit-il, quelques prédicateurs dans les Gaules et dans les Espagnes (3). On croyait donc, au v^e et au iv^e siècle, que saint Pierre et ses premiers successeurs avaient envoyé dans les Gaules les prédicateurs évangéliques qui ont fondé dans ce pays les plus anciennes Eglises.

Quoi qu'il en soit, quand bien même la légende que nous possédons sous le nom d'Aurélien serait le plus ancien monument écrit des traditions de l'Aquitaine sur saint Martial, elle n'en aurait pas moins une valeur historique, comme ces autres Vies des premiers prédicateurs des Gaules qui n'ont été composées, au v^e et au vi^e siècle, que sur la tradition immémoriale des fidèles (4).

Voici ce que disait, sur la valeur historique des traditions, un savant du dernier siècle, Fréret, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, « l'un des hommes de cette époque

(1) Cum sit manifestum in omnem Italiam, Gallias, Hispanias, Africam atque Siciliam, et insulas interjacentes, nullum instituisse Ecclesias, nisi eos quos venerabilis Petrus aut ejus successores constituerint sacerdotes. (*S. Innocentii I, ad Decentium : Patrolog.*, T. XX, col. 552.)

(2) SIRMOND, *Concilia antiqua Galliae*, T. I, p. 77.

(3) Aliquot vero ad Gallias Hispaniasque mittemus; et quosdam ad Germaniam et Italiam, atque ad reliquas gentes dirigere cupimus. (*Epistola ad Jacobum, fratrem Domini*, ap. BONAV., T. I, p. 86.)

(4) « Les plus anciennes Vies des saints des Gaules que nous possédons ont été composées au v^e ou au vi^e siècle, sur la tradition immémoriale des fidèles... On ne doit point avoir pour suspect le fond des choses que racontent ces anciennes Vies ».
(FAILLON, *Monuments inédits*, T. II, col. 51, note.)

dont l'érudition était la plus vaste et le jugement le plus sûr », ont dit les auteurs de la Nouvelle Diplomatique :

« Les anciennes histoires, disait ce savant académicien, celles mêmes qui n'étaient fondées que sur la simple tradition, ont, à ce que je crois, un certain degré de certitude, moins fort, à la vérité, que celui des histoires contemporaines, mais tel cependant que, malgré l'éloignement des temps et des lieux, qui nous cache une partie des circonstances, et qui altère souvent la vérité de plusieurs autres, les esprits vraiment justes ne se croient point en droit de les rejeter entièrement pour le gros des faits, lorsqu'ils n'ont point de preuves positives de leur fausseté.

» Par traditions historiques, j'entends les opinions populaires, en conséquence desquelles toute une nation est persuadée de la vérité d'un fait sans en avoir d'autre preuve que sa persuasion elle-même et celle des générations précédentes, et sans que cette persuasion soit fondée sur aucun témoignage contemporain, subsistant séparément de la tradition elle-même (1). »

Quelle est donc la vraie tradition, la tradition historique du Limousin et de l'Aquitaine sur saint Martial ? Est-ce celle qui aurait trouvé un écho solitaire dans Grégoire de Tours, si tant est que ce qu'il rapporte soit une vraie tradition ? La vraie tradition, la tradition constante du Limousin et de l'Aquitaine, n'est-ce pas plutôt celle dont nous avons donné déjà tant de preuves, celle qui est antérieure à Grégoire de Tours, c'est-à-dire celle qui le fait envoyer au 1^{er} siècle par saint Pierre dans les Gaules ? N'est-ce donc pas cette tradition que l'histoire doit adopter ?

Mais ce n'est pas assez pour nous de retrouver des preuves écrites de cette antique tradition en remontant de siècle en siècle jusqu'au-delà du temps de Grégoire de Tours : nous allons remonter encore plus haut, et retrouver d'autres témoignages qui établissent indirectement que saint Martial a été envoyé dans les Gaules au 1^{er} siècle.

III^e SIÈCLE.

Tertullien (220).

Tertullien, dans son livre *Contre les Juifs*, écrit vers l'an 220, énumérant les divers peuples du monde qui étaient, de son temps, soumis au Christ, comprend dans cette énumération les diverses

(1) *Mém. Acad. Bell. Lett.*, T. VI, p. 153.

nations des Gaules (Galliarum diversæ nationes) (4) : or, dit le savant de Marca, par ces diverses nations des Gaules, on ne peut entendre que les quatre grandes provinces en lesquelles Auguste avait divisé ce pays, et qui étaient : la province de Narbonne, celle de Lyon, la Belgique, l'Aquitaine (2) : donc, du temps de Tertullien, c'est-à-dire au commencement du III^e siècle, l'Aquitaine était soumise au Christ. Mais, comme l'a déclaré le savant professeur en droit de Toulouse Dadin d'Hauteserre, « toutes les Eglises d'Aquitaine reconnaissent saint Martial pour apôtre (3) ». L'Eglise de Bordeaux le proclamait au X^e siècle par la voix de son archevêque Gombaud (4) ; celle d'Angoulême, à la même époque, par la voix de son évêque Hugues de Jarnac (5), et, dans un temps plus reculé, par le témoignage de l'agiographe qui a écrit la Vie de saint Ausone (6) ; l'Eglise de Poitiers a trouvé un organe de sa tradition sur ce point dans le célèbre ami d'Abailard Pierre-le-Vénérable (7) ; l'Eglise de Toulouse avait écrit l'apostolat de saint Martial sur la façade, aujourd'hui mutilée, de Saint-Sernin (8) ; l'Eglise de Cahors avait trouvé un écho lointain de sa tradition jusque dans la Chronique composée en Espagne sous le nom de

(1) TERTULLIAN., *Advers. Judæos*, C. VII : *Patrolog.*, T. II, col. 610.

(2) Per *Galliarum diversas nationes*, Tertullianus quatuor Galliarum provincias ex divisione Augusti, Narbonensem, Lugdunensem, Belgicam et Aquitanicam intelligit : ex quibus corpus Galliarum tunc conflatum erat, quod postea in decem et septem provincias distributum fuit. (DE MARCA, *apud Acta SS.*, T. V junii, p. 546.)

(3) *Rerum Aquitan.*, L. IV, C. IX.

(4) Nonne verum tenemus fuisse a te nostræ sedis Burdegalam urbem Deo acquisitam ?... (*Patrolog.*, T. CXXI, col. 116.)

(5) HARDOUIN, *Concil.*, T. VI, pars 1, col. 862.

(6) *Apud Acta SS.*, T. V maii, p. 437.

(7) Sed, ut de primis Galliarum nostræ apostolis.... aliquid plenius dicam, sicut ipsa testatur antiquitas, a sanctis viris nobis relictæ tradunt historiæ.... quod.... Martialis Lemovicis, Burdegalæ et Pictavis. (*Petrus Venerab.*, *Advers. Petrusianos* : *Biblioth. Vet. Patr.*, T. XXII, p. 1051.)

(8) CATEL, *Mém. Hist. Langued.*, p. 816. — Sur la principale porte de l'église de Saint-Sernin de Toulouse sont trois images taillées en pierre : l'une représente un évêque tenant un livre sur lequel est écrit : *Pax vobis* ; l'autre, un évêque qui tient une crosse, au-dessous duquel est écrit : *S. Martialis* ; le troisième est saint Saturnin à côté de saint Martial :

Hic socius socio subvenit auxilio.

CATEL, *ibid.*, p. 818.

Dexter, contemporain de saint Jérôme (1) : en un mot, « toutes les Eglises d'Aquitaine reconnaissent saint Martial pour apôtre ». Si donc il y avait des chrétiens et des Eglises chrétiennes dans l'Aquitaine du temps de Tertullien, il s'ensuit que, à cette époque, saint Martial avait annoncé l'Evangile dans cette province, dont toutes les Eglises le reconnaissent pour leur apôtre et leur fondateur. Donc il existait des Eglises fondées par saint Martial plus de trente ans avant l'époque à laquelle Grégoire de Tours assigne la mission de l'apôtre de l'Aquitaine. Mais l'assertion de Grégoire de Tours (laquelle, si elle n'était pas une fausse conjecture ou une méprise, ne serait après tout qu'un témoignage traditionnel isolé), cette assertion étant par là même démontrée fausse : la tradition de la mission de saint Martial au temps des apôtres, profondément ancrée dans les souvenirs non-seulement de l'Eglise de Limoges, mais encore de toutes les autres Eglises de l'Aquitaine ; cette tradition constante, unanime, ancienne, immémoriale, reste seule acceptable, et a toute la force historique que la critique la plus sévère peut exiger. Donc saint Martial a reçu sa mission de saint Pierre au 1^{er} siècle.

II^e SIÈCLE.

—

Saint Irénée, évêque de Lyon (190).

Saint Irénée, qui écrivait vers la fin du second siècle (190), dit que, de son temps, « l'Eglise était répandue par tout l'univers jusqu'aux extrémités de la terre (2) » ; — « que la tradition catholique était, comme le soleil, partout la même : la même dans les Germanies, dans les Ibéries et chez les Celtes (3) » : or, selon Jules-

(1) An. 52. — Martialis Lemovicensium, *Cadurchorum* et Tolosatium apostolus. (*Dextri Chronicon*. : *Patrolog*, T. XXXI, col 169, 170.)

(2) Ἡ μὲν γὰρ Ἐκκλησία, καί πῃ καθ' ὅλης τῆς οἰκουμένης ἕως περάτων τῆς γῆς δισπαρμένη (*Contra Hæreses*, L. I, C. X : edit. Massuet, p. 48.)

(3) Καὶ γὰρ αἱ κατὰ τὸν κόσμον διαλεκτοὶ ἀνόμιοι, ἀλλ' ἡ δύναμις τῆς παραδοσεως μία καὶ αὐτή· καὶ οὔτε αἱ ἐν Γερμανίαις ἰδρυμέναὶ Ἐκκλησίαι ἄλλως πεπίστευκασιν, ἢ ἄλλως παραδιδόασιν. οὔτε ἐν ταῖς Ἰβηρίαις, οὔτε ἐν Κελτοῖς, οὔτε κατὰ τὰς ἀνατολάς, οὔτε ἐν Αἰγύπτῳ, οὔτε ἐν Λιβύῃ, οὔτε αἱ κατὰ μέσα τοῦ κόσμου ἰδρυμένα· ἀλλ' ὥσπερ ὁ ἥλιος, τὸ πῦρ τοῦ Θεοῦ, ἐν ὅλῳ τῷ κόσμῳ εἰς καὶ ὁ αὐτός· οὕτω καὶ τὸ κήρυγμα τῆς ἀληθείας πανταχῇ φαίνει, καὶ φωτίζει πάντας ἀνθρώπους τοὺς βουλομένους εἰς ἐπιγνώσιν ἀληθείας ἐλθεῖν. (*Contra Hæreses*, L. I, C. X : edit. MASSUET, p. 49.)

César et tous les géographes anciens, les *Celtes* étaient ces peuples de la Gaule centrale compris entre la Seine et la Garonne (1); et, par ce mot de *Celtes*, il ne faut pas entendre seulement les habitants de la province de Lyon: car les deux conciles tenus sous saint Irénée, et dont nous avons parlé ailleurs, prouvent que, à cette époque, il y avait des Eglises établies sur divers points de la Gaule. Mais, dans toute la Gaule celtique comprise entre la Garonne et la Seine, il n'est aucune Eglise qui n'ait reconnu saint Martial comme le plus ancien prédicateur de l'Evangile dans cette contrée: en effet, l'homme le plus intéressé à ne pas reconnaître la suprématie d'origine de l'Eglise de Limoges, l'archevêque de Bourges Aymon, son supérieur hiérarchique, le proclamait solennellement au concile de Limoges, l'an 1034: « Ce que j'ai dit de saint Denys et de saint Saturnin, je le dis de la même manière de saint Ursin, de saint Austremonie, de saint Front de Périgueux, et de saint Julien du Mans, et des autres qui ont vu ou qui ont pu voir les apôtres, et qui ne sont venus prêcher dans les Gaules qu'après saint Martial, envoyés qu'ils étaient tant par saint Pierre que par saint Clément ou ses successeurs (2) ». — Donc saint Martial était reconnu, par des Eglises rivales de celle de Limoges, comme le plus ancien prédicateur de l'Evangile dans la Gaule Celtique; et, comme, du temps de saint Irénée, « l'Eglise était répandue par tout l'univers jusqu'aux extrémités de la terre », et « chez les Celtes » en particulier, il suit nécessairement que, avant la fin du second siècle, long-temps avant l'époque assignée par Grégoire de Tours à la mission de saint Martial, il y avait à Limoges une Eglise qui reconnaissait saint Martial pour fondateur. Notre tradition est donc confirmée indirectement par saint Irénée.

C'est ainsi que, en remontant d'anneau en anneau, et de siècle en siècle jusqu'au premier, nous trouvons des témoignages directs ou indirects qui confirment notre tradition. Cette tradition n'a-t-elle pas dès lors une valeur historique?

L'Abbé ARBELLOT.

(La suite à un prochain Bulletin.)

(1) *Comment*, L. I, C. I.

(2) Quod denique de beatis Dionysio et Saturnino dixi, eodem modo dictum puto de Ursino, de Austremonio, de Fronto genere Romano, et de aliis qui apostolos viderunt in carne, vel videre potuerunt, qui tam a beato Petro quam a beato Clemente sive successoribus ejus in Galliam post beatum Martialem prædicare missi sunt. (HARDOUIN, *Concil*, T. VI, pars I, p. 877.)

TOMBEAU

DU

CARDINAL DE CRAMAUD

RAPPORT DE LA COMMISSION (1)

MESSIEURS,

La commission que vous avez chargée d'étudier les diverses questions relatives au tombeau du cardinal de Cramaud a bien voulu me désigner pour vous faire connaître le résultat de ses travaux.

Notre honorable collègue M. Thévenin avait été d'abord nommé rapporteur ; mais, appelé à des fonctions publiques hors du département, il a laissé son travail inachevé. — J'ai essayé de le compléter.

Votre indulgence habituelle voudra bien, je l'espère, ne pas me faire regretter d'avoir accepté une tâche d'autant plus lourde que les jalons en ont été jetés avec plus de talent et de consciencieuse érudition (2).

« On ne pouvait, Messieurs, discuter sérieusement l'utilité, la nécessité même de l'intervention de la Société dans l'intéressante question soulevée par MM. Texier et Duléry.

Indépendamment de l'intérêt historique qui s'y rattache, et qui pouvait suffire pour que la Société s'en saisisse d'office, du moment où nous étions mis en demeure par les deux honorables archéologues de trancher leur différend en émettant un avis, nous ne pouvions, sans méconnaître notre but, sans faillir à notre institut, rester indifférents à un appel dont nous serions les juges naturels sinon les plus compétents.

La Société a donc rempli une obligation étroite en désignant une commission chargée, non pas, comme on semblait le craindre, de donner le dernier mot de la science et de rendre un arrêt souverain,

(1) Composée de MM. de Burdin, Thévenin, Maurice Ardant, Auguste DuBoys et l'abbé Arbellot.

(2) Les guillemets indiquent le travail de M. Thévenin.

mais, plus justement, d'étudier les motifs pour et contre les deux opinions avancées, de faire de nouvelles recherches, de recueillir, s'il était possible, des documents nouveaux, et d'émettre un avis qui, s'il n'a pas toute l'autorité d'un arrêt, aura du moins le mérite réel qui s'attache aux recherches consciencieuses guidées par un vif amour de la vérité.

Une longue expérience a prouvé ailleurs que ce mode d'étude était, pour les corps scientifiques ou littéraires, le seul qui pût donner d'heureux et d'utiles résultats, et il serait à désirer que cette innovation prît chez nous droit de cité, et qu'on en fit un plus fréquent usage. »

Après avoir lu et examiné les dires respectifs des honorables contradicteurs, votre commission, jugeant insuffisants les éléments de la discussion, a voulu, avant que son rapporteur transmitt à la Société une opinion motivée, s'éclairer par une information consciencieuse, et ne rien laisser à l'erreur de ce que le travail et les recherches peuvent lui ravir.

« Je vais donc vous exposer, Messieurs, le plus succinctement qu'il me sera possible les raisons produites pour ou contre, et je ferai suivre cet exposé de l'énumération des questions dont la solution forme la base de l'avis que nous avons à vous soumettre :

Le tombeau du cardinal Simon de Cramaud est-il conservé dans le cimetière de Biennat ?

Peut-on donner cette origine à la pierre tumulaire qu'on y remarque encore aujourd'hui ?

Pour l'affirmative, on a invoqué :

- 1^o La tradition orale ;
- 2^o La tradition écrite ;
- 3^o Les monuments.

On a invoqué enfin certaines circonstances historiques propres à appuyer cette opinion.

La tradition orale. —

On a dit : C'est une croyance répandue dans le pays, transmise de génération en génération, que le corps du cardinal de Cramaud repose sous cette pierre : on ne peut trouver une tradition plus uniforme, plus étendue, plus positive.

La tradition écrite. —

Beaumesnil parle avec détails de ce tombeau, situé dans le cimetière de Biennat. Il écrivait il y a un siècle, à une époque plus

rapprochée des contemporains. Il ne suffit pas de dire que sa plume a été parfois fantaisiste et peu consciencieuse pour infirmer toutes ses observations.

Allou prête au tombeau la même origine : il a cru voir sur la pierre la barrette et la double croix patriarcale.

Enfin l'un de nos anciens et plus savants collègues n'a pas hésité à se ranger à cette opinion, et cependant nous savons tous que M. Maurice Ardant ne se livre aux hypothèses qu'avec une extrême réserve.

Les monuments. —

Dans le cimetière de Biennat se trouve une pierre monumentale que tout le monde appelle la *pierre du cardinal de Cramaud*. Sur cette pierre est l'image d'un ecclésiastique vêtu de ses habits sacerdotaux.

Sur l'angle droit de la pierre est sculptée une double croix, insigne de l'archiépiscopat et du patriarcat : or le cardinal était patriarche et archevêque ; sur le côté gauche est une croix simple ; entre les mains, une autre croix plus petite ; sur le sein gauche, un écusson, ou peut-être une barrette, comme dit M. Allou ; sur toute la longueur de la pierre sont sculptées des colonnes avec leurs chapiteaux, leurs rosaces et une ornementation à demi effacée par les années.

Cette pierre était placée dans une chapelle appartenant à la famille de Cramaud ; elle est encore au milieu des ruines de cette chapelle. Le monument était considérable ; tout près est un fanal octogone élevé par la famille de Cramaud.

Les archéologues qui ont vu ce tombeau l'ont considéré comme authentique. Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême, en le voyant au milieu des ruines de l'ancienne chapelle, s'est écrié : « Ah ! c'est bien la sépulture d'un prince de l'Eglise ! Voici la double croix : la croix simple est la croix de Reims ; la croix qui est sur la poitrine est la croix épiscopale : cette preuve est bien significative ! »

Quel autre personnage pourrait renfermer ce tombeau ? L'histoire ne fait connaître qu'un seul prince de l'Eglise sorti de Biennat et de la famille de Cramaud.

Les partisans de cette hypothèse n'ignorent pas que le cardinal avait été enseveli dans la cathédrale de Poitiers ; que les auteurs parlent d'un tombeau qui lui avait été élevé : mais il est très-probable, disent-ils, que ce tombeau, détruit par les protestants, et les restes du cardinal étant profanés, une main pieuse les a

recueillis et transportés à Biennat dans la chapelle et le tombeau des ancêtres.

C'est ainsi qu'on appuie par la tradition et par les événements historiques cette version d'une translation qu'aucune inscription, aucun procès-verbal ne vient confirmer.

On ajoute enfin que le cardinal de Cramaud avait été le bienfaiteur de la paroisse et du pays ; qu'il avait fondé un service perpétuel que rappelle une inscription placée dans l'église de Biennat, et qu'il est très-probable que la reconnaissance des habitants, conforme en cela au vœu de la famille, a fait opérer cette translation et cette inhumation dans la chapelle et dans le cimetière de la paroisse.

Telles sont les principales raisons données pour soutenir l'authenticité de la pierre de Biennat.

L'opinion contraire est avancée, vous le savez, par le savant M. Texier dans son *Manuel d'Epigraphie*, p. 294, et défendue avec plus de détails dans sa réponse à M. l'abbé Duléry.

Il soutient que la tradition relative au tombeau de Biennat ne date que de la fin du siècle dernier ; qu'elle a pour auteur un écrivain sans science et sans conscience ; qu'Allou a emprunté cette fable à Beaumesnil, et l'a acceptée légèrement et sans contrôle ;

Que ces deux antiquaires parlent d'un cercueil en plomb trouvé dans la tombe de Biennat ; version inadmissible, et incompatible avec l'idée d'une translation, si on considère que le cardinal a été inhumé à Poitiers ;

Que Nadaud, dont tout le monde connaît l'exactitude, garde le silence le plus complet sur le prétendu tombeau de Biennat.

M. Texier ajoute que le fait de l'inhumation à Poitiers est constant ; que le cardinal l'avait formellement demandé dans ses dispositions testamentaires ; que le tombeau, en marbre blanc, surmonté d'une statue de grandeur naturelle, était dans la cathédrale de Poitiers ; qu'on y avait gravé une épitaphe en caractères gothiques, rapportée par M. Auber dans les *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, année 1840 ;

Qu'on a confondu la fondation d'un service perpétuel à Biennat avec la sépulture du cardinal ;

Qu'il serait, dans tous les cas, de toute nécessité de rapporter un procès-verbal de translation, ou quelque titre qui fût de nature à l'appuyer.

M. Texier pense encore que la pierre tumulaire n'a aucun des caractères de la sculpture du xv^e siècle.

La figure gravée sur cette pierre représente un simple prêtre, et

non un prince de l'Eglise : les vêtements des prélats différaient alors de ceux des simples prêtres, même lorsqu'ils disaient la messe, par l'*orfroï*, le *pallium* et l'*orarium*.

La double croix est en creux, d'un autre caractère, faite après coup et pour justifier la tradition.

Enfin personne ne croira qu'un des plus hauts dignitaires de l'Eglise, celui qui réunissait sur sa personne les titres éminents de cardinal, patriarche et archevêque, ait trouvé sa sépulture sous un relief aussi grossier. « Or ce relief, dit M. Texier, même lorsqu'il » était neuf, était d'une exécution très-grossière, et on ne compren- » drait pas une translation ayant pour but de remplacer un magni- » fique tombeau de marbre par un relief dû à un ciseau maladroit. »

Enfin M. Texier pense que la tombe de Biennat recouvrait probablement les restes d'un chapelain chargé de servir les fondations du cardinal de Cramaud.

Telles étaient, Messieurs, les principales raisons fournies pour ou contre : dans cet état de la question il eût été, on le comprend, difficile, sinon téméraire, de nous prononcer.

Il faut bien le dire, quelques-unes des raisons produites de part et d'autre étaient de nature à frapper vivement l'esprit.

Votre commission devait donc, Messieurs, pour arriver à la vérité, se dégager des affirmations et des dénégations passionnées en quelque sorte produites pour l'une ou l'autre hypothèse, remonter aux sources, voir par ses propres yeux, interroger la tradition orale, peser la force et la valeur de la tradition écrite, et alors, mais seulement alors, donner un avis qui, sans avoir la prétention infaillible et sans appel, aura du moins quelque autorité.

Voici, en conséquence, sur quels points votre commission a cru nécessaire de porter plus particulièrement ses études et ses recherches :

1° S'assurer de la force et de l'étendue de la tradition orale par des questions adressées sur place aux anciens du pays et aux hommes compétents ;

2° Étudier Beaumesnil, première source de la tradition écrite ; rechercher si la tradition orale lui est antérieure, s'il est vrai qu'un cercueil en plomb ait été trouvé sous la pierre de Biennat ;

3° S'assurer si Nadaud a gardé le silence sur cette tradition ;

4° Prendre des informations, à Poitiers, auprès du secrétaire de la Société Archéologique, sur le point de savoir la date de la destruction du tombeau du cardinal ; si ses restes furent profanés ; comment et par qui ils auraient été recueillis ; s'il reste enfin

quelque trace de ce tombeau ou de la translation des restes mortels du cardinal ;

5° Rechercher si quelque membre de la famille de Cramaud a été revêtu des hautes dignités ecclésiastiques ;

6° S'assurer si la chapelle qu'on remarquait autrefois dans le cimetière de Biennat était uniquement destinée aux sépultures de la famille de Cramaud ; si la tombe en question était placée dans l'ancienne chapelle ; si elle est encore au milieu des ruines de celle-ci ;

7° Étudier la pierre tumulaire de Biennat, en déterminer l'âge ; chercher ce que représentent les sculptures, la signification des insignes et ornements sacerdotaux ; s'assurer si la double croix a été posée après coup ;

8° Rechercher s'il n'existe pas quelque analogie entre la croix sculptée sur la pierre et la croix qui surmonte les armes remarquées sur l'écu de la famille Cramaud ;

9° Examiner avec soin le fanal octogone qui touchait à la chapelle pour s'assurer s'il renferme quelques sculptures ou quelques inscriptions (1). »

La commission a strictement suivi ce questionnaire, et, après avoir scrupuleusement examiné d'abord les documents archéologiques, elle a écarté ce genre de preuves comme entièrement inadmissibles. Ainsi :

La pierre tumulaire désignée comme ayant recouvert le cercueil du cardinal a été extraite de la chapelle de St-Antoine appartenant à la famille de Graine : Nadaud ne laisse aucun doute à cet égard, et l'on ne peut supposer que Simon de Cramaud ait pu être inhumé dans les caveaux d'une sépulture étrangère, alors qu'une chapelle spéciale était affectée dès le *xiii^e* siècle à celle de la famille.

De plus cette pierre ne porte aucun des caractères de la sculpture du *xv^e* siècle ; on n'y retrouve aucune trace d'armoiries : le dessin d'un prêtre figuré par le ciseau grossier d'un artiste ne saurait représenter un cardinal ; les inductions tirées de la double croix, en admettant même qu'elle n'eût pas été sculptée pour les besoins de la cause, sont aujourd'hui de nulle valeur, puisqu'il est parfaitement établi que cet attribut se retrouve sur des tombes de simples chanoines.

Les monuments écrits sont unanimes à constater que le tombeau de Simon de Cramaud avait été élevé dans le chœur de la cathé-

(1) Rapport de M. Thévenin.

drale de Poitiers, où l'on voit encore, derrière les stalles déplacées depuis, l'inscription funéraire que lui avait faite le Chapitre.

Ce tombeau, décrit, entre autres, par M. l'abbé Aubert, dans le *vii^e* volume des *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, fut détruit en 1562, et les cendres du cardinal dispersées avec celles de plusieurs autres évêques qui reposaient non loin de lui. — Le procès-verbal authentique dressé par le corps capitulaire pour constater les détails du pillage de l'église ne laisse aucune place à la supposition qu'une main pieuse pût sauver quelques débris de cette sacrilège profanation. L'emprunt fait à ce sujet par Allou au douteux Beaumesnil avait déjà naguère provoqué les études minutieuses de la Société des Antiquaires de l'Ouest, qui, comme votre commission, Messieurs, avait conclu à l'impossibilité d'une translation.

En présence de ces preuves, en présence du témoignage de tous les auteurs sérieux, il ne restait plus à votre commission que de rechercher l'origine de la tradition sur laquelle s'appuient uniquement les défenseurs de l'opinion émise par l'abbé Duléry.

Ici, Messieurs, nous l'avouons, il nous est impossible de formuler une opinion; et, bien que la plupart s'accordent à reconnaître que Beaumesnil pourrait bien en être le parrain, il semble à d'autres que l'opinion émise, il y a un siècle à peine, par un écrivain isolé, à une époque où la transmission de la pensée avait encore peu de moyens de se reproduire; il semble, disons-nous, qu'elle doit reposer sur quelque incident plus ancien et sur quelques confusions provenant de la désignation qu'on voulait faire de la sépulture de la famille de Cramaud.

Ce point, Messieurs, peu important est réservé à vos discussions; mais, quant à la question principale :

Le cardinal de Cramaud a-t-il été inhumé à Biennat, — et la pierre qu'on désigne dans le pays pour avoir recouvert son cercueil a-t-elle eu cette destination ?

Votre commission n'hésite pas à émettre l'avis que rien ne peut infirmer le fait historique de l'inhumation du cardinal dans la cathédrale de Poitiers, de la dispersion de ses restes lors du sac de l'église en 1552;

Et que, quant à la pierre du cimetière de Biennat, il est utile de la dépouiller du prestige que lui a donné une erreur historique trop imprudemment accréditée, pour ne lui laisser dorénavant d'autre célébrité que celle d'avoir peut-être trop long-temps occupé votre savante attention.

G. DE BURDIN.

RELIQUAIRE DES BILLANGES.

Nous empruntons aux *Annales Archéologiques* de M. Didron l'extrait suivant d'un article de notre savant collègue M. l'abbé Texier, article qui a pour titre : *De l'Orfèvrerie au XIII^e siècle*, et dans lequel il décrit deux reliquaires de cette époque :

« La première de ces œuvres renferme une parcelle de la vraie croix, et cependant elle représente saint Etienne de Muret. Si vous ne connaissez pas en détail l'histoire du Limousin, c'est en vain que vous tenteriez d'expliquer cette bizarrerie apparente. Elle cache une intention ingénieuse, un sens profond, que quelques mots vont mettre dans tout leur jour.

» Saint Etienne de Muret est une des plus grandes figures de l'ordre monastique. Il renonça au pouvoir que lui assurait sa naissance illustre ; il rechercha une solitude affreuse pour y vivre sur un rocher sans abri. Son armure de baron n'était plus qu'un instrument tourné contre lui-même au profit de la mortification. Par humilité, il ne voulut jamais se laisser ordonner prêtre, et il demeura diacre jusqu'à sa mort. Il est probable aussi que, par dévotion pour saint Etienne, premier martyr, il voulut rester diacre toute sa vie. Et cependant on peut dire que dès ce monde il obtint la récompense de vertus qui n'aspiraient qu'au ciel.

» Ses larmes fertilisèrent le désert le plus aride. Il donna, malgré lui, naissance à un ordre nouveau de moines à la fois agriculteurs, savants et artistes. Les rois recherchèrent son amitié. L'impératrice Mathilde, femme de l'empereur Henri V, lui offrit une dalmatique de soie, précieusement conservée jusqu'à nos jours. Long-temps après la mort du saint, Amaury, roi de Jérusalem, en souvenir de ses vertus, légua à son ordre un reliquaire byzantin contenant une partie considérable de la vraie croix. Déjà Constantinople avait doté Grandmont de riches étoffes orientales.

» L'artiste du moyen-âge a su rappeler en même temps :

» 1^o Que saint Etienne de Muret était diacre ; 2^o que les empereurs lui avaient offert des ornements sacrés ; 3^o que le reliquaire de la vraie croix envoyé à Grandmont était un hommage à la mémoire du Saint déjà décédé ; 4^o que la parcelle du bois sacré renfermée dans ce petit reliquaire avait été détachée de la croix d'Amaury ;

TABLE DES MATIÈRES.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

	page
Séance générale du 14 janvier 1852	98
— du 4 avril 1852	101
— du 11 juin 1852	107
— du 19 juillet 1852	111
— du 10 septembre 1852	186
— du 30 novembre 1852	191
— du 24 janvier 1853	196
— du 21 février 1853	202

MÉMOIRES.

Notice historique sur M. Grellet-Dumazeau.....	5
— biographique sur le même.....	16
L'Architecture byzantine en France.....	20
Note ajoutée à cet article.....	24
Amphithéâtre (arènes) de Limoges.....	27
Notice sur M. le comte de Montbron.....	65
D'Aguesseau.....	71
Jourdan.....	145
Numismatique limousine.....	166
Dissertation sur l'apostolat de saint Martial.....	209
Tombeau du cardinal de Crémaud. — Rapport de la commission.....	300

DOCUMENTS.

Détails relatifs aux guerres de religion et de la ligue en Limousin.....	39
Entrée d'Henry IV à Limoges	47
Testament d'Aimeric de La Serre, évêque de Limoges.....	119
Bref et lettres inédites d'Innocent III	140
Charte de Philippe III en faveur de la ville de St-Léonard.....	144
Prophétie de B. Charles Cadomnat, religieux de Grammont.....	205
Extraits d'un spicilège limousin.....	207

CHRONIQUE.

Autel romain découvert à Texon.....	63
Peinture murale trouvée à la cathédrale de Limoges.....	64
Reliquaire des Billanges.....	307
Liste des membres de la Société.....	310

OUVRAGES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DU LIMOUSIN.

LE LIMOUSIN HISTORIQUE, Histoire générale de l'ancienne province du Limousin, par Ach. LEYMARIE. — Un vol. in-8°. — Limoges, chez Langle, 1838.

MÉMOIRES SUR LE MONUMENT CONNU SOUS LE NOM DE *BON MARIAGE*, par l'abbé TEXIER. — In-4°, avec deux lithogr. — Limoges, chez Darde, 1840.

VIE DE ST ISRAËL ET DE ST THÉOBALD, par l'abbé TEXIER. — In-18. — Limoges, chez Blondel, rue du Consulat, 1841.

NOTICE HISTORIQUE SUR LES ÉMAUX, LES ÉMAILLEURS DE LIMOGES, ET LES PROCÉDÉS DE FABRICATION EN USAGE A LIMOGES, par Maurice ARDANT. — Br. in-8°. — Limoges, Chapoulaud frères, 1842.

ESSAI HISTORIQUE ET DESCRIPTIF SUR LES ÉMAILLEURS ET LES ARGENTERS DE LIMOGES, par l'abbé TEXIER. — Un vol in-8° de 288 pages avec 12 planches. — Poitiers, chez Saurin, 1843.

MÉMOIRE SUR LES OPÉRATIONS MILITAIRES DES GÉNÉRAUX EN CHEF CUSTINE ET HOUGHARD PENDANT LES ANNÉES 1792 ET 1793, par le baron GAY DE VERNON. — Un vol. in-8° de 344 pages. — Paris, chez Firmin Didot, 1844.

HISTOIRE DU LIMOUSIN Histoire spéciale de la Bourgeoisie, par Ach. LEYMARIE. — 2 vol. in-8°. — Limoges, chez Ardillier fils, 1845.

HISTOIRE DE LA PEINTURE SUR VERRE EN LIMOUSIN, par l'abbé TEXIER. — In-8° de 120 pages avec planches. — Limoges, Chapoulaud frères, 1847.

NOTICE SUR LE TOMBEAU DE SAINT JUNIEN, par l'abbé ARBELLOT. — In-8° avec 3 planches. — Limoges, chez Chapoulaud frères, 1847.

CHRONIQUE DE MALEU, chanoine de St-Junien, mort en 1322. publiée pour la première fois avec des notes explicatives, et suivie de DOCUMENTS HISTORIQUES SUR LA VILLE DE ST-JUNIEN, par l'abbé ARBELLOT. — En vol. in-8° de 264 pages. — St-Junien, chez Barret, 1847.

CATHÉDRALE DE COLOGNE, par Félix de VERNEILH. — Un vol. in-4° de 80 pages et 3 planches. — Paris, chez V. Didron, 1848.

DES OSTENSIONS, par Maurice ARDANT. — In-18 de 180 pages. — Limoges, chez Barbou frères, 1848.

L'INDICATEUR LIMOUSIN, guide de l'étranger à Limoges et dans ses environs, par Maurice ARDANT. — In-8°. — Limoges, Martial Ardant frères, 1848.

HISTOIRE DES PAYSANS EN FRANCE, par Ach. LETMARIE. — 2 vol. in-8°. — Paris, chez Dumoulin; — Limoges, chez Chapoulaud frères, 1849.

MANUEL D'ÉPIGRAPHIE, suivi du RECUEIL DES INSCRIPTIONS DU LIMOUSIN, par l'abbé TEXIER. — Un vol. in-8° de 380 pages, avec 28 planches. — Poitiers, chez Dupré, 1851.

POÉSIES DE JACQUES DORAT, archidiacre de Reims, par Auguste DuBOIS. — In-8° de 52 pages. — Limoges, chez Ardillier, 1851.

HISTOIRE DE LA VILLE DE BELLAC, par l'abbé ROY-PIERREFITTE. — Un vol. in-8° de 351 pages. — Limoges, chez Chapoulaud frères, 1851.

LE JEUNE NUMISMATISTE, par Maurice ARDANT. — Un vol. in-12 de 252 pages. — Limoges, chez Martial Ardant frères, 1851.

CHATEAU DE CHALUSSET (description et documents historiques), suivi de QUELQUES NOTES SUR L'ÉGLISE DE SOLIGNAC. — In-8° de 56 pages. — Limoges, chez Ardillier fils, 1851.

SAINT-PIERRE-DU-QUEYROIX DE LIMOGES, par Maurice ARDANT. — In-8° de 100 pages. — Limoges, chez Martial Ardant frères, 1851.

L'ARCHITECTURE BYZANTINE EN FRANCE, par Félix de VERNEILH. — Splendide vol. in-8° de 316 pages, orné de 22 magnifiques gravures. — Paris, chez Didron, 1852.

HISTOIRE DE LA CATHÉDRALE DE LIMOGES (première partie), par l'abbé ARBELLOT. — In-8° de 80 pages. — Paris, chez Didron, 1852.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE LA HAUTE-VIENNE, par l'abbé ARBELLOT. — Br. in-18. — Limoges, chez Ducourtioux, 1852.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DU LIMOUSIN

4 vol. in 8° (1846—1853). — Prix 24 fr.

On s'abonne, à Limoges, chez MM. CHAPOULAUD frères, ou chez M. Ch. DULAC, garde-musée.

243404

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library

or to the

NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

- 2-month loans may be renewed by calling
(510)642-6753
- 1-year loans may be recharged by bringing
books to NRLF
- Renewals and recharges may be made
4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

JUL 13 2005

DD20 12M 1-05

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
FORM NO. DD6, 60m, 12/80 BERKELEY, CA 94720

GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY



8000326119



